

Paul Bodier

L'apôtre



Paul Bodier

L'Apôtre. — Péripéties des phénomènes de la vie de deux prêtres avec les intrigues des cours épiscopales. Un chapitre est consacré aux médiums guérisseurs.

L'apôtre

Que ton pied sur le sol laisse une noble empreinte
Et peut-être, suivant tes sentiers après toi,
Quelque esprit, agité par le doute et la crainte,
Retrouvera l'espoir, le courage et la foi.

Mme E. de Pressensé

PAUL LEYMARIE, éditeur - 42, Rue Saint-Jacques - PARIS
1926

PREFACE

La lettre tue et l'esprit vivifie.

Ce livre n'est pas l'œuvre d'un sectaire, car s'il contient des critiques nombreuses sur les dogmes obscurs des religions, il est, d'autre part, un essai loyal et sincère pour élever l'esprit religieux des masses vers la vraie lumière.

Les chrétiens ont, aujourd'hui, besoin de voir renaître la foi, non pas la foi naïve, mais une foi purifiée, éclairée, débarrassée des lourdes entraves de la lettre qui tue pour recevoir, enfin, la vraie lumière de l'esprit qui vivifie.

A l'heure actuelle, les Eglises chrétiennes, et en particulier l'Eglise catholique romaine, ne sont plus guère que des partis politiques ou des sectes figées dans l'étroitesse des dogmes et prêtes, par conséquent, malgré un rigorisme de façade, à toutes les compromissions pour sauvegarder des intérêts basement matériels.

L'orgueilleuse Eglise romaine se meurt de la petitesse de ses dirigeants, de l'intransigeance de ses ministres asservis aux puissances de l'argent, et ceux qui se souviennent de la suprématie de cette Eglise et qui la considèrent, maintenant,

cloîtrée dans l'ombre muette des sanctuaires, comprennent qu'elle et sa croyance ont atteint l'extrême limite de la sénilité.

D'autre part, la pensée chrétienne a été souvent coulée dans des formules empruntées aux cultes païens, car il ne faut pas oublier que le christianisme naissant s'est trouvé en contact et en conflit dans sa propagande première avec :

1° Les cultes orientaux ;

2° Les cultes égyptiens ;

3° Les cultes grecs ;

4° Le culte officiel de l'Empire romain.

Nous détachons du compte rendu du Congrès spiritualiste international tenu à Paris du 9 au 16 septembre 1889 les paroles suivantes, prononcées par un prêtre catholique : M. le Chanoine Roca :

« Des oracles s'accomplissent : « Un jour, disait le prophète Isaïe, l'Eternel se choisira, dans tout le genre humain, une élite d'esprits qui deviendront les prêtres de sa terre nouvelle, les prêtres de l'esprit vivant, car nous, prêtres de la lettre morte, nous ne pouvons rien ! nous défailions, nous, pauvres et derniers prêtres du régime cœsaro-papal et de l'Eglise autoritaire déchuë ! Notre sacerdoce ultramontain décline, s'obscurcit, tombe et se meurt misérablement. Ne le voyez-vous pas ? C'est navrant pour un prêtre de devoir en convenir, mais c'est la vérité ! Nous, sommes condamnés à disparaître, notre arrêt de mort est sorti de la bouche même de saint Paul.

« Il faut avoir le courage d'en convenir, il faut savoir lire les textes à la lumière des temps nouveaux. Ecoutez : Pape, évêques, prêtres, écoutez, tête baissée, le grand Apôtre des nations, ce grand voyant de l'avenir chrétien : « Peuples, vous régnerez un jour sans nous, vous triompherez de nous ! Sine nobis regnatis et utinam regnetis ! Car pour ce qui nous concerne, nous, derniers prêtres de la vieille forme, nous sommes tous destinés à mourir. Ostendit nos Deus novissimos apostolos tanquam morti destinatos ! (Ire Cor., iv, 9.)

« A quoi servirait-il de faire la sourde oreille à des oracles de cette force ! Ils ne s'en réalisent pas moins ! nous succombons visiblement.

« D'ailleurs, cette lugubre sentence n'est que la confirmation d'une des plus foudroyantes annonces du Messie lui-même : « Prêtres, le royaume de Dieu vous sera ôté pour être donné à des hommes qui feront produire des fruits de justice et de vérité ! » (Matt., XXI, 43.) Le Christ poursuit : « Vous aviez les clefs de la science pour ouvrir sur la Terre le royaume des Cieux. Ces clefs, qu'en avez-vous fait, prêtres ? Non seulement vous n'avez pas ouvert, non seulement vous n'êtes pas entrés vous-mêmes, mais encore vous empêchez les autres d'ouvrir et d'entrer. » (Luc, XI, 55.) Le Christ continue : « Pour ce motif, vous resterez seuls, prêtres, dans votre maison abandonnée et dans les ténèbres de vos temples déserts. » (Matt., XXIII, 38.) Et voyez, en effet, ce qui se passe dans nos églises, non seulement en pays latin, mais partout, d'un bout à l'autre de la chrétienté : On sort de chez nous par toutes les portes, et il ne reste plus dans nos vieux murs que des hiboux et des chouettes, que des rétrogrades et des obscurantistes, toute

la gent noctambule dont la lumière blesse les yeux. »

Paroles terribles dans la bouche d'un prêtre. Aveu d'impuissance en face des problèmes multiples que le développement des connaissances humaines pose chaque jour, de plus en plus, devant la conscience universelle, devant la saine et claire raison qui veut vaincre, définitivement, les dieux féroces ressuscités et despotiquement installés sur les trônes sanglants et monstrueux du mensonge, de l'hypocrisie et du mal.

Devant le pouvoir ténébreux de Rome, orgueilleusement dressé contre le progrès, le bon sens, laissons le clair Esprit de lumière projeter ses rayons magnifiques sur la longue route où se trouvent, pêle-mêle, les hommes en marche pour se rapprocher du Très-Haut. Laissons cet Esprit de lumière nous montrer l'amour infini du Créateur pour sa créature, laissons-lui surtout la vraie liberté pour faire sentir ses effets bienfaisants sur les cerveaux alourdis par les chimères et les obscurités d'un passé difficile où la Science, encore balbutiante, a souvent dépassé la croyance sans entraîner avec elle la Foi meurtrie qui s'est arrêtée, pantelante, le long du chemin.

Pour que le Monde vive vraiment, pour que la Justice et l'Amour viennent prendre pied sur la Terre, il est nécessaire que la lumière pénètre tous les cerveaux, qu'elle vienne, resplendissante et magnifique, en chassant devant elle toutes les brumes, toutes les ténèbres affreuses pour faire place au jour glorieux qui anéantira à jamais toutes les forces du Mal.

L'Eglise catholique romaine a toujours voulu avoir de tout le mystique le monopole et ses profits. Elle a distillé diaboliquement toutes les bonnes choses pour en tirer tous les poisons qui ont obscurci les plus belles intelligences, et l'histoire de ses variations et de ses adaptations remplirait une librairie.

Les autres Eglises chrétiennes sentent, elles aussi, le besoin d'évoluer, et nous trouvons dans le Message adressé à la Chrétienté par la Conférence universelle du Christianisme pratique, réunie à Stockholm, du 19 au 29 août 1925, les paroles suivantes :

« Nous confessons devant Dieu et devant les hommes les erreurs et les fautes des Eglises ; elles ont manqué de compréhension sympathique et d'amour. Dans les classes laborieuses en particulier, d'innombrables âmes qui cherchaient loyalement la justice et la vérité furent éloignées du Messie parce que ceux-là même qui se réclamaient de lui représentaient imparfaitement le « Maître doux et humble de cœur ».

Il nous a semblé qu'en montrant l'âme inquiète d'un prêtre catholique ayant à choisir entre les dogmes issus de l'erreur et la saine raison émanant d'un cœur pur, nous avons quelque chance d'ouvrir l'intelligence de ceux qui souffrent, des indécis, des assoiffés de la Vérité, qui la cherchent de tout leur cœur, de toute leur âme et qui savent, comme l'a dit Stuart Mill, « qu'elle ne se lève pas comme le Soleil, par son mouvement propre et sans effort humain, et qu'il ne suffit pas de l'attendre pour l'apercevoir ».

Paul BODIER.

Celui-là seul est près de Dieu qui le cherche avec un esprit sincère et un cœur pur.

E. Bersot.

Lorsque l'abbé Léon Duval apprit qu'il était nommé second vicaire à la cure d'E..., petite localité du département de la Mayenne, il ressentit une joie douce.

Il avait eu l'occasion, quelques années auparavant, de visiter E... et il lui était resté un délicieux souvenir de cette visite.

C'est, en effet, un charmant séjour que cette petite cité coquettement blottie dans un étroit vallon, entre des coteaux aux pentes modérées. Ses maisons sont groupées avec une régularité presque parfaite dans des rues un peu étroites, mais toujours propres.

A quelques centaines de mètres à gauche du bourg, la Mayenne, claire et belle rivière, réfléchit dans ses eaux bleues les cimiers boisés des collines verdoyantes et les rochers qui surplombent, de-ci de-là, ses rives, donnent en maints endroits l'illusion d'une petite Suisse en miniature.

L'église et le presbytère sont situés sur le côté droit-de la rivière, mais sur une petite hauteur qui domine toute la vallée. C'est une de ces églises de campagne, sans style, d'une simplicité rustique, sans ornement, avec des murs nus, fendillés, ayant même quelques ouvertures par où les oiseaux entrent quelquefois à la grande joie des gamins qui les regardent voler autour de l'autel et boire dans le bénitier.

L'église leur est, en somme, très hospitalière, des couples y habitent et accrochent leurs nids aux pierres de la nef. On les y laisse en paix, et jamais personne ne songerait, au reste, à les déranger, car aucun être n'est vraiment méchant, dans ce petit pays tranquille.

L'abbé Léon Duval était né de parents bourgeois, dans une grande ville ouvrière, Le Mans. Enfant des villes, il ne connaissait de la campagne que son recueillement, ses parfums et ses rêves.

Sa nature un peu mystique l'avait toujours poussé à fuir le bruit de la foule, le regard des multitudes, à s'isoler au bord de quelque rivière, sous l'ombre de vieux arbres, pour y chercher, loin des hommes et près de Dieu, une parole qui soit digne de lui et digne d'eux.

Et c'était cette présence de Dieu à travers les ombrages, les fleurs, les fruits, les gazons, toute cette contemplation de la Nature qui l'avait poussé un peu vers la carrière ecclésiastique.

Il avait rêvé et désiré ardemment, dans la simplicité de son cœur, retrouver au fond d'une église de village la paix et la quiétude dont son âme s'emplissait

toujours au spectacle de la Nature, et dès ses débuts dans les ordres, il s'était senti gêné, voire tourmenté par mille petites choses qui venaient froisser la pureté de ses croyances et l'angélique piété de son cœur.

Aussitôt sorti du séminaire, on l'avait envoyé dans un village de la Sarthe, et là il avait eu pour curé un homme dur et autoritaire.

Dévoré par l'ambition, ce curé se croyait un grand homme, et la besogne qu'il accomplissait dans sa cure lui semblait vile. Tous ceux qui l'approchaient ressentaient fatalement les effets de cet orgueil effroyable qui le dominait au point de ne pouvoir maîtriser certaines pétulances qu'il regrettait rageusement ensuite, mais sans s'humilier cependant devant ceux qu'il avait maltraités.

Pendant cinq années, l'abbé Léon Duval s'était plié aux exigences tatillonnes de son supérieur et avait supporté héroïquement ses tracasseries, mais un jour il avait épanché le trop plein de son cœur devant l'évêque du diocèse qui était venu en visite.

Mgr L... était un homme assez juste. Evêque un peu mondain, mais par cela même très libéral et soucieux, avant tout, de contenter le clergé qu'il avait sous ses ordres, il avait doucement et paternellement interrogé le jeune prêtre qui s'était livré tout entier, trop heureux de pouvoir raconter ses angoisses.

« Mon enfant, avait dit l'évêque, après l'avoir écouté attentivement, j'aviserais. Comptez sur ma paternelle sollicitude, et soyez sûr que je ne vous abandonnerai point. Je vois ce qu'il vous faut. Vous êtes une de ces natures un peu rêveuses qui veulent vivre face à face avec la Nature et écouter ses divines harmonies, lesquelles ont de tout temps poussé les hommes, même ceux qui paraissent le plus éloignés d'elle, à sa contemplation. Vous aspirez à plus de paix. J'obtiendrai votre déplacement pour quelque cure éloignée, même en dehors de mon diocèse, et là, comme jadis saint Augustin à Cassiacum, comme saint Bernard aux grandes forêts de Cîteaux, vous retrouverez, je l'espère, cette tranquillité dont tout votre cœur a tant besoin. »

Quelques mois après cette conversation, au moment même où le jeune prêtre commençait à désespérer, Monseigneur avait tenu sa promesse et obtenu le changement de diocèse de l'abbé Léon Duval.

Du département de la Sarthe, on l'envoyait dans le département de la Mayenne, pays tranquille, calme, un peu arriéré peut-être, mais tout plein, pour ceux qui savent regarder, d'une sorte de poésie rustique qui n'est point sans charmes et qui devait plaire au caractère du jeune prêtre.

Ce fut donc avec une joie sans mélange que l'abbé Léon Duval se prépara à rejoindre son nouveau poste, et lorsqu'il célébra sa dernière messe dans l'église où il avait souffert pendant cinq ans, ce fut une large action de grâces qu'il adressa à Dieu. Il pensait bien que celui-ci avait eu enfin pitié de son âme en détresse et exaucé ses prières, car jamais le doute n'avait effleuré son âme douce et confiante.

Les offices avaient toujours eu pour lui un grand charme et plus d'une fois il lui

était arrivé, mêlant ses larmes à sa prière, de demander à Dieu, une foi inébranlable et la force d'accomplir en digne serviteur du Christ toutes les charge de son ministère.

Avec son habituelle soumission, le calme et la douceur dont, il ne s'était jamais départi, il fit ses adieux à son supérieur, le curé orgueilleux dont il avait subi tant de fois les railleries, et supporté les humiliations.

— Ah ! vous allez dans un pays un peu sauvage, mon ami, ce n'est pas gai ! C'est un pays que le démon habite ; prenez garde, avait dit le mauvais curé en prenant congé de celui qui avait été si, longtemps sont souffre-douleur.

L'abbé Léon Duval pour l'a première fois, devant cet homme, releva la tête et lança comme un défi les paroles suivantes qui amenèrent un sourire cruel sur les lèvres minées du curé.

— Je saurai, avec l'aide de Dieu, me défendre du démon et je réussirai.

— Mon petit, vous êtes encore bien jeune. Croyez-moi les prêtres, plus, que les autres mortels sont exposés à bien des embûches, et j'en ai connu de plus ardents, de plus pieux que vous, qui ont succombé à la tentation.

Et, avec un mauvais sourire, le curé ajouta. : « D'ailleurs, nous verrons bien ! »

L'abbé Léon Duval, qui s'était ressaisi, avait trouvé la force de s'incliner, et tandis qu'une l'arme mouillait ses paupières, il avait demandé pardon au ciel du mouvement de violence qui l'avait redressé un moment devant son bourreau. Encore un peu, il se serait humilié jusqu'à lui faire des excuses et lui demander sa bénédiction.

Mais quand le jeune prêtre releva la tête, il rencontra le regard railleur du curé et il se décida à prendre congé sans ajouter un seul mot.

II

Ah ! demain, c'est la grande chose !

De quoi demain sera-t-il fait ?

L'homme aujourd'hui sème la cause,

Demain Dieu fait mûrir l'effet.

Victor Hugo.

Le surlendemain, à la première heure, l'abbé Duval, après avoir confié ses bagages; au conducteur d'une sorte de patache qui faisait le service de la gare où il était descendu à la localité où il se rendait, décida de faire la route à pied.

On était au milieu du printemps, et le prêtre savourait déjà, par avance, la joie de se retrouver au sein d'une nature en fête que les rayons du soleil matinal doraient de mille tons chauds.

Il avait, pour arriver jusqu'au presbytère de E..., environ douze kilomètres à faire le long de la Mayenne, dont les eaux limpides coulaient tranquillement entre les deux rives.

Il se rappelait le premier enchantement de cette promenade faite quelques années auparavant, et il se promettait, avec une sorte de plaisir gourmand, de revivre à nouveau quelques bons instants en regardant le charmant paysage qui se déroulait devant ses yeux ravis.

Mais après avoir marché à peu près deux kilomètres, son regard fut attiré par une petite statue de madone encastrée dans un rocher qui surplombait la rivière à cet endroit. La Vierge, les mains étendues, semblait bénir le paysage devant elle, et le prêtre, à cette vue, sentit une sorte de remords poindre en son âme. Comment, lui, qui chaque matin, dévotement, faisait sa prière, avait-il oublié ce jour-là ce qu'il avait toujours considéré comme un impérieux devoir ?

La prière lui semblait utile, indispensable, et, en priant, il avait toujours trouvé un calme et un réconfort. Elle faisait descendre en lui le courage, le calme et la résignation et il lui paraissait, quand il avait prié, qu'un rayon divin avait traversé son âme.

Il s'approcha du rocher, s'arrêta, s'agenouilla, se découvrit et pria longuement. Son âme tout entière s'éleva vers le Seigneur.

Puis il se releva, jeta un dernier regard vers la madone aux mains étendues, et le cœur joyeux contempla ensuite le soleil radieux qui faisait étinceler les gouttes de rosée suspendues à chaque brin d'herbe.

Sans se presser, il continua sa route, s'arrêtant parfois pour suivre des yeux le cours de la rivière ou reposer son regard sur les prairies et les coteaux verdoyants. Une grande paix, une tranquillité sereine était descendue en lui. Déjà il oubliait ses tribulations anciennes et une joie douce inondait son âme.

Avant de partir, il était allé présenter ses hommages à Mgr L..., qui lui avait facilité son déplacement, et il avait remporté, de sa visite, un agréable souvenir.

« Mon cher enfant, lui avait dit l'évêque, vous prierez pour moi, et Dieu, j'en suis sûr, exaucera vos prières. »

Et comme en partant il s'était agenouillé pour recevoir la bénédiction de Mgr L..., celui-ci l'avait relevé paternellement en répétant la même phrase : « Vous prierez pour moi ! »

Sans attacher d'importance à ce petit fait, l'abbé Duval était parti, mais voilà que, maintenant, une pensée montait en lui. Prier pour son évêque, évidemment il le devait, en prêtre soumis, il n'avait jamais omis de prier pour ses supérieurs, mais plus encore qu'autrefois il lui semblait qu'il avait contracté une véritable dette de reconnaissance envers celui qu'il considérait, désormais, comme son libérateur.

Ah ! comme il se promettait, en effet, de prier ! Comme il se promettait de louer le Seigneur de ses bienfaits, car il commençait à goûter un peu de cette douce quiétude après laquelle il avait soupiré pendant tant d'années. Et il lui semblait

apercevoir, devant lui, la route qu'il devait suivre durant toute sa vie, route sans ornières, sans embûches, toute remplie de félicités qu'il attribuait innocemment au parfait accomplissement de ses devoirs ecclésiastiques.

A cette vision d'un avenir heureux, l'abbé Duval souriait, il sentait en lui comme un appel de vie. Son cœur débordait d'amour pour Dieu et ses frères en humanité. Il croyait avoir subi victorieusement les mille ennuis inéluctables pour arriver rapidement à la félicité, et son âme détachée des choses terrestres s'envolait déjà dans les régions éthérées créées par son imagination pieuse et mystique.

Après trois heures de marche, l'abbé aperçut l'humble église et le vieux presbytère où il allait désormais vivre. Et tout cela lui sembla beau, d'une beauté douce comme ses pensées. Cette petite colline où s'élevait le temple de son Dieu lui apparaissait comme une sorte de paradis terrestre où devait s'écouler sa vie tranquille, pleine de jours heureux au cours desquels il suivrait inlassablement les préceptes du Seigneur.

A deux cents mètres de la porte du presbytère, il s'arrêta encore un peu, regardant, émerveillé, la rustique demeure, et son regard embrassa en même temps la petite cité qui semblait vivre et palpiter sous le soleil printanier.

Comme les cinq années qu'il venait de vivre étaient déjà loin ! Et l'avenir lui apparaissait radieux au milieu des rustiques populations.

Mgr L,.. l'avait prévenu qu'il aurait affaire à un bon vieux curé tranquille et correct qui laissait à ses deux vicaires le soin de régler ce qui dépendait de son ministère, assez étendu toutefois, puisque, en dehors de la localité d'E..., il était, chargé d'administrer, religieusement parlant, deux petits villages, ce qui fait que l'autorité diocésaine avait cru devoir lui adjoindre deux vicaires.

L'abbé Duval, lentement, s'approcha de la demeure, et discrètement tira la chaîne rouillée de la cloche que l'on apercevait par la porte à claire-voie. Presque aussitôt une vieille servante vint lui ouvrir, et en souriant s'effaça pour le laisser entrer.

— M. le Curé et M. l'Abbé s'inquiétaient déjà de ne point vous voir arriver, car vos bagages sont là depuis plus de deux heures et ces messieurs ne s'expliquaient pas votre retard.

— Je suis venu à pied, en suivant la Mayenne. Il faisait si beau, que je me suis laissé tenter par le charme de cette promenade matinale.

— Et vous avez eu raison, il fait toujours bon le matin, mais les soirées sont parfois orageuses avec un peu de piée (pluie).

L'abbé Duval sourit en entendant la servante se servir de vieilles expressions françaises dont elle émaillait sa conversation, mais il ne s'étonnait point, se sentant déjà tout habitué à ce pays qui l'enchantait.

— M. le Curé et M. l'Abbé vous attendent, ajouta la vieille servante ; tenez, entrez, ils sont là tous les deux.

Elle avait ouvert la porte d'une pièce qui donnait de plain-pied sur la cour où

venait d'entrer l'abbé Duval, et celui-ci aperçut un très vieux prêtre aux cheveux blancs et un jeune vicaire qui vinrent à sa rencontre.

L'abbé Duval eut un sursaut à la vue du vicaire, et son étonnement fut tel qu'il resta là bouche bée, sans pouvoir articuler une seule parole. Le vicaire en souriant malicieusement lui prit la main et le premier parla en s'adressant au curé qui, lui aussi, souriait.

— Monsieur le Curé, j'ai le grand plaisir de vous présenter un de mes amis d'enfance, l'abbé Léon Duval, qui ne pensait point, j'en suis sûr, me retrouver ici, car depuis plusieurs années il n'avait pas eu de mes nouvelles..

— En effet, fit l'abbé Duval, en retrouvant la parole, mais comment se fait-il ?...

— Tout à l'heure, tu auras la clef de cette énigme. Je te laisse quelques minutes avec M. le Curé.

Et l'abbé Daniel Boiset, premier vicaire d'E..., s'esquiva en souriant.

— Mon cher enfant, dit le vieux curé, d'une voix douce, avez-vous fait bon voyage ? Soyez le bienvenu ici, et croyez bien que nous sommes heureux de vous recevoir, car vous nous êtes chaudement recommandé. Vous avez été surpris de rencontrer l'abbé Daniel Boiset, qui est mon premier vicaire depuis bientôt trois ans, mais je savais qu'il vous connaissait, puisqu'il m'a longuement entretenu de vous.

Et puisque vous êtes des amis, vous n'aurez que plus de facilité pour vous mettre au courant. L'abbé Daniel, tout le monde ici l'appelle par son petit nom, vous sera un guide sûr en même temps qu'un ami dévoué.

L'abbé Duval s'inclina et remercia avec effusion. Tout semblait désormais lui sourire, et, le cœur plein d'allégresse, il demanda au vieux curé la permission de pénétrer dans l'église afin de remercier Dieu.

— Allez, mon enfant, ce sentiment vous honore ; allez remercier Dieu et installez-vous ensuite. Mariette, notre vieille bonne, vous a préparé votre chambre. Vous aurez aujourd'hui et demain toute liberté pour mettre vos affaires en ordre. Ici, voyez-vous, la paix du Seigneur est avec nous, la vie est calme et les jours s'écoulent lentement, sans secousses, en attendant l'aurore des jours lumineux qui viendront dans l'autre vie.

Et le vieux curé, après avoir serré la main de l'abbé Duval, qu'il avait conduit jusqu'à la porte de l'église, se retira, laissant le jeune prêtre pénétrer dans le sanctuaire.

III

Une seule pensée reconnaissante levée vers le ciel est la plus fervente prière.

Lessing.

Timidement, l'abbé Duval ouvrit la porte de l'église et s'étonna de ne point trouver dans celle-ci cet arrangement serré de toutes choses qu'il était habitué de voir dans les temples qu'il avait jusqu'alors visités.

L'aspect de l'église d'E... n'avait, il est vrai, rien de symétrique, mais, en revanche, il y régnait un air de gaîté qui s'alliait cependant fort bien avec tout ce qui s'y trouvait.

A l'arrivée de l'abbé, des moineaux entrés par les ouvertures se mirent à voler et à caqueter. L'un d'eux vint même se poser devant le tabernacle et regarda effrontément le prêtre qui s'était agenouillé et commençait à prier. Quelques instants après, comme s'il eût voulu absolument bien faire voir qu'il était là, chez lui, il vint sautiller tout près.

L'abbé Duval, sans prendre garde à lui, avait tiré un chapelet de sa poche et continuait à prier. Dans la candeur de son âme presque enfantine, il rendait grâces à la mère de Jésus et la priait de lui continuer toujours sa divine protection.

Il était si absorbé qu'il n'entendit pas quelqu'un s'approcher, et fut un peu surpris lorsqu'il se sentit touché à l'épaule.

En se retournant, il se trouva face à face avec l'abbé Daniel Boiset, premier vicaire d'E..., qui, en souriant, lui dit :

— Eh bien, mon cher ami, que fais-tu donc, je t'attends déjà depuis un moment, et inquiet de ne point te voir, je viens te chercher.

Une surprise se peignit sur les traits de l'abbé Duval en entendant ainsi parler son ami.

Celui-ci, sans lui donner le temps de répondre, devina ce qui se passait dans l'esprit du jeune prêtre, car il ajouta avec un sourire :

— Oui, je sais, tu es en train de prier, mais sais-tu bien que les prières les plus courtes sont les meilleures. De plus, il y a bien des façons de prier. Ici, tu auras le choix, car en remplissant les devoirs de ton état, tu prieras ; en travaillant, tu prieras ; en aidant tes frères, tu prieras. En un mot toute action utile à ton prochain sera la prière la plus agréable à Dieu.

De plus en plus étonné, presque honteux, l'abbé Duval s'était relevé, avait fait disparaître son chapelet, et ses lèvres tremblantes murmuraient des mots sans suite qui provoquèrent un rire joyeux de l'abbé Daniel.

— Allons, allons, ne prends point mes paroles pour une réprimande, mon bon ami. Ici, vois-tu, nous avons des habitudes simples, une religion douce et beaucoup de travail à faire. C'est pourquoi je suis très heureux de t'avoir comme collaborateur. Je vais, sans perdre de temps, te mettre au courant de bien des choses. Dans quelques jours, lorsque tu seras habitué, tu me remercieras, tu seras plus joyeux et tu auras, ma parole, des envies de chanter plutôt que de marmotter des prières en te fatiguant les genoux.

Ici, nous réduisons les prières, ou plutôt nous les étendons, car nous travaillons de toutes nos forces au bonheur des gens de ce village.

— Mais cependant, hasarda l'abbé Duval..

— Ne crains rien, mon cher ami, tu auras l'explication de tout ce qui va te paraître, tout d'abord, une énigme, et bientôt, j'en suis sûr, tu connaîtras la joie de vivre au milieu de la saine nature et de braves gens. Viens, sans plus tarder, prendre possession de ton domicile. Aujourd'hui, par bonheur, je n'ai pas grande occupation, quelques malades seulement à visiter. Lorsque tu auras fait ta toilette, tu pourras, si tu veux, m'accompagner, cela te fera connaître un peu le pays et ses habitants. Allons, viens !...

Et sans attendre la réplique, Daniel prit le bras de Léon et l'entraîna hors de l'église, tandis que le moineau voletait autour d'eux en poussant de petits cris.

L'abbé Duval, sans résistance, se laissait faire, et bientôt les deux amis atteignirent le logement qui leur était réservé.

Le presbytère était assez vaste. Tout le rez-de-chaussée était occupé par le vieux curé et la servante. Le premier étage, qui comprenait six pièces, était laissé aux deux vicaires.

Le nouvel arrivant fut surpris de trouver un logement bien disposé, propre, coquet et vaste. Insensiblement, il subissait le charme des choses. Il se remémorait l'exiguïté du local qu'il avait à sa disposition dans le pays qu'il venait de quitter. Une joie nouvelle s'ajoutait à toutes celles qu'il avait ressenties depuis son arrivée à E...

L'abbé Daniel souriait toujours et paraissait s'amuser de la surprise de son ami.

— Vois-tu, mon cher Léon, tu auras toutes tes aises et tu pourras te livrer à l'étude. Nos fonctions cultuelles sont relativement faibles, et nous nous efforçons de les réduire à leur plus simple expression.

— Tu dis ? s'exclama l'abbé Duval.

— Je dis et je répète que nous nous efforçons de réduire nos fonctions cultuelles à leur plus simple expression. Le devoir d'un bon prêtre, mon cher ami, n'est peut-être pas de passer sa vie dans son église ou dans son confessionnal. Son rôle, lorsqu'il sait le comprendre, est infiniment plus complexe et plus beau que de dire perpétuellement des messes et d'écouter l'aveu des péchés des vieilles dévotes. Il a mieux à faire, s'il veut vraiment instruire et consoler ceux qui ont besoin de ses conseils et de ses soins désintéressés.

Evidemment, mes paroles te scandalisent presque. Elles semblent jurer avec mon ministère, mais tu apprendras bien vite, à mes côtés, que la Vérité est peut-être plus simple que tu te l'es imaginée jusqu'ici, et tu éprouveras très vite une joie dont tu ne peux actuellement te faire une idée.

Tiens, viens faire un tour dans ma chambre. Tu verras que je travaille beaucoup, et que je n'ai guère de temps à perdre.

Tout en parlant, l'abbé Daniel poussait son ami dans une pièce sobrement meublée, où l'on voyait deux grandes bibliothèques chargées de livres et un vaste bureau en chêne couvert de papiers.

En contemplant tout cela, l'abbé Duval eut un nouveau geste d'étonnement. Il aurait cru trouver dans l'appartement d'un prêtre ces mille bibelots que l'on a

coutume d'y rencontrer, des crucifix, des images de piété et diverses autres choses rappelant les fonctions ecclésiastiques, mais dans la chambre de l'abbé Daniel, rien de tout cela n'était visible.

L'abbé Duval fit deux pas vers une des bibliothèques et, curieux, se mit à déchiffrer les titres des ouvrages bien alignés sur les rayons.

Sa stupéfaction redoubla, car, tout de suite, il constata que bien peu d'ouvrages pieux s'y trouvaient, mais, par contre, il y découvrit un grand nombre de livres de science et des ouvrages de philosophie à côté d'autres livres spéciaux traitant du magnétisme.

Il s'approcha ensuite du bureau et, en jetant les yeux sur une feuille de papier, voici ce qu'il y lut :

Extrait du livre de Bergasse, écrit en 1781 ; Considérations sur le magnétisme animal :

« Ce ne sont pas les ignorants, comme on affecte de le dire aujourd'hui, mais des savants, des hommes en possession, dans leur siècle ou leur pays, de distribuer l'estime publique et de faire la renommée, qui se sont élevés contre Christophe Colomb annonçant un monde nouveau, contre Copernic publiant le vrai système des cieux, contre Harvey démontrant la double circulation du sang. Ce sont les savants qui ont creusé le cachot de Galilée, qui ont dirigé contre Ramon les poignards du fanatisme, qui ont laissé mourir Kepler dans la pauvreté, qui, montrant à Descartes des bûchers allumés, l'ont contraint de sortir de sa retraite pour aller sous un ciel rigoureux chercher une mort prématurée. Ce sont des savants qui, dans des temps plus reculés, ont préparé le poison de Socrate et forcé le philosophe de Stagyre à se soustraire, par un exil volontaire, à une destinée semblable. »

La note s'arrêtait là. Quand l'abbé Duval eut fini de lire, il leva les yeux vers son ami. Celui-ci, toujours souriant, lui dit : — Eh oui ! tout cela paraît t'étonner, mais je t'ai dit que je t'expliquerais, sois patient. Tu es fatigué, va faire toilette et prendre quelques aliments. Après cela, si tu es dispos, je t'emmènerai avec moi, et nous irons visiter mes malades.

IV

Peu importe quels devoirs chacun est appelé à remplir; peu importe qu'ils semblent petits et obscurs. La grandeur aux yeux de Dieu ne gît pas dans la sphère où l'on agit.

Channing.

L'abbé Daniel Boiset était tout l'opposé de l'abbé Léon Duval. D'ailleurs les origines du premier vicaire étaient tout autres que celles de son camarade. Le père de Daniel était un paysan, un métayer qui gérait une propriété appartenant à la famille Duval. Dès leur prime jeunesse, les deux enfants, Léon et Daniel,

s'étaient connus et avaient joué ensemble. L'intelligence très vive du petit Daniel avait éveillé l'attention d'une dévote riche du pays. Croyant être agréable à Dieu en préparant cet enfant à faire un prêtre, elle avait assumé tous les frais d'études du petit paysan et l'avait fait instruire au Mans, dans un collège catholique en renom dirigé par des prêtres, où se trouvait d'ailleurs le jeune Duval. Les deux enfants, déjà camarades, s'étaient ainsi retrouvés et étaient entrés ensemble au séminaire.

Bien que le caractère des deux jeunes gens fût en quelque sorte diamétralement opposé, la vive et sincère affection qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre avait resserré leurs relations, et ils étaient devenus deux amis inséparables.

Lorsque leurs études furent terminées et qu'ils entrèrent dans les ordres, ce fut un grand chagrin pour eux de se quitter. Daniel avait d'abord été envoyé en Normandie, et quelques mois plus tard il était venu à E... d'où il n'avait plus bougé.

Physiquement, Daniel était également l'opposé de Léon. Daniel était un homme assez grand, sec et maigre. Ses yeux étaient vifs, sa bouche aux lèvres fines, sans être minces, gardait un sourire un peu moqueur. Une abondante chevelure brune où la tonsure produisait l'effet d'une petite plaine entourée de forêts, enveloppait cette belle tête qui rappelait bien plutôt le portrait d'un mousquetaire que d'un prêtre.

Léon, au contraire, était beaucoup plus petit et un peu malingre. Ses cheveux, à lui, étaient blonds. Toute sa personne mièvre, et le regard de ses yeux bleus, très doux, était un peu voilé par une perpétuelle expression de mélancolie. Lui aussi avait pourtant un sourire sur ses lèvres blanches, un peu anémiées, mais c'était un sourire triste qui contrastait étrangement avec celui de son ami.

Pendant leur séjour au séminaire, Daniel et Léon avaient eu, l'un et l'autre, l'estime de leurs professeurs.

L'esprit vif de Daniel avait toujours émerveillé ses maîtres. Ce diable de garçon avait toujours semblé lire la pensée du professeur avant qu'il ne l'eût exprimée. C'était merveilleux de voir la perspicacité du jeune homme.

Léon, bien que fort intelligent également, était cependant moins vif, moins éveillé. Il apprenait, certes, avec facilité, mais il n'avait pas, comme son condisciple, cette mémoire surprenante et ce don d'extraordinaire assimilation qui faisait l'étonnement de tous.

Bien des fois, les maîtres de Daniel avaient causé entre eux de cet élève qui leur apparaissait presque comme un prodige.

« Ce garçon deviendra un jour une des lumières de l'Eglise, disait l'un.

— Non, il est précisément trop intelligent et... de trop basse souche, disait un autre. Ne savez-vous pas, ajoutait-il, presque tout bas, que les honneurs s'attachent surtout à ceux qui possèdent, et de plus en plus, hélas ! le mérite n'est pour rien dans le choix de nos prélats.

— Allons, voyons, vous voyez tout en noir, s'exclamait un troisième.

— Je vois clair, croyez-moi ; je sais, de longue date, que parmi le clergé il y a aussi un prolétariat qui peine et qui souffre, et c'est une misère, une grande misère de voir cela.

Généralement la discussion tournait court. Un supérieur, presque toujours présent à ces petites discussions, s'empressait de mettre le holà, sans d'ailleurs donner tort ou raison à personne.

L'intimité des deux jeunes gens s'était encore accrue du fait même de leur dissemblance. Si d'un côté Daniel paraissait nettement dominer par l'intelligence, Léon avait une supériorité incontestée de piété et de douceur, mais cette piété et cette douceur restaient enfermées dans les règles étroites d'une religion qui ne répondait déjà plus à la vivacité d'esprit de Daniel.

Bien des fois celui-ci avait posé des questions troublantes à ses maîtres, et ceux-ci s'étaient trouvés dans l'obligation d'éluder des réponses qui les embarrassaient fort.

Léon, au contraire, se pliait toujours, sans observations, aux exigences de la discipline imposée à tous les séminaristes et sa grande piété s'accommodait parfaitement bien de toutes les règles édictées.

Mais si, d'un côté, la vive intelligence de Daniel émerveillait ses supérieurs, elle les inquiétait un peu. Le jeune homme leur apparaissait trop libre pour pouvoir supporter longtemps le joug de l'Eglise et ils l'entouraient, malgré leur admiration, d'une sorte de défiance qui devait avoir une répercussion à sa sortie du séminaire.

On avait jugé bon, en effet, d'envoyer le jeune prêtre dans quelque bourg lointain, où toute initiative lui serait, pour ainsi dire, interdite, et on espérait ainsi plier cette nature d'élite au rigorisme étroit et tatillon des dogmes, afin d'en faire un serviteur obéissant de l'Eglise.

A la grande surprise de tous, l'abbé Daniel Boiset s'était fort bien accommodé du silence que l'on voulait faire autour de lui et il avait même remercié avec effusion tous ceux qui s'étaient employés à lui trouver ce poste dans ce bourg lointain.

Pour Léon, que l'on savait plus souple, on n'avait pas usé des mêmes précautions, car on était sûr de lui, de son obéissance.

L'Eglise catholique romaine sait à merveille concilier ses intérêts terrestres avec la foi. Elle a toujours, et en tous lieux, su resserrer ses cadres religieux et les dominer suffisamment pour la servir selon ses intérêts.

En se séparant, Léon et Daniel ne pensaient, certes pas, se retrouver un jour à la même cure, et les deux jeunes gens avaient même envisagé leur séparation comme définitive.

Aussi, lorsque Daniel fut avisé de l'arrivée de son ancien condisciple, il en ressentit une joie d'autant plus vive qu'il avait deviné, depuis longtemps, la faiblesse morale de son ami. Il s'était promis de redresser cette conscience

endormie et assujettie à des dogmes étroits. A E..., où il était vite devenu premier vicaire, il était en quelque sorte le maître absolu, car le vieux curé lui laissait la charge entière de la cure, et il avait su rester si habile administrateur que jamais personne n'avait eu à se plaindre des modifications qu'il avait, tout doucement, apportées aux pratiques désuètes d'un culte incompris des ouailles.

La tolérance d'un évêque âgé avait sauvegardé l'abbé Daniel de tout ennui. Ses paroissiens lui étaient dévoués et il avait su conquérir sur toute la population naïve qui l'entourait un ascendant considérable, dont une autorité plus lourde que celle de son évêque aurait pu prendre ombrage.

Malgré ses qualités, l'abbé Daniel n'avait point d'orgueil. Il était simple et pieux, mais d'une simplicité vraiment belle qui s'alliait admirablement avec son caractère calme. C'était un homme fait pour commander, mais dont la vive intelligence savait discerner, avec une réelle maîtrise, les difficultés inhérentes à tout pouvoir de domination. Merveilleux esprit, solidement équilibré, il attendait placidement que le temps lui apportât le poids des charges qui pèsent toujours sur ceux qui doivent parler aux foules et il élargissait ses vues, meublait sa vaste intelligence, sûr d'avance de pouvoir, en toute sécurité, affronter les plus grands périls et de prendre les décisions propres à assurer le véritable succès des forces vraiment divines.

Entre Léon et lui, il existait une différence telle que l'on pouvait s'étonner de voir unies deux natures aussi dissemblables. Pourtant, l'observateur consciencieux aurait pu deviner que la faiblesse de l'un pouvait, à un moment donné, avoir besoin de la force de l'autre afin de prendre, à son tour, le développement voulu et nécessaire pour l'accomplissement de grandes choses.

Ces deux hommes si différents étaient appelés à se compléter l'un l'autre et leur rapprochement, dû au hasard, du moins ils le croyaient, devait, en effet, être le prélude d'une collaboration plus intime où chacun d'eux allait apporter toutes les qualités de son cœur et de son esprit.

V

Celui qui fera son bonheur du bonheur des autres, sa joie de la joie de tous ses semblables, celui-là sentira le prix de l'existence.

Ernest Naville.

Quand l'abbé Duval se fut restauré, il rappela à l'abbé Daniel sa promesse. A vrai dire, il était intrigué par la phrase du premier vicaire : « Nous irons voir mes malades ».

— Alors, tu visites des malades, interrogea-t-il, lorsque tous deux se trouvèrent, à leur sortie du presbytère, dans la principale rue du village.

— Eh ! oui, mon cher ami, des occupations constantes et sérieuses éloignent de l'homme beaucoup de maux, répondit, un peu énigmatique, l'abbé Daniel.

— Mais cependant, ceci ne se rapporte guère à tes fonctions sacerdotales, car si je comprends bien tes paroles, ces visites sont courantes et ce n'est pas pour administrer les derniers sacrements que tu te rends chez tes malades ?

— Effectivement, ainsi que tu l'as deviné, ces visites n'ont pas trait spécialement à mon ministère, mais j'ai entrepris ici, dans ce pays, une tâche que je considère comme particulièrement noble, puisque, en même temps que je m'efforce de soulager l'âme, je guéris aussi le corps.

— Pourtant, tu n'es pas médecin ?...

— Non, mais ne crois pas qu'il soit nécessaire d'être médecin pour guérir. Les médecins font des cures heureuses, cela est certain, mais ils n'en font peut-être pas plus que certains guérisseurs. La moyenne des guérisons réalisées par les médecins est demeurée sensiblement constante à travers les âges, et pourtant, les systèmes médicaux ont varié et se sont contredits ! C'est que ce qui guérit n'est pas toujours le remède, mais bien plus souvent l'idée de guérison suggérée par quelqu'un, ou tout simplement la seule présence de celui qui ordonne le remède. Quelques esprits un peu indépendants commencent à entrevoir ces choses-là, mais avant qu'on ne le comprenne définitivement, et surtout avant qu'on ne se décide à l'avouer, il faudra bien encore plusieurs générations. La médecine, quoi qu'on en dise, n'est guère plus avancée qu'au temps d'Hippocrate, mais malgré toutes les roueries et le pédantisme des médocastres, le public finit par s'en apercevoir.

La science moderne et ses méthodes, embourbées dans le matérialisme, confondent bien souvent la cause et l'effet, et les résultats se trouvent, de ce fait, absolument incohérents. Il y a d'autres méthodes, infiniment plus rationnelles, qui consistent à étudier l'être humain par l'extérieur, et je crois bien que ce sont les seules qui puissent nous donner des résultats positifs. Puisque le hasard nous a rapprochés, j'espère que j'aurai la grande satisfaction de pouvoir te mettre au courant de la petite science et des pouvoirs que le Ciel m'a permis d'acquérir pour soulager mes semblables.

— Mais, cependant, tu n'as aucun droit pour traiter des malades et leur ordonner des remèdes ?

L'abbé Daniel eut un sourire.

— Je n'ordonne aucun remède, je ne fais point concurrence aux pharmaciens, je ne marche nullement sur les brisées des médecins et, en aucun cas, je ne me substitue à eux. Les malades qui consentent à recevoir mes soins spéciaux ont, presque toujours, essayé préalablement le traitement de ceux qui doivent officiellement les guérir, mais qui, neuf fois sur dix, sont totalement impuissants à leur apporter le moindre soulagement.

Lorsque je pris possession de mon poste à E..., je m'effrayai tout d'abord de me trouver un peu retiré du monde et j'employai mes loisirs à l'étude. Ma nature ardente me forçait à l'action, et je souffrais réellement de ne pouvoir être plus utile à tous ceux qui souffraient. Il me semblait que mes prières ne me donnaient qu'une satisfaction presque égoïste et qu'il était de mon devoir d'élargir mon âme pour y puiser la force de faire mieux pour le bonheur et la paix de ceux qui

venaient vers moi.

Aucun sacrifice, je te le jure, ne me paraissait trop grand pour prouver mon amour à ceux qui demandaient mes conseils, et je me surprénais, quelquefois, à pleurer sur ma faiblesse. Cependant, l'abandon entier et la confiance que je mettais en Dieu me guidèrent, et je parvins, petit à petit, à retrouver quelques secrets que la Nature semble garder jalousement.

L'Évangile n'a jamais trouvé en moi un détracteur. J'ai toujours compris l'amour qu'il ordonne, l'abnégation et la pureté qu'il enseigne, mais ma raison s'est toujours refusée à croire les mystères de notre religion. Ils m'ont toujours fait l'effet de nous dérober de sublimes vérités, ou de nous cacher des erreurs.

— Oh ! fit l'abbé Duval, que dis-tu ?

— Je t'en supplie, reprit avec plus de force l'abbé Daniel, ne t'effraye pas de mes paroles. Je ne suis nullement sous l'influence du Prince des Ténèbres, et je t'expliquerai ce qui te semble paradoxal et peu conciliable avec mes fonctions ecclésiastiques. Au nom de notre bonne amitié, de notre camaraderie, qui va se resserrer de plus en plus, je te demande de garder pour toi ces confidences. Plus tard, quand tu auras appris à ton tour ce que je sais, tu remercieras Dieu et tu deviendras aussi l'apôtre courageux digne de lui. Ce que tu verras ici, dans ce bourg perdu, ce que tu connaîtras bientôt, influera sur plus d'un acte de ta vie, mais tu n'auras jamais à regretter les initiatives que tu prendras peu à peu, car elles te mèneront sûrement à la félicité que ta grande piété demande journellement au Seigneur.

Dans ce pays, la simplicité de la plupart des paroissiens est si grande qu'elle te fera peut-être regretter, tout d'abord, les populations plus intelligentes que tu viens de quitter, mais, néanmoins, tu pourras, si tu le veux, trouver facilement le chemin de leur cœur. Si tu suis mes avis, tu t'attireras promptement leur confiance et, ce qui est mieux, bientôt aussi leur affection, et alors, mon cher ami, ton cœur aimant savourera délicieusement la joie qui l'inondera. Guide fidèle de tes frères, tu les aideras véritablement à vivre, tu les aideras véritablement à n'avoir point peur de la mort, et tu seras heureux dans cette humble existence qui préparera pour toi la vie supérieure qui t'attend dans l'au-delà.

L'abbé Duval allait répondre à son ami, mais celui-ci s'était arrêté devant une toute petite maison et avait frappé doucement à la porte.

Presque aussitôt celle-ci fut ouverte par une vieille femme qui fit entrer les deux prêtres et les accueillit avec des marques de respect et de joie extrêmes.

— Monsieur l'Abbé, dit-elle, en s'adressant à l'abbé Daniel, notre malade est guéri presque complètement. Depuis hier, il se lève, il mange, il se promène dans le jardin, et il parle de recommencer à travailler. C'est un miracle, doux Jésus, un miracle. Ah ! Monsieur l'Abbé, quelle reconnaissance nous vous devons.

L'abbé Daniel souriait, un peu gêné par l'exubérance de la brave femme, et il essaya de faire diversion.

— Tenez, fit-il, je vous présente M. l'abbé Duval, mon ami qui vient d'être appelé au poste de second vicaire ; vous pourrez, avec lui, comme avec moi,

avoir toute confiance. Lui aussi vous sera très utile.

— Ah ! Seigneur, lui aussi guérit les malades ?... L'abbé Daniel eut un sourire, puis il répondit, en prenant les mains de son ami dans les siennes.

— Oui, il guérit aussi, mais plus spécialement les maladies de l'âme. Dieu, ma bonne dame, a su partager équitablement les rôles entre chacun de nous. M. l'abbé Duval est un cœur fervent qui saura vous faire comprendre toute sa foi. Il vous sera toujours d'un bon conseil en toutes circonstances, et avec lui, pour guide, vous pourrez sans crainte poursuivre le cours de votre vie.

— Dieu est un bon père qui nous facilite le travail pour suivre la route qui conduit à lui, ajouta l'abbé Duval, un peu embarrassé par les louanges que lui prodiguait son ami.

Comme il terminait sa phrase, la porte s'ouvrit et livra passage à un homme d'une soixantaine d'années et qui, aussitôt après avoir vu l'abbé Daniel, se précipita vers lui.

— Monsieur l'Abbé, comme je suis heureux de vous revoir, car je suis guéri, vous savez, absolument guéri, et cela grâce à vous.

— Oui, oui, mon bon ami ; voyons, ressentez-vous encore quelque chose. Vos douleurs sont-elles tout à fait calmées ?... Plutôt que de me remercier, il faut me dire exactement ce que vous ressentez afin que je puisse vous soulager totalement.

— Non seulement mes douleurs sont disparues, mais je vois mes forces revenir graduellement. Il me semble que je renais à la vie, et je sens comme une sève nouvelle monter en moi. Les jambes sont encore un peu faibles, mais je suis sûr que vous allez finir de me débarrasser de ma faiblesse, et qu'après vos soins, je redeviendrai fort et vigoureux ?

— Eh bien ! alors, asseyez-vous en face de moi et ne parlez plus. Je vais, comme vous dites, finir de vous guérir. Demain, vous marcherez sans fatigue et dans quelques jours, pas avant, vous reprendrez tous vos petits travaux.

Docile, le vieillard s'était assis dans un fauteuil, et son attitude passive intriguait fort l'abbé Duval, mais son étonnement grandit encore lorsqu'il vit l'abbé Daniel se lever et procéder à des passes magnétiques le long des jambes du patient.

Très vaguement, l'abbé Duval avait entendu parler du magnétisme, mais ses études ne lui avaient point laissé le temps de s'occuper, même superficiellement, de cette science dont il ne soupçonnait même pas la portée. Au surplus, il ne croyait pas à l'effet curatif du magnétisme, pour la raison très simple qu'il en ignorait totalement les premières données.

Toutefois, son scepticisme, il s'en rendait compte, pouvait être facilement battu en brèche par la constatation précise de résultats obtenus et il regardait curieusement opérer l'abbé Daniel, se réservant de lui demander, un peu plus tard, des explications.

Depuis quelques heures qu'il était arrivé à E..., il allait de surprises en surprises. L'amitié sincère qu'il portait à son ami le poussait à la confiance, car il savait celui-

ci absolument incapable de mal faire, mais, d'autre part, les quelques paroles que l'abbé Daniel avait prononcées le laissaient un peu rêveur, et il se promettait bien de pousser son ami aux confidences.

Le vieillard venait de se relever, tandis que le prêtre avait cessé ses passes magnétiques, et tous les deux devisaient maintenant de choses et autres, comme si rien de particulier ne s'était passé.

— Vous viendrez goûter à mon cidre, Monsieur l'Abbé ; vous savez, cette année il sera bon, et grâce à vous, je pourrai surveiller sa fabrication. Ah ! je croyais bien être cloué pour toujours au lit, ce diable de médecin ne m'avait-il pas dit...

— Chut ! chut ! mon ami, ne dites point de mal de votre médecin. C'est un parfait honnête homme qui vous : soigné selon ses formules scientifiques, mais Vous ne devez, en aucune façon, lui tenir rancune de n'avoir point réussi à vous guérir. Je serais désolé, vous entendez bien, que vous lui fassiez du tort. Lui aussi guérit quelquefois et il a besoin de sa clientèle pour vivre et élever sa famille. Soyez bienveillant pour lui. Sa méthode diffère de la mienne, voilà tout, mais il n'en est pas moins respectable et il serait mal, très mal de votre part, de chercher à lui faire du tort.

— Je vous écouterai, Monsieur l'Abbé, soyez-en certain !

— Allons, c'est bien, j'ai confiance en vous. Je reviendrai vous faire une petite visite dans quelques jours et cette fois je vous retrouverai tout à fait en bonne santé, plus heureux encore.

Sur ces derniers mots, l'abbé Daniel s'était dirigé vers la porte, suivi par l'abbé Duval, et une minute après, lorsque les braves gens leur eurent fait encore mille politesses et comblés de compliments, ils se retrouvèrent dans la rue qui traversait le centre de la bourgade.

VI

La religion ne consiste pas dans une scrupuleuse observation de petites formalités ; elle consiste pour chacun dans les vertus propres de son état.

FÉNELON.

Ils marchèrent ainsi, pendant quelque temps, silencieux. Une sorte de gêne semblait s'être glissée entre eux et ni l'un ni l'autre n'osait prendre la parole.

L'abbé Duval était cependant, au fond de lui-même, impatient de demander quelques explications à son ami. La scène qui s'était déroulée sous ses yeux était bien propre à intriguer son esprit et la curiosité ne pouvait manquer de s'éveiller en lui.

Enfin, il n'y tint plus et il se décida à interroger l'abbé Daniel.

— As-tu vraiment le droit de traiter ainsi des malades ? Je suis un peu étonné

et presque effrayé de te voir user de moyens extraordinaires pour amener leur guérison. As-tu songé, mon cher ami, qu'au cas de non-réussite, tu pouvais t'attirer de graves ennuis, non seulement de la part de l'autorité civile, mais aussi et surtout de la part de l'autorité diocésaine ?

L'abbé Daniel eut un sourire.

— Si je t'ai bien compris, mon cher Léon, tu veux me mettre en garde contre ce que tu appelles l'autorité, et tu t'effrayes, je le sens, de me voir suivre une route que tu ne connais point et sur laquelle personne encore ne t'a engagé.

D'ici quelques jours tu auras l'occasion de faire maintes constatations et tu pourras, sans trop de difficultés, commencer à comprendre ce qui, pour le moment, te paraît un peu extraordinaire, disons même un peu ténébreux. Sois assuré, dès maintenant, que je ne crains les mesures d'aucune autorité d'où qu'elle vienne.

Peut-être, vais-je être obligé de froisser quelque peu les principes que tu as admis jusqu'ici et qui nous ont été imposés, comme des devoirs rigoureux à remplir, par ceux qui, au séminaire, se sont chargés de notre éducation ecclésiastique, mais je peux t'affirmer que ma raison et ma confiance profonde dans la sagesse divine m'ont amené progressivement à démêler la vérité de l'erreur et à considérer que la religion ne peut consister dans la scrupuleuse observation des petites formalités.

Le ciel m'a révélé les forces qui étaient en moi ; je dois, en retour de la faveur qui m'a été accordée, faire bénéficier mes frères de ces forces bienfaisantes sans me préoccuper dès embûches que je trouverai sous mes pas.

Jusqu'ici, grâce à Dieu, je n'ai jamais eu d'ennui. Les gens que j'ai pu guérir n'ont pas éprouvé le besoin de me dénoncer à la Faculté de médecine, et nul n'a encore osé m'empêcher de remplir la mission qui m'est imposée. Ce que tu appelles des moyens extraordinaires ne dérogent nullement aux lois naturelles. C'est seulement parce que les hommes ne s'appliquent pas à chercher dans la Nature les véritables forces qu'elle recèle qu'ils sont ignorants de mille découvertes qui pourraient leur rendre la vie physique plus douce et leur donner, par surcroît, la paix du cœur qu'ils laissent perpétuellement fuir sans jamais pouvoir l'atteindre.

— Oui, mais enfin, as-tu le droit, toi prêtre, d'interpréter ainsi les dogmes et de t'écarter des règles qui nous sont imposées ? J'avoue que, depuis mon arrivée, quelques-unes de tes paroles m'ont surpris, et je me demande si vraiment tu n'es pas tout près d'être en rébellion contre, à la fois, les lois humaines et les dogmes.

— Ecoute, mon cher Léon, ce n'est pas en quelques minutes qu'il me sera possible de t'instruire, de te faire comprendre ce que tu as à peine entrevu, mais si tu veux faire confiance à mon amitié, je t'affirme, je te jure que je pourrai, en l'espace de quelques jours, te donner toutes les explications désirables pour satisfaire ta curiosité et surtout dissiper tes craintes.

Et comme il lisait dans les yeux de son ami la crainte du démon, l'abbé Daniel ajouta :

— Je te donne le droit le plus absolu de juger tous mes actes et de te dégager de mon influence au cas où ta conscience d'honnête homme et de fidèle serviteur de Dieu pourrait te faire croire que mes pouvoirs ne sont pas d'essence pure.

Un peu ému par les paroles de son ami, l'abbé Duval balbutia :

— L'amitié que je te porte m'incite à te faire confiance, mais je tiens cependant, essentiellement, à ce que tu me mettes au courant de tout ce que tu as fait depuis ton arrivée ici. Je me suis habitué, tu le sais, à considérer les dogmes religieux comme intangibles et ma piété obéissante ne souffrirait point qu'aucune atteinte soit portée à la religion.

Si donc tu es toujours le prêtre zélé et croyant que je crois voir en toi, sois assuré que je t'aiderai, le cas échéant, de tout mon pouvoir et que je saurai te défendre contre les vilenies.

— Mon cher Léon, je savais d'avance qu'en faisant appel à ton amitié, je pourrais trouver en toi le confident sincère et, peut-être, qui sait, le collaborateur de l'œuvre que je poursuis. D'ici deux ou trois jours, une fois que tu seras définitivement installé, j'aurai avec toi quelques entretiens et je t'exposerai toutes mes idées en te faisant connaître mes travaux. Il me semble bien que si Dieu a permis notre rapprochement dans ce bourg perdu au milieu des campagnes, c'est pour que nos efforts communs aboutissent un jour à faire concevoir aux hommes des vérités qu'ils ne soupçonnaient point et qui doivent leur être révélées.

Nous allons encore rendre visite à un autre malade, tu auras l'occasion nouvelle de voir certaines choses qui vont t'étonner, mais que tu comprendras par la suite. Hâtons-nous, car voici l'heure qui s'avance et comme le chemin est un peu long, il nous faudra prendre nos dispositions pour rentrer au presbytère à l'heure exacte. Mariette, la servante, est la perle des femmes, car elle est d'un dévouement sans pareil pour notre vieux curé, mais elle est quelque peu tyrannique pour l'exacitude.

L'abbé Duval sourit, et tout de suite il ressentit un soulagement de voir son ami si calme, si maître de lui-même. Intérieurement, il se rendait déjà compte que le formalisme religieux dont lui-même avait toujours été l'esclave ne pouvait longtemps tenir sous son joug les esprits fermes et droits qui prennent conscience de leur liberté.

Insensiblement un désir de curiosité s'éveillait en lui, afin de connaître les idées de son ami, mais une sorte de prudence craintive le retenait encore. Ce fut donc en tremblant qu'il se décida à poser de nouvelles questions, et il dit à son ami :

— Je te répète que j'attendrai patiemment tes explications. Mais comment se fait-il que tu sembles n'attacher qu'une importance relative à tes devoirs de prêtre ? Si je me souviens bien, tu m'as dit, ce matin même, que tu t'efforçais de réduire les fonctions cultuelles à leur plus simple expression. Cela m'a tellement surpris que je ne t'ai rien dit, et d'ailleurs tu n'as pas du tout cherché à connaître mon opinion. Tu m'as un peu étourdi, je l'avoue, et la visite de ta chambre, que tu me fis faire tout de suite après, m'a démontré que tu te livres, en effet, à certains travaux qui me paraissent n'avoir aucun rapport avec tes fonctions de prêtre.

Je ne voudrais point montrer la plus légère défiance à ton égard, mais j'ai dans l'oreille une méchante parole du curé que je viens de quitter. Avant de partir il m'a conseillé, un peu sarcastiquement, d'avoir à me défier du démon.

A ces mots, l'abbé Daniel ne put réprimer un rire joyeux.

— Et tu as peur, n'est-ce pas, de m'en trouver possédé. Eh bien ! écoute, ne crains rien à ce sujet, tu n'auras nullement besoin de recourir à l'exorcisme et tu pourras, je te l'affirme, conserver intacte toute ta piété. Elle se trouvera même renforcée, si j'ose dire, quand tu auras travaillé avec moi. J'ai passé, à mon arrivée dans ce pays, par une douloureuse période d'anxiété et de lassitude, mais à force de persévérance et d'étude je suis sorti vainqueur de la lutte, et aujourd'hui je rends grâce au Seigneur de m'avoir assisté.

Tu ne me verras, pour ainsi dire, jamais en prière, parce que j'estime, moi prêtre, que la plus belle prière c'est de travailler au soulagement de tous ceux qui souffrent. Et dans cette petite église où je dis les prières officielles, il arrive que mes lèvres seules balbutient les formules. Mon cœur et mon âme s'élèvent bien au-dessus de ces formules. Je dois, cependant, modérer l'élan de tout mon être, car ceux qui viennent entendre ces prières ont encore besoin de tout cela. Je suis prêtre et je reste tout de même prêtre, accomplissant les rites qui sont commandés, tout en conservant l'espoir qu'un jour viendra où, définitivement, le plus humble d'entre les hommes comprendra comment il est nécessaire de prier.

VII

La Nature laisse entrevoir ses secrets aux chercheurs consciencieux animés du désir de faire le bien.

L'abbé Duval allait encore questionner son ami, lorsqu'il en fut empêché par l'arrivée d'une petite fille qui courut vers l'abbé Daniel.

— Monsieur l'Abbé, venez vite chez nous, mon papa vous a aperçu et il m'envoie vous chercher. Il désire vous parler tout de suite.

L'abbé Daniel caressa les cheveux blonds de l'enfant.

— Je comptais, dit-il, aller rendre visite à un autre malade, mais puisque cette petite me demande d'aller voir son père, nous allons nous détourner un peu de notre chemin.

La petite fille marcha devant les deux hommes, et, cinq minutes après, ceux-ci firent leur entrée dans une chaumière située au fond d'un petit chemin creux, à deux cents mètres de la grande route départementale.

A leur entrée, un homme grand et fort se leva d'une chaise où il était assis et tendit la main à l'abbé Daniel.

— Vous m'excuserez, Monsieur l'Abbé, de vous avoir dérangé, mais je vous ai aperçu et je me suis permis d'envoyer ma petite fille vous chercher. J'ai besoin de

vos conseils et de votre science, car je suis très souffrant et je ne sais à quoi attribuer la fatigue générale que je ressens depuis quelques jours.

— Eh bien ! mon ami, je vais essayer de vous soulager, et j'espère qu'avec l'aide de Dieu j'y parviendrai. Asseyez-vous et donnez-moi votre main.

L'homme, immédiatement, avait obéi, et le prêtre s'était également assis en face de lui, tandis qu'il emprisonnait la main du malade dans les siennes.

La première idée qui vint à l'esprit de l'abbé Duval, c'est que son ami allait tâter le pouls, comme l'eût fait un médecin ordinaire, mais, à sa grande stupéfaction, il s'aperçut que son ami paraissait s'inquiéter fort peu de cet examen.

Il s'était recueilli et, la tête penchée, il semblait méditer longuement.

Cette méditation ou cet examen, on ne savait guère quel nom lui donner, dura cinq bonnes minutes, dans un silence presque absolu qui n'était troublé que par le tic-tac d'une grosse horloge suspendue au mur.

Enfin, l'abbé Daniel releva la tête, et regardant l'homme en face, il lui dit :

— Vous avez, mon bon ami, ce que les médecins appellent une crise hépatique, ou plus simplement, afin que vous puissiez comprendre, le foie malade. Ce n'est pas très grave, car c'est le début, à condition que vous suiviez rigoureusement le régime que je vais vous indiquer. Vous verrez peu à peu votre gêne diminuer et finalement disparaître.

Puis, lentement, il fit quelques recommandations très simples, et après s'être assuré qu'il avait été parfaitement compris, il se leva et prit congé en promettant de revenir dans quelques jours pour s'assurer de l'état du malade. Aussitôt sur la route, l'abbé Duval, muet d'étonnement, se tourna vers son ami et lui dit :

— La façon avec laquelle tu viens de procéder me stupéfie. Comment as-tu pu diagnostiquer cette maladie ?

— C'est affaire d'expérience, répondit l'abbé Daniel en souriant, et bien que tu ne puisses encore comprendre pourquoi j'ai pu diagnostiquer si facilement une maladie de foie, je vais te dévoiler sur quoi je me base.

...Il y a fort longtemps que j'ai remarqué des mouvements dans nos mains dès qu'elles entrent en contact avec ce que j'appellerai le fluide de certaines personnes, de sorte que le relief général de nos mains présente alors des modifications plus ou moins appréciables.

En analysant ce phénomène, j'ai été amené, par des observations, comparaisons et déductions multiples, à conclure que ces différentes modalités correspondaient à des états particuliers de l'être physique ou psychique dont le fluide rayonne alors sur le mien.

Parmi ces altérations ou mouvements physiologiques, il y en a de lents et de progressifs, comme certains gonflements ou affaissements, parfois très sensibles. D'autres, au contraire, se présentent sous la forme de battements, parfois imperceptibles et plus ou moins rapides. La localisation de ces mouvements peut avoir pour sièges, simultanément ou successivement, la région des carpes ou le sommet des métacarpes, la face interne du poignet, la région palmaire et plus

spécialement dans ce que les chiromanciens appellent les éminences thénar et hypothénar.

Quelquefois, dans l'éminence thénar, allant de la base du pouce vers l'articulation du poignet, il semble se creuser un sillon profond, et j'ai fait la remarque qu'il correspondait invariablement à des altérations graves de l'organe du cœur, avec, le plus souvent, menace d'une mort brusque que les médecins attribuent à l'endocardite, la rupture d'anévrisme ou l'embolie.

D'autres fois, sur le côté de ce sillonnement, qui devient alors à peine perceptible, il s'établit un mouvement longitudinal dans les cordons fibromusculaires. Ce mouvement peut être spasmodique ou simplement vibratoire.

Spasmodique, il se réfère à une marche défectueuse dans le fonctionnement du cœur ; vibratoire, c'est-à-dire avec des ondulations superficielles, il indique plutôt un état morbide, anormal dans les tissus nerveux et fibro-musculaires de l'enveloppe péricardique.

Quand des contractions vives, saccadées, très creusées se produisent tout à fait à la base de l'éminence thénar (presque sur l'articulation du poignet), la manifestation est connexe avec un état général (surtout côté sang et système nerveux), et presque toujours, c'est l'indication d'une fin prochaine, prématurée ou brusque, comme si la ligne de vie venait se briser à ces contractions heurtées et sinueuses.

Par contre, quand une série de petites rides superficielles, parallèles, généralement trépidantes, se forment sur l'éminence thénar, dans le sens transversal, allant du milieu vers la ligne de la main, j'ai constaté que c'était l'organe du foie qui était en jeu, et c'est ce que je viens de retrouver chez le malade que j'ai examiné tout à l'heure.

Cette première indication donnée par ces rides n'est toutefois qu'un peu imprécise. Il m'est parfois nécessaire de rechercher, et cela est très difficile, si ces rides sont tirillées vers l'intérieur de la main. Quand j'ai pu constater cela, c'est pour moi un indice d'altérations sérieuses dans l'organe lui-même (lésions, tumeurs, calculs) mais si elles ne sont agitées que par un très léger frémissement, elles dénotent plutôt un excès dans l'activité hépatique, presque toujours excédent de sécrétion, et, par suite, invasion trop abondante du sang, de l'estomac et des intestins par l'élément bilieux.

D'autre part, et ceci n'est peut-être pas le moins curieux, ces manifestations physiologiques me donnent également des indications très nettes au point de vue moral.

L'absence de toute agitation nervoso ou fibroso-musculaire coïncide avec une vie du cœur relativement calme et sereine.

Pour l'instant, je m'en tiendrai à cette brève explication. Peut-être ne pourras-tu comprendre tout ce que je viens de te dire. La pratique, l'habitude, l'observation, en un mot, sont les seules bases qui me permettent de faire un diagnostic à coup sûr et de pouvoir, par conséquent, connaître la nature du mal.

L'abbé Duval avait laissé parler son ami, et un étonnement grandissant se

peignait sur son visage.

Encore une fois, l'abbé Daniel eut un sourire.

— Tu as lu, très probablement, quelques-unes des œuvres de Shakespeare ?

— Oui, mais je ne vois pas quelle relation il peut y avoir entre ces œuvres et les étranges choses que tu viens de me faire connaître.

— Pardon, cher ami, il n'y a pas, comme tu le dis, de relation entre les œuvres du grand poète et ce que tu appelles ces étranges choses, mais je te cite Shakespeare simplement pour te rappeler ce qu'il a écrit dans un de ses ouvrages :

« Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que n'en concevra jamais notre philosophie. »

Le monde, et je suis entièrement de l'avis du grand écrivain, est peuplé d'influences que nous subissons sans les connaître. La grande joie des hommes consciencieux, sera d'élargir les recherches, car il y a là d'immenses découvertes à faire, découvertes qui profiteront à l'humanité.

Mais je m'aperçois que je t'ai dit, aujourd'hui, beaucoup de choses. Demain dimanche, je n'aurai point le temps de reprendre un entretien qui demande des explications complémentaires. Lundi seulement nous pourrons continuer notre conversation, et j'ai le ferme espoir de t'amener peu à peu à la compréhension des belles choses que le Ciel m'a permis d'entrevoir.

Il me faut, pour demain, songer au thème du sermon que je développerai devant mes humbles paroissiens. Là encore, tu auras peut-être quelque sujet de t'étonner, mais si tu crois devoir faire une critique, je m'empresserai de t'expliquer les paroles que tu m'entendras prononcer en chaire. Que tout cela ne te trouble pas. Une vie nouvelle a commencé pour toi.

L'abbé Duval ne répondit pas, mais comme il franchissait le seuil du presbytère, il jeta un regard désespéré vers le ciel comme s'il eût voulu demander une protection et le prendre à témoin de sa foi catholique qui commençait à se voiler un peu dans son âme.

VIII

La joie se trouve au fond de toutes choses, mais il appartient à chacun de l'en extraire.

L'abbé Duval attendait avec une certaine impatience l'après-midi du dimanche pour entendre le sermon que ferait son ami. Les paroles que celui-ci avait prononcées la veille l'intriguaient au plus haut point. Allait-il, à bref délai, se trouver en conflit avec celui que jusqu'alors il avait considéré comme un ami ? Allait-il être obligé, chaque jour, chaque heure, pour ainsi dire, de supporter et de paraître approuver les idées d'un homme qui s'écartait délibérément de

l'obéissance à l'Eglise romaine ? Allait-il, enfin, lui qui avait cru aller vers la paix, se trouver, au contraire, forcé de soutenir un perpétuel combat contre ce fameux démon dont l'avait sarcastiquement menacé son ancien curé ?

Autant de questions que le jeune prêtre se posait depuis deux jours et auxquelles il ne pouvait donner aucune solution satisfaisante. Les paroles un peu ambiguës de son ami étaient pour lui autant d'énigmes indéchiffrables et un peu d'effroi montait en lui.

Certes, les actes de l'abbé Daniel n'avaient, en eux-mêmes, rien de répréhensibles, mais pourtant ils lui apparaissaient déjà nettement en contradiction avec la discipline de l'Eglise. Quel parti allait-il prendre ? Comment concilierait-il l'amitié qu'il ressentait toujours pour son ancien condisciple et le respect absolu des dogmes que lui imposait la discipline ecclésiastique ?

Ce fut donc avec une certaine agitation qu'il attendit l'après-midi de ce premier dimanche. Le matin, rien d'anormal ne le surprit. Le vieux curé célébra la messe selon les rites habituels, et tous les fidèles lui parurent avoir l'attitude convenable. Qu'allait-il se passer aux vêpres ?... Et le soir, il eut un regard effrayé quand il vit l'abbé Daniel gravir les degrés de la chaire pour aller faire le sermon.

Les assistants avaient relevé la tête ; ils regardaient avec plaisir, semblait-il, celui qui allait leur parler, et en examinant rapidement toutes les physionomies éveillées, l'abbé Duval put se convaincre que tous ceux qui étaient là devaient avoir l'habitude de bien comprendre l'orateur.

Les fidèles étaient plus nombreux que le matin. Un plus grand nombre d'hommes, surtout, et l'abbé Duval fit la constatation que parmi eux se trouvaient beaucoup de jeunes gens.

L'abbé Daniel avait commencé son sermon, et dès les premières périodes, son ami s'était senti subjugué par le verbe clair de l'orateur.

Il parlait lentement, mais avec une énergie toujours contenue, et le sujet qu'il avait choisi était bien fait pour captiver l'attention de ses auditeurs ; chaque phrase se gravait dans le cerveau de l'abbé Duval, à tel point qu'il eût été capable de répéter mot à mot tout ce qui était dit.

L'abbé Daniel parlait de la souffrance et de la joie : « Mes chers amis, vous vous demandez, avec une anxiété douloureuse, pourquoi la dure loi de la souffrance ne fait jamais trêve sur la Terre ; pourquoi, sans distinction de races, sans égard pour ceux qui paraissent les plus dignes d'y être soustraits, elle frappe à coups redoublés sur les hommes, meurtrissant ceux-ci, anéantissant ceux-là, alors pourtant que l'on vous a répété que le Dieu souverain est infiniment juste et infiniment bon.

« La souffrance ne prend pas sa source en Dieu. C'est une loi plus humaine que divine, elle provient de l'union inharmonique du corps et de l'âme, qui doivent un jour se dissocier.

« Mais l'association de ces deux éléments est utile pour un temps, afin de donner au principe immortel la faculté de développer l'énergie qui mène à Dieu, en même temps qu'elle procure à ce principe immortel le plus purifiant des

creusets par l'entremise de la souffrance.

« Seule et livrée à elle-même, l'âme n'eût jamais deviné Dieu, elle eût ignoré et son but et sa cause ; elle eût troublé l'harmonie sublime d'un univers qui n'est que le reflet de la Sagesse incréée et immuable. Elle eût été véritablement la négation de cette sagesse même. Pour connaître sa raison d'être, sa fin et son créateur, il lui fallait la souffrance qui fait réfléchir. Il lui fallait aussi cet étonnement naïf, fait d'un peu de crainte, qui arrête la créature la plus frivole devant le mystère de la Nature.

« Dans l'union avec le corps, l'âme trouve les moyens pour s'approprier peu à peu les qualités qui lui permettront, plus tard, de s'approcher du foyer divin. Ce corps qui l'entrave en apparence est, lorsqu'elle sait le dominer, son meilleur auxiliaire pour son évolution. Mais un jour viendra où il la laissera seule avec ses propres défauts. Ce jour-là, si l'âme a su profiter de la vie pour faire le bien, elle s'élèvera sans efforts et sans regrets, vers les sphères heureuses qui sont la première étape du chemin qui lui reste à parcourir pour parvenir à Dieu. »

En écoutant cette dernière phrase, l'abbé Duval avait sursauté, car elle lui semblait absolument en désaccord avec la théologie catholique, mais il n'eut pas le temps de réfléchir plus longuement, le prédicateur continuait :

« Envisagée ainsi, la souffrance n'apparaît plus comme une injustice, mais bien comme un état utile et momentané, et c'est alors que l'on sent s'éteindre en soi la révolte qui n'est qu'une forme travestie de l'aigreur d'abord, de la haine ensuite, par conséquent l'opposé absolu des vertus de douceur et de bonté que nous devons nous efforcer d'acquérir en nous rappelant toujours les exemples donnés par le Christ. »

Ici, il sembla à l'abbé Duval que son ami était mieux d'accord avec le dogme, mais il s'aperçut bien vite qu'il n'en était rien, car l'orateur ajouta :

« Ne croyez pas, cependant, que le but doit être de tendre à une résignation tellement absolue qu'elle exclue les sentiments de combativité qui font la base de l'évolution. Il faut vous efforcer, autant qu'il est en votre pouvoir, de combattre et d'éloigner les maux qui vous entourent et qui vous menacent, mais ne jamais vous révolter lorsque vos efforts sont restés vains ; à ce prix seulement vous sentirez toute la valeur de l'effort bienfaisant qui crée les joies, car la vie terrestre n'en est jamais dénuée pour qui sait les gagner sur ce vaste champ de bataille, si l'on a su se défendre avec acharnement contre l'ennemi qui a nom : maladies, vices et souffrances.

« Il faut donc supporter patiemment et sans révolte les maladies qui accablent le corps et faire en sorte qu'elles ne fassent pas prendre en haine la vie, car du jour où la haine se glisse dans votre cœur, elle amène avec elle tout son cortège de vices.

« Les heures de douleur sont courtes si l'on considère l'éternité de paix, et les hommes remerciaient peut-être Dieu qui a permis le mal, s'ils pouvaient avoir l'idée exacte des joies d'une âme délivrée d'un corps souffreteux.

« Mais Dieu a mis à la portée du genre humain les consolations et les remèdes

appropriés à toutes les douleurs et à tous les maux. Celui qui s'appliquera à rechercher les lois naturelles, trouvera sûrement ce dont il a besoin. Et les joies ne lui seront point ménagées, car il découvrira l'action de Dieu dans le brin d'herbe, dans la fleur qui s'épanouit, dans le chaud soleil qui vivifie tout.

« Les hommes comprendront que le mal réel est leur ouvrage et non celui de Dieu, ils auront confiance dans les découvertes de la science qui sont la révélation des lois divines et non l'œuvre de Satan. A force de lire dans le livre de la Nature sans cesse ouvert devant eux et où la sagesse du Créateur est inscrite à chaque page, ils concevront enfin la puissance souveraine et infiniment juste de ce Créateur.

« Croyez bien, mes amis, qu'il n'est pas besoin du surnaturel pour rendre à Dieu le culte qui lui est dû. La Nature est assez imposante par elle-même, nul besoin d'y ajouter encore pour prouver la Puissance Suprême. La religion doit être sanctionnée par la raison, et la véritable doctrine du Christ n'aura jamais rien à perdre à cette sanction.

« Il vous sera facile, si vous le voulez, de trouver les joies pures, car elles sont au fond de toutes choses, et vous n'avez qu'un faible effort à faire pour les en extraire.

« Tout à l'heure, vous vous promènerez dans vos campagnes verdoyantes et fleuries, vous vous reposerez sous les frais ombrages ; vos enfants prendront leurs ébats dans l'herbe épaisse de vos prairies, et dans la contemplation de la nature en fête, par ce beau dimanche ensoleillé, votre âme puisera la paix et la confiance.

« Mes amis, je ne vous dirai rien de plus. Les long discours, les longs sermons finissent par lasser. L'office est terminé. Retirez-vous, hâtez-vous maintenant de profiter du gai soleil. Dieu ne vous demande pas de rester plus longtemps en prière. Il vous saura gré de croire en lui en voyant le petit oiseau voler, en regardant le ciel bleu, en contemplant toutes ces belles choses qui feront la joie de vos yeux et de votre âme. Allez en paix. Dieu vous attend, non pas dans ce tabernacle étroit qui est ici, mais dans toute la campagne et jusque dans votre humble maison, à votre foyer familial qu'il bénira, tant que vous serez des êtres de bonne volonté. »

Lentement, l'abbé Daniel était descendu de la chaire et revenu près de l'autel. Il terminait rapidement les prières habituelles avec une hâte fébrile dont, encore une fois, s'étonna l'abbé Duval.

Les fidèles, comme s'ils eussent obéi à un signal, sortaient rapidement de l'église, qui fut vide en un clin d'œil. L'abbé Daniel jeta un regard autour de lui. Ses lèvres eurent un sourire fugitif et lui-même se retira, suivi de l'enfant de chœur.

Le jour où la confiance en Dieu se grave en nous, nous mettons le pied sur le rivage de la paix.

A. de Gasparin.

L'abbé Duval avait suivi son ami dans la sacristie, mais entre les deux hommes aucun mot ne fut échangé, et après avoir rangé leurs vêtements sacerdotaux, ils se retirèrent, chacun de son côté.

Une idée venait de surgir dans le cerveau de Léon Duval. Il allait profiter de la liberté dont il disposait pour faire une petite promenade dans la campagne. Il se promettait, au cours de cette promenade, d'interroger quelques-uns des paysans qu'il pourrait rencontrer, afin de se renseigner sur l'état d'esprit de ses nouveaux paroissiens.

Au fur et à mesure qu'il s'éloignait de l'église, toutes les paroles du bref sermon de son ami lui revenaient à l'esprit, et bien qu'il n'y pût trouver une seule pensée mauvaise, certaines particularités des idées émises le laissaient cependant fort perplexes.

Jamais encore il n'avait entendu pareil langage dans la bouche d'un prêtre catholique ; jamais encore il n'avait supposé que l'on pût mettre en avant des sentiments de combativité, et il s'étonnait de cette façon nouvelle d'opposer l'une à l'autre deux choses contraires : la résignation et cette combativité particulière décrite par l'abbé Daniel.

L'appel à la raison lui semblait être quelque peu la négation des mystères qui faisaient la base du catholicisme et il ne comprenait pas qu'un prêtre pût délibérément faire fi de ces mystères érigés en dogmes intangibles.

Et le pauvre prêtre se demandait si son arrivée à E... et les fonctions qu'il devait y remplir n'allaient pas constituer pour lui la plus lourde des épreuves.

L'abbé Duval allait ainsi, droit devant lui, se mettant l'esprit à la torture pour satisfaire sa conscience, lorsqu'il vit venir, dans sa direction, un vieillard qu'il reconnut pour l'avoir aperçu quelques instants auparavant dans l'église et assis au premier rang.

C'était, en somme, l'occasion cherchée par l'abbé Duval, et il se promit aussitôt d'en profiter.

Comme si le promeneur avait, par une sorte de télépathie, deviné l'intention du prêtre, il s'arrêta lorsqu'il fut à sa hauteur et le salua fort aimablement.

— Bonjour, Monsieur l'Abbé. Si je ne me trompe, vous êtes le nouveau vicaire d'E... et je serais enchanté de faire votre connaissance.

— Mais moi aussi, balbutia l'abbé Duval, un peu interdit de ce si bienveillant accueil, et je suis particulièrement heureux de pouvoir causer quelques instants avec vous. Si j'en juge par l'âge que vous paraissez avoir, vous habitez sans doute depuis longtemps le pays, et vous pourrez me donner quelques renseignements qui me seront fort utiles.

— Je n'ai, pour ainsi dire, jamais quitté le village pendant soixante-dix ans, vous ne pouvez donc mieux vous adresser. Je connais tout le monde et je sais tout ce qui s'est passé dans le pays.

Le prêtre sourit et reprit :

— Je suis d'autant plus heureux de m'adresser à vous que j'ai pu constater, il y a quelques instants, votre présence à l'église pendant les vêpres.

— Oh ! oh ! Monsieur l'Abbé, ne vous méprenez pas, je ne suis pas assidu aux offices et il y a même fort peu de temps que j'ai remis les pieds à l'église; mais je dois vous dire que l'abbé Daniel nous a, tous les gens de ce pays-ci, réconciliés avec le Bon Dieu, car celui qu'il nous apprend à aimer tous les jours davantage n'a, fort heureusement, rien de commun avec le Dieu de certains prêtres comme j'en ai, hélas ! trop connus.

L'abbé Duval, en entendant ces paroles, avait dressé l'oreille. Sans que le paysan se soit douté de ce qui se passait dans l'esprit de son interlocuteur, il avait été amené, sans effort, à parler précisément de ce que ce dernier désirait. Sans rien faire paraître de son contentement le prêtre continua la conversation.

— Mais, mon ami, tous les prêtres sont cependant tenus de faire connaître à leurs ouailles la vérité telle qu'ils la tiennent de l'Eglise. N'oubliez pas qu'ils ont prêté serment et qu'ils doivent se conformer strictement aux principes mêmes de l'Evangile.

— Monsieur l'Abbé, répondit le paysan sans paraître s'émouvoir, je ne sais pas du tout si vous êtes de l'avis de votre confrère, l'abbé Daniel, pour lequel j'ai une profonde estime, mais ce que je sais bien, c'est que lui seul a pu trouver le chemin de mon cœur et donner à mon âme la paix dont elle avait un bien grand besoin, je vous assure.

Ne croyez pas, d'autre part, que je suis, comme certains paysans, absolument illettré. Sans être un savant, j'ai reçu une instruction très solide. Fils de cultivateurs aisés, j'ai fait des études assez importantes, mais mon amour du sol natal m'a poussé à rester ici, sans chercher à m'élever plus haut.

J'aurais pu, comme beaucoup d'autres, choisir quelque carrière libérale ou essayer de diriger mes efforts vers le négoce ou l'industrie, mais je suis d'une nature tranquille, je n'ai jamais aimé le tumulte des foules et la vie agitée des grandes cités. Je me suis efforcé seulement d'augmenter, grâce à mes connaissances quelque peu scientifiques, le rendement de mes terres, et de ce côté j'ai parfaitement réussi, puisque je vis dans une aisance très large qui me permet de soulager ceux qui n'ont pas eu la chance de mener aussi heureusement leurs affaires.

Mais si maintenant je jouis d'une tranquillité d'âme qui vient accroître mon bonheur, je dois cette tranquillité à l'abbé Daniel, et si vous avez quelques minutes à perdre, je vous ferai bien volontiers le récit d'une partie de ma vie. Cela vous intéressera, et en même temps vous édifiera. Asseyons-nous tous les deux sur le bord du talus, l'herbe est épaisse, et nous serons là tout à fait bien pour causer tranquillement.

L'abbé Duval était trop intéressé par les paroles du brave homme pour refuser l'invitation qui lui était faite. Sans se faire prier, il s'assit sur le bord du talus à côté du paysan et il lui fit signe de continuer.

— Monsieur l'Abbé, je fus dans ma jeunesse, comme sont beaucoup de jeunes gens, un peu frondeur, un peu mauvaise tête et particulièrement libre penseur. Né dans cette bourgade, j'avais reçu une éducation plutôt catholique, mais mon intelligence éveillée s'était de bonne heure révoltée contre les insanités dont les curés abreuvent les enfants.

— Oh ! fit l'abbé Duval scandalisé.

— Je vous en prie, laissez-moi aller jusqu'au bout. Après je vous donnerai toute facilité pour me réfuter, et nous discuterons.

L'instruction qui me fut donnée par la suite ne fit, bien entendu, que développer mes idées matérialistes. Il arriva même un moment où je me refusai absolument à vouloir discuter l'idée d'un Dieu créateur. Le dogme de l'enfer et du paradis éternels eut toujours pour effet de me faire sourire de pitié pour les sots et vilains personnages qui ont osé mettre cela en avant, et vous pensez bien, que dans de pareilles dispositions d'esprit, je n'étais pas décidé à mettre le pied dans vos églises et m'agenouiller devant vos autels.

Toutefois, malgré mon scepticisme d'esprit fort, et bien que je fusse un parfait honnête homme, selon le monde, j'étais loin, très loin, d'avoir cette paix du cœur et de l'âme, qui est l'apanage de ceux qui ont pu saisir une parcelle de vérité. Dans le pays, je passais pour un intransigeant et un ennemi de toute religion, bien que je n'aie jamais cherché à tyranniser qui que ce soit à propos de ses opinions. Les différents curés et vicaires qui se sont succédé ici m'ont toujours considéré comme un ennemi, et je n'ai, il faut bien l'avouer, jamais cherché à me concilier leurs bonnes grâces.

Il n'y a pas encore bien longtemps, je proclamais bien haut que les prêtres avaient tous les vices et étaient capables de toutes les turpitudes et de tous les crimes. Vous avez sans doute entendu parler du drame horrible qui s'est passé ici il y a une vingtaine d'années : un des vicaires de la paroisse avait tué son curé et avait été condamné par la Cour d'assises de la Mayenne. Son exécution eut lieu quelques semaines plus tard. (Ce prêtre fut guillotiné à Laval, au mois d'août 1894, et cette exécution donna lieu à des scènes scandaleuses.

Par cette chaude nuit d'août, toute la populace de la ville fit ripaille et chanta jusqu'à la toute petite aurore, moment où le condamné fut conduit à l'échafaud.

Et quand on songe que ces faits se passèrent dans un pays clérical, on se défend mal d'un mouvement d'indignation et d'écœurement devant l'inconscience de cette foule odieusement féroce bien que cléricale et bigote et qui n'eut pas même la retenue du silence au moment où le couperet tombait, puisque des applaudissements sauvages éclatèrent alors, arrachant au bourreau effaré ces mots cinglants : « Je n'ai jamais vu des gens aussi bêtes».)

Le crime de ce prêtre n'était évidemment pas fait pour me rapprocher de

l'Eglise et je restai dans les mêmes dispositions d'esprit jusqu'à l'arrivée de votre collègue, l'abbé Daniel.

La venue de ce nouveau vicaire ne m'intéressa d'abord aucunement, puisque jusqu'ici j'avais vécu tout à fait à l'écart des prêtres et je ne tenais nullement, je vous assure, à nouer des relations d'amitié avec aucun d'entre eux, et il fallut un véritable hasard pour me forcer à faire connaissance avec celui-ci.

Un dimanche, l'après-midi, je revenais, à pied, de faire une course dans la campagne environnante, lorsque je fus surpris en arrivant près de l'église par une formidable pluie d'orage.

Trop heureux de trouver un abri dans cette église dont je n'avais pas franchi le seuil depuis bon nombre d'années, j'entrai donc, avec l'idée bien arrêtée de me retirer aussitôt qu'une accalmie se produirait.

Lorsque je pénétrai, l'abbé Daniel montait en chaire pour faire son sermon, et mon attention fut tout de suite attirée par les manières simples et la parole agréable de ce prêtre. Je l'écoutai donc jusqu'au bout et je dus reconnaître que son talent comme orateur était fort grand. Il avait pris pour thème cette pensée de Gasparin : « Le jour où la confiance en Dieu se grave en nous, nous mettons le pied sur le rivage de la paix ». Et je fus très étonné de lui entendre formuler des paroles pleines de bon sens qui ne s'appuyaient point sur un dogme étriqué, suranné et stupide.

Lorsque l'office fut terminé, j'attendis que l'abbé Daniel sortît de l'église et carrément je l'abordai en le priant de m'accorder, le soir même, quelques instants d'entretien.

Avec une bienveillance, une politesse qui m'étonnèrent et m'enchantèrent en même temps, votre collègue y consentit, et après mon dîner je me rendis au presbytère, où l'abbé Daniel me reçut avec la plus parfaite amabilité.

Nous causâmes pendant près de cinq heures et lorsque je pris congé de mon nouvel ami, c'était plus que de la sympathie que nous ressentions l'un pour l'autre, mais le commencement d'une amitié qui, depuis, est toujours allée en grandissant, car c'est bien un ami que j'ai rencontré, je n'étais plus le sceptique d'antan. Une foi nouvelle m'avait éclairé ; j'étais parvenu à comprendre ce qui, jusqu'alors, m'était demeuré caché. L'abbé Daniel avait exposé devant moi une doctrine claire, précise, consolante, et depuis ce jour cette doctrine et celle-là seule fait ma force et me donne la paix de l'âme. Si quelquefois vous me voyez dans l'église, ce n'est ni pour marmotter des prières ou faire des génuflexions ridicules devant un tabernacle. Comme autrefois, et peut-être moins encore, je ne peux concevoir toutes ces simagrées, mais j'entre avec plaisir écouter la bonne parole toujours conforme à ce que votre confrère m'a enseigné. Je ne sais pas du tout si vous, que je vois pour la première fois, êtes au courant des sublimes théories de l'abbé Daniel, mais je crois sincèrement que tous ceux qui les entendent, prêtres ou laïques, l'aideront un jour à les faire connaître à tous ceux qui doutent et qui désespèrent.

Il serait trop long de vous dire aujourd'hui tout ce que m'a appris l'abbé Daniel. Nous aurons, cela n'est pas douteux, l'occasion de nous revoir bien souvent,

puisque vous voilà installé ici. Lorsque nous nous rencontrerons à nouveau, faites-moi le plaisir de reprendre cette conversation, car j'ai l'espoir de vous voir, à votre tour, proclamer bien haut les parfaites vérités que vous révélera votre confrère. Vous m'excuserez, il se fait tard, mais je reste, pour l'avenir, à votre entière disposition. Dites à l'abbé Daniel que vous m'avez rencontré ce soir, et il vous incitera certainement à venir me voir.

Le paysan s'était levé, et l'abbé Duval l'avait imité. Avant que le prêtre ne fût revenu de sa surprise, il l'avait salué et s'était retiré, le laissant seul et très étonné.

X

Le plus libre des hommes est celui qui n'est soumis qu'à Dieu et à la raison.
Fénelon.

L'abbé Duval était rentré au presbytère, où il avait pris le repas du soir en compagnie de son ami et du vieux curé.

Après le dîner, les trois ecclésiastiques s'étaient assis un instant dans le jardin qui entourait la maison, et là ils regardaient le ciel où scintillaient d'innombrables étoiles. Au fond du jardin, devant eux, un rossignol chantait, et seule cette voix du chanteur ailé perçait la nuit silencieuse.

Comme s'il eût deviné les pensées qui agitaient intérieurement Léon, l'abbé Daniel, au bout de quelques instants, lui proposa de regagner leurs appartements, et pour donner le change au vieux curé, il ajouta :

— Il est nécessaire, indispensable même que je te montre différentes choses et que tu prennes toi-même toutes tes dispositions pour te trouver à l'aise.

Léon avait compris son ami, et après avoir pris congé du vieux curé, les deux vicaires se dirigèrent vers leur appartement.

Lorsque tous deux furent arrivés dans la chambre où ils avaient eu leur premier entretien, Daniel fit asseoir son ami et lui dit :

— Un des plus beaux sentiments que je sois capable de concevoir, c'est celui qui confond en un seul cœur deux cœurs et deux intelligences, quand le résultat de cette union est d'élever et de purifier les âmes.

Eh bien, mon cher ami, c'est cette amitié-là qui sera mon guide et qui m'incitera à te confier le fruit de tous mes travaux. Grâce à eux, j'ai acquis la plus noble de toutes les libertés, celle qui n'est soumise qu'à Dieu et à la raison et je n'ai plus qu'un désir, un seul, celui de semer un peu de cette joie qui m'a déjà donné tant d'inspirations et fait vivre en idée dans des régions qui font oublier la terre.

Je sais que, depuis ton arrivée, beaucoup de choses te semblent étranges, et je ne veux pas te laisser plus longtemps sans te donner quelques explications.

— J'ai vu le père Martigné et j'ai causé avec lui, hasarda l'abbé Daniel.

— Vraiment ! Eh bien ! ceci est parfait, j'aurai peut-être moins de peine à te faire comprendre certaines choses. Mais si tu veux bien, je vais remonter un peu avant dans ma vie, parce qu'il est nécessaire que tu sois au courant de tout ce qui m'est arrivé. Tout s'enchaîne, connaissant le passé, tu comprendras mieux le présent et tu auras la vision claire de l'avenir.

Dès mon entrée au séminaire, je supportai mal la contrainte qui m'était imposée, et bien que je fusse un brillant élève, je ne parvins jamais à plier mon esprit pour qu'il acceptât les théories extraordinaires qui nous étaient enseignées par nos maîtres. J'ai toujours pensé que le catholicisme romain ne répondait plus du tout aux aspirations de la multitude et j'ai cherché le pourquoi de cet état de choses. J'ai étudié avec ardeur, avec toute l'ardeur dont j'étais capable, et j'ai fini par découvrir quelques lueurs au milieu des ténèbres. Et si je suis resté prêtre, c'est parce que j'estime que cette situation particulière peut, tout de même, me permettre de faire beaucoup de bien à mes frères. Je reste soumis à Dieu, mais je suis également soumis à ma raison qui émane de ce Dieu, car j'estime que la croyance en des dogmes erronés est un rentable suicide intellectuel. Le dogme catholique est actuellement le monument piètrement élevé par des conciles successifs qui se sont jetés l'anathème les uns les autres. Je me suis rendu compte, hélas ! que la religion catholique est copiée de toutes pièces sur des religions antérieures à Jésus. Elle est en retard de milliers d'années sur la civilisation actuelle. Elle en est encore, par son eucharistie, aux sacrifices humains et à l'anthropophagie voisins des âges préhistoriques.

Lorsque je fus envoyé dans ce poste retiré, j'eus un moment de désespérance. Que pouvais-je espérer, en effet, dans cette humble situation ? L'éducation reçue au séminaire, les pouvoirs qui m'avaient été conférés par un évêque auraient pu, ainsi que beaucoup d'autres prêtres, me faire succomber sous le démon de l'orgueil, car il faut bien songer que si la puissance dont nous sommes investis n'était chimérique, elle serait plus grande que celle des souverains de la terre. En nous érigeant maîtres et juges de la partie la plus noble, la plus libre de l'être humain, essence divine qui ne doit relever que de son créateur, je ne comprends pas que beaucoup d'entre nous n'aient pas un mouvement de recul devant cette responsabilité immense.

Et si j'eus un moment de désespérance, c'est parce que je compris, d'emblée, cette responsabilité. Hélas ! je ne fus pas, tout d'abord, assez fort pour réagir, et il fallut un événement singulier pour m'y contraindre impérieusement.

Il y avait déjà six mois que j'étais installé, remplissant d'ailleurs scrupuleusement toutes mes fonctions, mais avec un dégoût et une lassitude qui allaient toujours en s'accroissant, lorsqu'un jour je fus appelé près d'un habitant du village, un vieux rentier dont j'avais entendu parler, par suite de son caractère original et de son dédain bien connu pour tout ce qui paraissait toucher au culte catholique.

Dans un petit pays comme celui-ci, tout le monde se connaît et je savais que l'on tenait ce penseur étrange à l'écart.

La demande de cet homme, qui me pria de passer le voir, me surprit quelque

peu, mais néanmoins je me rendis immédiatement chez lui et je jugeai, du premier coup d'œil, que le vieillard était fort souffrant et que rien ne pourrait ranimer ce corps que la mort réclamait.

— Monsieur l'Abbé, me dit le malade, après m'avoir prié de m'asseoir près de son lit, je vous ai fait venir, non pour solliciter un secours spirituel de votre ministère, mais simplement parce que je désire vous faire le confident de choses importantes dont vous sentirez un peu plus tard toute l'utilité.

Un peu intrigué par les paroles du vieillard, je l'assurai de tout mon dévouement et le priai de vouloir bien se confier à moi.

« Je vous ai dit, reprit le vieillard, que votre ministère ne devait nullement entrer en jeu, bien au contraire, je désire me garder de lui. »

Etonné, et même quelque peu effrayé d'un pareil préambule, je l'engageai à s'expliquer clairement, pensant, avec l'aide de Dieu, lui être utile.

Il commença donc, non pas une confession, mais une confidence :

« Vous ne me connaissez point, et si vous avez entendu parler de moi, on a dû vous dire que j'étais un ennemi acharné de votre Eglise et un athée.

« Cela n'est pas tout à fait exact. Je ne suis pas un ennemi, mais un adversaire loyal qui, au moment de partir pour un monde meilleur, désire laisser quelques traces des travaux qu'il a poursuivis toute sa vie. J'ai soigneusement examiné, sans que vous vous en doutiez, votre caractère, et cela par des moyens qu'il m'est, pour le moment, impossible de vous faire connaître, et je crois avoir trouvé en vous le travailleur et l'homme de bonne volonté qui saura me comprendre et continuer ma mission sur la Terre.

« Je suis docteur en médecine, et bien que je n'exerce plus depuis mon arrivée dans ce pays, je n'en ai pas moins poursuivi certaines études et recherches qui doivent maintenant servir à l'humanité. Ce que j'ai à vous faire connaître se rattache à la fois à la partie spirituelle et à la partie physique de l'homme. Cela est donc intéressant à double titre. »

— Mais, lui dis-je, ignorez-vous que, prêtre catholique, je n'ai pas le droit de prêter l'oreille aux fantaisies contraires aux dogmes.

« Vous avez, dans tous les cas, le droit absolu d'examiner le pour et le contre de ce que vous appelez, un peu légèrement, des fantaisies, et vous avez également le droit de formuler un jugement. Ecoutez-moi donc, et ne croyez point avoir devant vous un suppôt du chimérique Satan.

« Hors les principes d'amour et de charité que le Christ a prêché après Cakya-Mouni et beaucoup d'autres que vous connaissez aussi bien que moi, principes que je me suis efforcé de respecter, je rejette comme une offense à la Divinité et un outrage à la raison humaine vos mystères, vos dogmes et sacrements qui proviennent des anciennes religions asiatiques. »

Ici, je voulus intervenir, mais le vieillard fit un signe et continua :

« Ne me racontez pas, je vous prie, ce que fit le Concile de Trente, qui avait pris la précaution d'anathématiser ceux qui prétendaient que les dogmes et les

rites de l'Eglise catholique provenaient des anciennes religions. C'était une défense de crier : « Au voleur ».

« L'anathème de carton du Concile de Trente n'effraye plus personne aujourd'hui. Les recherches de beaucoup de personnes et les miennes propres m'ont surabondamment démontré que la religion soi-disant chrétienne est purement et simplement une religion d'Orient transplantée dans la Judée et qui a été peu à peu abominablement dénaturée par la papauté et les conciles successifs.

« Voici un énorme cahier de notes, il vous donnera la nomenclature complète de tous les ouvrages que vous pourrez consulter pour vous instruire et vous amener au point auquel je suis arrivé. Vous y trouverez aussi toute l'histoire des Conciles. Il y en a plus de six cents. C'est, en somme, un résumé des croyances successivement créées et inspirées aux fidèles. Ce résumé prouve que la thèse de la prétendue immutabilité de l'Eglise catholique-romaine constitue une affirmation plus qu'audacieuse, car l'histoire de tous ces conciles est un bel exemple de dogmes intermittents.

Encore une fois, je voulus protester, mais mon interlocuteur m'imposa silence.

« Je ne veux point, dit-il, me lancer dans une énumération qui pourrait vous paraître fastidieuse. Je vous laisse le soin d'étudier par vous-même, pour vous rendre compte. Mes écrits sont assez explicites, et un homme comme vous y trouvera matière à apprendre. Lorsque vous aurez parcouru le manuscrit vous reviendrez me voir et je compléterai mes écrits en vous donnant quelques explications. »

— Eh bien ! mon cher Léon, je te transmets à mon tour le premier cahier de ces documents. Lorsque tu en aura pris connaissance, tu reviendras me trouver et nous reprendrons notre conversation.

L'abbé Daniel, en disant ces derniers mots, avait ouvert sa bibliothèque et tendait à son ami les papiers dont il venait de parler.

Un peu abasourdi, l'abbé Duval s'en saisit, et sans répondre se retira dans sa chambre. Il lui tardait de connaître le contenu de ces écrits.

Sans le retenir ni lui adresser aucune autre parole, son ami le laissa partir, tandis qu'un sourire un peu moqueur se dessinait sur ses lèvres.

XI

Quand vous traitez un sujet, il n'est pas nécessaire de l'épuiser, il suffit de faire penser.

Montesquieu.

En possession du manuscrit, l'abbé Duval s'était retiré dans sa chambre. Il avait allumé une lampe et déposé les papiers sur une table. Un instant, il les considéra,

puis comme mû par un ressort, il alla s'agenouiller sur son prie-Dieu. Et là une prière ardente monta de son cœur, s'échappa de ses lèvres.

Les paroles de son ami bourdonnaient encore à ses oreilles, et bien qu'elles ne fussent pas accompagnées de toutes les explications nécessaires, elles le charmaient un peu, en lui laissant, toutefois, une crainte affreuse.

Il connaissait la grande intelligence de l'abbé Daniel, mais il se demandait si cette intelligence n'avait pas, tout à coup, sombré dans le doute, le doute désespérant où lui-même se sentait glisser peu à peu. Et du même coup, les paroles de son ancien curé lui revenaient à l'esprit : « C'est un pays que le démon habite. »

Avoir tant désiré la tranquillité et se trouver aux prises avec déjà des difficultés qui en laissaient prévoir de plus grandes. Se trouver dans un milieu où le démon semblait tenir ses assises, et avoir pour adversaire son plus intime ami, n'y avait-il pas là de quoi troubler la candeur du jeune prêtre ?

Quand il se décida à se relever du prie-Dieu, il avança d'un pas chancelant jusqu'à la table où le manuscrit était ouvert à la première page. Un moment, il eut l'idée de le laisser là, ou de le ranger dans quelque coin sans le lire, mais après un soupir et un regard éploré vers le petit coin de ciel étoilé qu'il entrevoyait de sa fenêtre, il avança une chaise et s'assit, puis se décida à commencer la lecture des documents qui venaient de lui être confiés.

Dès les premières lignes, il se sentit empoigné tout d'abord par le style clair et concis de l'auteur, et au fur et à mesure qu'il avançait dans sa lecture, sa crainte se dissipait. Il lisait, toujours plus avide, toujours plus curieux et un enthousiasme se levait en lui.

D'abord, dans un résumé très court, l'auteur traçait de lui-même une autobiographie, puis abordait carrément la question de la nature et des destinées de l'être humain. Très simplement, il annonçait que de grandes et simples vérités ne doivent être dévoilées qu'avec beaucoup de précaution, parce qu'elles ne doivent pas être exposées aux risées des foules ignorantes et puérilement présomptueuses. En une sorte de vision rapide, il s'efforçait de donner une idée de l'ensemble du Cosmos et du rôle de l'être humain dans ce Cosmos.

L'abbé Duval comprenait fort bien que l'écrivain s'était attaché à la recherche de la vérité pour elle-même et pour le bien de tous. Il s'appliquait à réduire les choses à leurs proportions vraies en regard de l'immensité du Temps et de l'Espace.

A chaque page, le trouble du jeune prêtre devenait moins profond. Il se passionnait réellement pour les idées nouvelles écrites sur ces feuillets de papier déjà jaunis par le temps, et la logique avec laquelle ces idées étaient énoncées le remplissait d'admiration.

Après un coup d'œil sur la science des Anciens et pourquoi ils ne la divulguèrent pas, l'auteur, avec un talent extraordinaire, définissait l'enchaînement général des choses et en tirait des déductions claires et précises appuyées sur une science hardie.

Toutes les doctrines religieuses qui s'étaient succédé depuis les premiers âges

du monde étaient passées en revue, et l'abbé Duval s'apercevait, pour la première fois, de leur étroite corrélation.

L'autobiographie placée en tête des écrits lui avait appris que l'auteur était un remarquable savant, un docteur en médecine doublé d'un philosophe de premier ordre. Les voyages effectués jadis par cet homme dans toutes les parties du monde, et particulièrement dans l'Inde, ce pays toujours mystérieux, indiquaient pourquoi il était parvenu à un savoir aussi étendu ; mais, avec une modestie qui surprit l'abbé Duval, il annonçait que l'heure de l'appréciation scientifique n'était pas encore sonnée pour des faits qui seraient un jour le corollaire de toutes les connaissances humaines, mais que des penseurs, mesurant la valeur des réputations à la trace du bien qu'elles laissent après elles, travailleraient inlassablement à faire fructifier les premières semences des précurseurs.

En poursuivant sa lecture, l'abbé Duval sentait se dissiper toutes ses craintes. Bien mieux, un phénomène singulier se faisait en lui. Certains doutes qui l'avaient autrefois effleuré sur la véracité des dogmes catholiques reprenaient corps. Peu à peu, il se dégageait de l'espèce d'asservissement qui l'avait toujours courbé une compréhension plus nette, plus claire de la vérité qui se manifestait intérieurement en lui.

Il se rendait compte que tout ce que l'auteur avait écrit n'était pas le fruit d'une imagination simplement éprise de merveilleux, mais bien au contraire le résultat d'un travail ordonné fait par un esprit scientifique et désireux de rechercher la vérité jusque dans les choses les plus infimes.

L'auteur prenait soin de dire qu'il ne cherchait à convertir personne, mais il annonçait que les hommes finiraient toujours par tomber d'accord sur les choses qu'ils peuvent soumettre à l'examen des sens avec l'aide surtout des instruments de la science moderne.

Il enseignait qu'ils devaient tout soumettre au jugement de la raison et ne rien accepter sans examen. Il s'élevait avec force contre tous les credos des conciles qui, en aucun temps, ne s'étaient inspirés des données de la méthode expérimentale. Il annonçait, à bref délai, la terminaison d'un cycle de plus, le cycle des religions. Il montrait ces religions confondues au début des humanités avec la science de l'homme, enfantine et sans principes, il les montrait encore un peu plus tard s'écartant peu à peu de la science qui s'était développée, mais il prévoyait à nouveau l'union des deux principes, science et croyance, quand la science se serait élevée à hauteur d'une religion jusqu'à se confondre avec elle.

Il définissait l'anarchie qui régnerait partout avant cette union définitive : anarchie dans les idées religieuses et philosophiques, dans les idées politiques et sociales, anarchie dans les nations et entre les nations ; il indiquait étape par étape la marche lente du progrès.

Il insistait, d'autre part, sur les changements qu'il prévoyait dans toutes les sciences et les influences nouvelles qui se feraient sentir sur les arts, sur la littérature déjà encombrée de productions où le talent ne manquait pas toujours, mais d'où la connaissance réelle et la sincérité faisaient le plus souvent défaut.

Puis il abordait la médecine qui tendait, disait-il, à devenir une des plus belles

sciences, mais il préconisait l'étude serrée de la nature intime de l'être humain. Cette étude, disait-il, aura des conséquences telles qu'aucune des sciences actuelles ne peut en donner une idée et la nation qui la première encouragera les investigations dans ce domaine marquera son passage d'un sillon lumineux dans l'histoire des peuples.

A chaque page, l'abbé Duval retrouvait les traces de cette vieille philosophie hermétique, de cette doctrine ésotérique cachée que les hommes avaient laissé se perdre et qui devait un jour renaître sous les auspices d'une science sage et éclairée.

Enfin il terminait par de nombreuses citations de faits, paraissant être de véritables miracles, mais qu'il expliquait d'une façon toute scientifique et parfaitement rationnelle, et il établissait un lien, une corrélation absolue entre toutes les croyances depuis la plus haute antiquité. Le phénomène de la mort était décrit, commenté, expliqué rigoureusement, et il se rangeait nettement du côté d'Hermès mourant dont il relatait les dernières paroles : « Jusqu'à ce jour, j'ai vécu exilé de ma véritable patrie, j'y retourne, ne me pleurez pas ; je regagne la céleste demeure où chacun de nous se rendra à son tour ; là est Dieu. Cette vie n'est qu'une mort. »

Et ces théories grandioses ainsi définies semblaient plus vraies que les dogmes étroits que l'abbé Duval s'était habitué à prendre pour l'expression de la vérité. Il s'étonnait de n'avoir pas réfléchi plus longuement. Il riait maintenant de son ignorance, il pleurait presque en même temps d'être demeuré si longtemps dans cette ignorance, et fiévreusement il lisait, tournant les pages du manuscrit, toujours plus charmé et comprenant de mieux en mieux les vérités sublimes qui lui étaient révélées.

La toute petite aurore, légère et rose, faisait déjà pâlir les étoiles scintillantes, et la lampe se mourait lorsque l'abbé Duval acheva de lire la dernière page du manuscrit. Il ferma le précieux recueil, se leva et ouvrit la fenêtre en grand, puis, accoudé sur la barre d'appui, il se prit à songer, à penser longuement sur ce qu'il avait lu.

Le jour était maintenant venu, le coq matinal lançait son appel, et l'astre de gloire se levait dans un ciel sans nuages. Tout cela sembla à l'abbé Duval un symbole qui annonçait pour les hommes, et pour lui personnellement, la victoire de la lumière sur l'ombre qui assombrit encore tant de cerveaux humains.

XII

Qui donne à propos un bon conseil, un sage avertissement, une instruction utile, donne plus que s'il donnait de l'or.

Lamennais.

L'abbé Duval fut tiré de sa rêverie par le timbre de la grosse horloge du village,

qui sonnait cinq heures. Il se rappela alors qu'il devait être prêt pour la messe du matin. Cette messe matinale était une des fonctions attribuées au second vicaire. En conséquence, il procéda hâtivement à ses ablutions et descendit à la sacristie, où il trouva un jeune enfant de chœur qui l'attendait et qui l'aida à revêtir sa chasuble.

Quand il arriva devant l'autel, qu'un rayon de soleil éclairait de tons chauds, il eut un regard vers le tabernacle et une crainte nouvelle vint le saisir.

En lisant le manuscrit que lui avait remis l'abbé Daniel, n'avait-il pas commis quelque sacrilège, et se trouvait-il vraiment dans l'état de pureté suffisant pour le sacrifice ? Mais cette pensée ne dura que l'espace d'un éclair ; vite il se ressaisit et ce fut d'un pas ferme qu'il gravit les deux marches qui menaient à l'autel.

Comme il avait toujours fait, depuis qu'il était ordonné prêtre, il pria ce matin-là avec toute sa foi, avec tout son cœur, et il oublia même un instant sa lecture de la nuit. L'enfant de chœur le servait un peu maladroitement, mais il ne s'en apercevait pas, tout entier à l'acte solennel qu'il croyait accomplir. Quand il se retourna pour prononcer l'ite missa est, il aperçut au milieu de l'église une femme agenouillée, et il s'étonna un peu de la voir là à cette heure matinale.

La femme, du reste, semblait suivre attentivement tous ses mouvements, et quand il se dirigea, toujours suivi de l'enfant de chœur, vers la sacristie, il s'aperçut qu'elle cherchait à le rejoindre. D'un signe il l'a fit approcher, cependant qu'il faisait presser l'enfant de chœur, seulement obéissant quand l'heure de s'en aller approchait.

Tout en défaisant sa chasuble, l'abbé Duval examinait la femme qui se tenait droite devant lui, avec un air quelque peu embarrassé.

— Que désirez-vous, Madame, que puis-je faire pour votre service ?

Le ton très doux de l'abbé Duval sembla intimider encore plus la visiteuse ; elle balbutia quelques mots que le prêtre ne comprit pas tout d'abord.

— Je vous en prie, dit-il, ne craignez rien, je suis prêt à vous écouter ; ne vous troublez point, que désirez-vous ?

Encouragée, cette fois, la pauvre femme se mit à parler plus intelligiblement.

— Monsieur l'Abbé, je viens vous trouver, car ma détresse est grande et je viens vous demander de ne pas refuser la prière que l'Eglise fait pour les morts à un malheureux qui vient de se suicider.

Subitement très intéressé, l'abbé Duval s'était rapproché de son interlocutrice.

— Un suicidé, dites-vous ? Oh ! mon Dieu !

— C'est mon mari, Monsieur l'Abbé. Ah ! il faut que je vous dise toute ma peine et tout notre malheur. Je suis mariée depuis dix ans, j'ai quatre petits enfants, et mon mari, l'été dernier, a été victime d'un accident. Il était maçon et, un jour, il a glissé sur la planche d'un échafaudage que la pluie de la nuit avait rendue glissante. Il est tombé sans pouvoir se retenir et s'est brisé les deux jambes. Il a été soigné aussi bien que possible, j'en suis persuadée, mais il est néanmoins resté dans l'impossibilité de marcher comme avant l'accident, et il n'a pu

reprendre le travail avec lequel il nourrissait sa petite famille. La misère, l'atroce misère est venue s'appesantir peu à peu sur nous, et las de souffrir, las de voir que l'existence ne pouvait s'améliorer pour les siens et pour lui, mon pauvre homme s'est pendu hier à une porte du grenier, en un moment où nous étions tous absents de la demeure. Je l'ai trouvé là le soir, et maintenant il est mort, perdu pour toujours, nous laissant, ses enfants et moi, sans aucun soutien. Je sais que l'Eglise refuse les prières aux suicidés, et je viens, Monsieur l'Abbé, implorer votre bonté pour que mon pauvre homme ne s'en aille point tout seul, car, voyez-vous, je sais bien que Dieu lui pardonnera et qu'il ne pourra lui refuser son paradis. C'était un bon père, un bon mari et vraiment, voyez-vous, cela ne serait pas juste s'il était damné pour l'éternité. Je suis une croyante, j'aime le Bon Dieu, je l'ai prié bien des fois dans ma vie, et je pense qu'il ne me repoussera pas.

La pauvre femme refoula un sanglot, puis elle poursuivit :

— Et puis, Monsieur l'Abbé, on peut bien, tout de même, m'accorder ce que je demande. Vous n'étiez pas dans le pays, il y a deux ans, quand le châtelain s'est suicidé. Il est allé tout de même à l'église, mais la famille a donné de l'argent, beaucoup d'argent, alors on a passé outre, et les prêtres ont dit les prières et ont conduit la dépouille du suicidé jusqu'au cimetière. Mais, moi, je n'ai pas d'argent, je suis pauvre, je n'ai rien, je ne peux que me traîner à vos genoux. Je prierai tant, voyez-vous, Monsieur l'Abbé, je viendrai chaque matin dans cette église et, en échange de mes prières, vous m'accorderez ce que je désire.

L'abbé Duval, très ému, consola la malheureuse.

— Je vous promets de faire en sorte que votre pauvre mari ne soit point privé des dernières prières. Retournez chez vous et soyez forte. Dieu ne vous abandonnera pas. Et puis ne venez pas chaque matin prier, ainsi que vous en manifestez l'intention. Le Seigneur ne demande pas ce sacrifice inutile. Vous avez besoin de gagner votre vie pour donner du pain à vos enfants et votre travail est la meilleure de toutes les prières. La confiance que vous avez en Dieu recevra sa récompense, et à défaut des joies qu'il vous sera difficile d'avoir en cette vie, il vous donnera une paix qui vous fera espérer les béatitudes futures. Allez en paix, Dieu vous bénit.

La malheureuse s'était jetée aux genoux du prêtre. Celui-ci la releva, et doucement il la reconduisit jusqu'à la porte de l'église.

Un moment, il la regarda s'éloigner, puis, le visage baigné de larmes, il rentra dans le sanctuaire.

Des pensées confuses s'agitaient dans son cerveau. Il établissait un parallèle entre l'homme riche et le pauvre. Intérieurement, il faisait des réflexions amères sur la différence créée entre le pauvre et le riche par cette orgueilleuse Eglise qui vendait ses prières comme une marchandise.

Pour la première fois, il s'apercevait que le temple de son Dieu ressemblait à un vulgaire bazar où tout était tarifé et vendu : cérémonies, prières, messes, etc., et un dégoût monta en lui.

Un instant il contempla un grand Christ attaché au mur et murmura :

« Est-ce pour voir tout cela que tu as, jadis, chassé les marchands du Temple, est-ce donc pour vendre les choses les plus saintes que tu es mort sur la croix ? »

Comme il balbutiait ces mots, il vit venir à lui l'abbé Daniel.

Souriant, celui-ci hâtait le pas, mais quand il fut devant son ami, il s'arrêta étonné devant son visage en pleurs.

— Qu'as-tu ? que t'arrive-t-il ?

Avec des sanglots dans la voix, l'abbé Duval mit l'abbé Daniel au courant de la requête formulée par la malheureuse femme.

— Et que lui as-tu répondu, fit Daniel, subitement inquiet.

— Que je dirais moi-même les prières pour ce malheureux.

Sans répondre, Daniel pressa les mains de son ami dans les siennes, puis il l'entraîna dehors.

Lorsque les deux hommes furent sortis de l'église, l'abbé Daniel s'écria en montrant le soleil qui se levait dans toute sa gloire :

— Vois-tu, Léon, un regard vers le ciel, vers cet astre vivifiant, c'est en même temps une pensée confiante qui s'élève en nous. Tu as, ce matin même, fait un grand pas sur la véritable route de la charité. Et celui qui préside, depuis toute éternité, aux destinées des mondes, te donnera la véritable sagesse qui sommeille encore au fond de ton âme.

Ce soir, nous reprendrons notre entretien et je te confierai ce que je n'ai jamais encore confié à aucun autre homme, car, dès maintenant, tu me parais digne de comprendre la Vérité.

XIII

Quand ma conscience m'approuve, m'encourage, m'ordonne de marcher en avant, aucune voix ne peut lui imposer silence ; elle est souveraine.

Ath. COQUEREL.

Les deux amis n'eurent aucune autre conversation au cours de la journée, mais le soir, après dîner, après être restés quelques instants en compagnie du vieux curé, ils se retirèrent l'un après l'autre et se retrouvèrent dans l'appartement de l'abbé Daniel.

Celui-ci avait allumé une lampe et se tenait assis devant un grand bureau couvert de papiers.

Sans mot dire, Léon s'assit en face de lui, et les deux hommes se regardèrent un moment en silence. Le premier, Daniel parla :

— As-tu pris connaissance du manuscrit que je t'ai remis ?

— Oui, mon cher ami, j'ai passé toute la nuit à le lire et je t'avoue que j'ai été

très, vivement intéressé par cette lecture. Néanmoins, j'ai besoin de nouvelles explications qui élucideront peut-être certains points encore obscurs pour moi, car bien des choses m'ont paru contraires aux dogmes.

— Ta réflexion ne saurait m'étonner, mon cher ami. Il ne faut point te scandaliser si les éclaircissements que je vais te donner sont en contradiction avec ce que tu as appris jusqu'ici. Dieu, sois-en bien certain, a mis les hommes sur la Terre pour y édifier leur progrès tant moral que matériel. Il a voulu que la possession de la vérité devint le fruit de leurs recherches, se réservant de les aider par la révélation quand ils s'égareraient. Loin donc d'être un crime ou même un acte curieux et téméraire, la recherche du pourquoi de la vie et de la mort n'est que l'accomplissement de ses desseins.

J'ai, tu le sais, toujours eu un tempérament de chercheur, et même avant de venir à E..., je m'étais aperçu que mes recherches me conduisaient à ne point accepter tout ce qui m'avait été appris. Peu à peu mes croyances dans le dogme catholique se détachaient de mon cœur et je m'éveillais chaque jour avec une de moins. Je m'efforçais bien de les retenir, mais elles fuyaient, fuyaient encore.

Des idées que je ne cherchais pas, que j'ignorais une minute avant de les émettre, prenaient place jusque dans mes sermons.

Ces idées frappèrent, d'ailleurs, un de ceux qui m'entendirent, le père Martigné, que tu as rencontré hier. Ce brave homme, je l'ai su depuis, était en relations avec le vieux docteur qui m'a remis le manuscrit.

Ce savant docteur a modifié totalement le sens de mes idées. Il m'a appris, et je lui en garderai toujours la plus grande reconnaissance, à me plier à la raison et à écouter ma conscience.

Peu à peu, la quasi-solitude dans laquelle j'étais plongé m'apporta un calme que j'avais jusqu'alors ignoré. Seul en ma demeure, où personne ne me visitait, à part le vieux savant, je ne sentis point l'ennui, hôte redoutable, qui paralyse toutes les facultés de ceux dont il s'empare.

Pendant deux années, j'ai coulé des jours heureux, partagé entre les fonctions de mon ministère et l'étude.

Mon vieil ami, le savant, m'instruisit doucement et je lui dois la connaissance de certaines lois naturelles que je mets aujourd'hui à profit pour soulager ceux qui souffrent.

Cet homme m'a mis au courant de diverses sciences oubliées et touchant à la nature intime de l'être humain. Sous son habile et prudente direction, j'ai étudié le magnétisme et le psychisme. Je suis donc devenu ce que l'on appelle volontiers un spiritualiste moderne, c'est-à-dire que je suis parvenu à comprendre qu'un enchaînement absolu relie, dans la Nature, les êtres et les choses.

J'ai appris également à donner aux Evangiles une interprétation, non point nouvelle, mais leur véritable interprétation, faussée par les Conciles successifs. Les théories modernes qui découlent de cette interprétation sont en parfaite concordance avec la science, et elles viennent tout naturellement compléter et asseoir définitivement les données de cette dernière.

J'ai appris encore que la vie éclate de toutes parts, qu'elle n'est point seulement propre à notre petite planète, mais qu'elle s'exerce sous divers modes, dans les innombrables mondes qui peuplent l'espace, et je me suis rendu compte, enfin, que Dieu avait répandu un principe immatériel émané de lui-même et se subdivisant à l'infini.

La plus infime parcelle de cette essence divine est, par conséquent, appelée à s'individualiser par un développement progressif pour former des âmes humaines.

Il y a donc une marche ascendante de ce moi invisible qui est puissance, intelligence et amour et qui tend, sans cesse, à se rapprocher de Celui dont il est une émanation.

En conséquence, chaque espèce reproduit et perpétue sa forme, mais l'esprit qui les anime passe d'une espèce inférieure à une supérieure, montant toujours ainsi jusqu'à l'être humain, terme d'un premier cycle.

Sur cette route qui doit durer des millions et des millions d'années, l'esprit, d'abord inconscient, s'ignore au départ, mais il commence à se connaître en arrivant à l'humanité. Chacune de ses différentes vies sert à une nouvelle manifestation de son être, manifestation qui se trouve toujours étroitement liée aux formes qu'il prend successivement, puisqu'il n'arrive à un degré de compréhension convenable que par suite des organes de la forme elle-même.

L'esprit conserve de ces vies successives une sorte d'instinct qui lui est propre et qui, lorsqu'il est arrivé à l'humanité, se transforme en passions. Donc, après ce laborieux enfantement de l'esprit, il reste à l'homme à se défaire de tout ce qu'il tient de sa longue enfance ; et pour atteindre ce résultat, sans lequel une âme est incomplète, une seule existence ne peut suffire, c'est pourquoi plusieurs fois l'être humain revient sur cette Terre.

Et de cette nécessité inéluctable découle le progrès de l'humanité. Elle conduit successivement le sauvage à la barbarie, le barbare à la civilisation, et ainsi de suite jusqu'au plus haut degré de perfection que comporte la Terre, pour se continuer ensuite sur des sphères plus avancées.

D'autre part, la loi de destruction, qui semble régir la Terre, cesse d'être affligeante, et puisque l'Esprit va toujours progressant, Dieu est infiniment bon d'abrèger certaines existences.

Combien d'entre nous se demandent quelle est la cause de la disproportion des intelligences dans les races humaines. Pourquoi Dieu prodigue-t-il aux uns les dons de l'esprit et du cœur, tandis que d'autres ne dépassent presque pas le niveau de certains animaux domestiques ? Eh bien, la loi de progression qui oblige l'homme à renaître fait comprendre pourquoi il y a des esprits à tous les degrés, depuis celui qui arrive à l'humanité jusqu'à celui qui, ayant accompli son progrès, est prêt à en sortir.

Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que notre esprit ait animé les différentes formes qui existent sur notre globe. On peut remarquer, bien souvent, que l'instinct de tel ou tel animal prédomine dans certaines intelligences, et parfois cette prédominance s'accuse au physique par une ressemblance plus ou moins

grande avec l'animal dont elles ont gardé l'instinct.

C'est une nécessité pour l'homme de revivre plusieurs fois. Le progrès est trop lent pour qu'en quelques années il puisse atteindre la perfection absolue. De l'existence présente dépend le sort de la suivante. Selon nos actions, la Terre, qui est un purgatoire perpétuel, peut devenir un enfer. Il se peut encore que, d'après une loi à nous inconnue, le mal engendre le mal.

Ainsi, les tyrans seront à leur tour tyrannisés, les orgueilleux seront humiliés, les ambitieux végéteront, les avares seront ruinés, ceux qui ont été durs pour les malheureux seront pauvres et méprisés, ainsi de suite. Dieu inflige aux êtres humains la peine du talion.

Bien qu'il ne nous reste, d'une existence à l'autre, aucun souvenir, chacune d'elle n'en produit pas moins une réaction salutaire en faisant naître en nous des sentiments opposés. L'abus de la force dont nous serons victimes nous révoltera. L'orgueil des classes aristocratiques et leurs dédains soulèveront notre indignation, parce que nous commençons à avoir la compréhension de ce grand commandement : « Aime tes frères ».

La première apparition de l'esprit se fait en bas, où, autant que cela lui est possible, il asservit son appétit encore bestial. Puis, il gagne les sommets plus élevés, et là, il trouve une plus complète satisfaction de ses passions en même temps que les éléments nécessaires au développement de ses facultés.

Quand il aura bien abusé du pouvoir et des richesses, oublié bien souvent toute moralité au sein des délices, il viendra renaître et se réformer dans un milieu social où il retrouvera l'énergie et la pratique du bien ; il sera reçu dans les rangs des travailleurs, apportant des découvertes nouvelles qui rendront leur labeur moins pénible ; en personnifiant la charité il viendra apporter les exemples dont tous ont besoin.

Et c'est ainsi, mon cher Léon, que j'ai fini par comprendre, moi prêtre catholique, que les différences monstrueuses qui existent entre les diverses classes de la société ne dépendent pas du tout des lois divines. Elles ne proviennent que du jeu des passions qui font, de notre globe, la proie des plus audacieux et des plus ambitieux.

Pour moi, s'il est un bonheur ici-bas, c'est d'y tenir une humble place. Je m'efforce de comprendre les desseins de Dieu, qui veut que le fort soit l'appui du faible et que le plus avancé tende la main à celui qui l'est moins.

Tu auras peut-être quelque étonnement de me voir rester dans les ordres, mais j'ai jugé que je n'avais pas le droit de quitter une situation modeste qui me permet, précisément, de faire beaucoup de bien autour de moi. Ma conscience m'approuve, et je suis sûr de suivre le véritable chemin qui conduit à la vérité.

Je ne veux pas, ce soir, prolonger plus longtemps cet entretien. Retourne à ton appartement, tu as besoin de méditer longuement sur tout ce que je viens de te dire.

Docilement, l'abbé Duval se leva, serra la main de son ami et se retira.

XIV

L'âme n'est jamais forte que lorsqu'elle est éclairée.

Voltaire.

Il fut long, toutefois, à s'endormir. Invinciblement, tout ce que lui avait dit son ami le charmait. Néanmoins, il résistait encore à ce courant qui l'entraînait, craignant les illusions de son esprit et de son cœur.

Ce qu'il savait maintenant de l'origine du monde et des commencements de l'homme lui ouvrait des horizons nouveaux qui l'enchantèrent sur la bonté du Créateur, lequel n'impose à aucune de ses créatures des souffrances stériles.

De lui-même, l'abbé Duval arrivait à définir nettement le rôle de l'esprit. Il comprenait que la mort ouvrait les portes de la vraie vie, et il se rendait compte que tous les efforts de la théologie ne pouvaient dissimuler ni détruire les contradictions qu'il entrevoyait dans la religion, tandis que sa raison lui découvrait la vérité de la loi de progression.

Tout doucement, le sommeil gagna le jeune prêtre, mais en rêve il lui sembla continuer à réfléchir sur tout ce que lui avait dit son ami. Et chose singulière, cela lui apparaissait comme une lumineuse vérité. Il se voyait, nettement, enseignant à son tour à ses frères cette nouvelle philosophie, et une joie profonde l'inondait.

Mais soudain, au milieu de ce rêve, pendant lequel il lui avait semblé vivre des mois entiers, la scène changea. Il se voyait prononçant un sermon dans l'humble église de E..., mais il apercevait parmi les fidèles un prêtre qu'il reconnaissait pour son ancien curé.

Celui-ci le regardait ironiquement avec un sourire mauvais sur les lèvres. Il s'avançait vers lui après la cérémonie et lui reprochait d'enseigner des hérésies.

Et une discussion âpre, violente, s'élevait entre les deux hommes. Le curé accusait son ancien vicaire de s'être laissé entraîner par le démon, il le menaçait de le signaler à son évêque, il le forçait à renier les nouvelles doctrines.

A un moment donné, le rêve fut si pénible que l'abbé Duval s'éveilla brusquement. Il alluma sa lampe pour se remettre un peu de l'émotion qu'il avait ressentie et réfléchit longuement à ce rêve étrange.

N'était ce pas un avertissement que tout cela ? N'était-il pas, en effet, coupable d'accueillir des théories aussi nouvelles en contradiction avec le dogme catholique ?

Et de nouvelles hésitations, de nouvelles inquiétudes l'assaillaient, le tenaillaient. Devait-il continuer d'entendre son ami ou rompre brutalement avec lui ? Devait-il même aller plus loin, prendre des mesures de défense et le signaler à ses supérieurs ?

A cette idée, une répulsion s'empara de tout son être. Quoi ? Allait-il devenir un

délateur, sacrifier l'amitié dont son cœur avait besoin ? Il lui parut qu'au contraire il devait aller jusqu'au bout. Son véritable devoir lui commandait impérieusement de poursuivre ses entretiens avec son ami, de peser exactement toutes les théories qu'il émettrait, de les passer au crible de la raison, de chercher la corrélation pouvant exister entre lesdites théories et les dogmes catholiques. Il se rappelait que le Christ, qu'il vénérât, avait parlé par paraboles. Il s'était toujours douté que l'interprétation donnée à ses paroles n'était pas complète et que les hommes étaient appelés à en découvrir le sens caché.

Alors, vraiment, n'était-il pas dans son droit, lui prêtre, de chercher à savoir et d'étudier afin d'éclairer son âme ?

L'abbé Duval fut longtemps avant de pouvoir se rendormir. Mille pensées assiégeaient son esprit, et il se tournait et se retournait sur sa couche.

Enfin, aux premières lueurs de l'aurore, un sommeil réparateur s'empara de lui. A nouveau il eut un rêve. Cette fois ce fut la vision de son ami, l'abbé Daniel, qui se présenta à lui.

Très doucement, l'apparition lui reprocha d'abord son manque de foi, puis, amicalement ensuite, elle commença une longue causerie sur la nature de certains phénomènes que les hommes seraient appelés à constater.

Et dans tout ce qui était dit, le dormeur retrouvait le développement de toutes les choses écrites dans le manuscrit qu'il avait lu précédemment.

C'était aussi la suite de la conversation de la veille qui était reprise au point même où elle avait été laissée :

« Après que l'esprit aura souffert l'injustice, rendu le bien pour le mal et prodigué à tous les trésors de son amour, Dieu, prenant en pitié son exil, lui enverra l'ange de la Mort qui lui ouvrira les portes de la Vie.

« Habitant des régions éthérées, il sera un de ces guides invisibles qui suggèrent aux hommes de nobles et saintes actions, puis, après avoir goûté toutes les délices d'un monde déjà avancé, il passera dans un autre où pas une parole, pas une pensée, pas un geste de ses incarnations précédentes n'échappera à sa mémoire. Alors, l'infini n'aura plus de mystères pour lui, il sondera les profondeurs de l'éternité et comprendra Dieu.

« Et, plus tard, il explorera d'autres mondes plus grandioses encore, acquérant toujours des perfections nouvelles, allant de splendeurs en splendeurs, pendant un temps sans fin et dans un espace sans limites. »

Le dormeur voulait faire un geste, mais l'apparition reprenait :

« Cette théorie qui repose sur des bases certaines est mille fois plus belle, plus attrayante que la théologie catholique dont tous les efforts ne peuvent ni dissimuler ni détruire les contradictions qui se retrouvent dans la religion, tandis que la raison et de nombreux phénomènes semblent se réunir pour affirmer les lois de la progression.

« L'intelligence de l'être humain, tirée des étroites limites où elle est enfermée, envisagera les choses à un tout autre point de vue ; elle restituera à l'œuvre de

Dieu sa grandeur et son harmonie.

« Les temps sont arrivés où... »

...A ce moment l'angélus du matin réveilla l'abbé Duval, qui se dressa sur son séant et regarda autour de lui comme cherchant l'interlocuteur de son rêve, mais il ne vit rien, rien qu'un rayon de soleil qui se glissait par les persiennes de la fenêtre.

Cependant, ce qu'il avait perçu dans son rêve était si clairement imprimé dans son cerveau qu'il se leva et alla fouiller dans le tiroir de son bureau pour prendre une feuille de papier blanc et consigner dessus toutes les phases de ce rêve et du précédent lors de son premier sommeil.

Nous verrons, dit-il à mi-voix, si les événements viendront donner corps à tout cela, et peut-être bien que je réglerai ma conduite d'après leur réalisation.

Plus tranquille, maintenant qu'il avait pris un semblant de décision, l'abbé Duval procéda à sa toilette et descendit dire sa messe.

Il commençait à comprendre que tout ce qu'il avait appris jusqu'ici aboutissait non à la négation du christianisme, mais à celle du catholicisme, et cela le laissait dans un trouble profond. Il se rendait compte en même temps qu'il était garrotté par les liens des préjugés et qu'il lui serait difficile de s'en affranchir ; toutefois il se réservait de demander des explications complémentaires à son ami.

Après la messe, il alla faire une petite promenade sur les bords de la Mayenne, avec le secret espoir de rencontrer encore une fois le père Martigné, mais son attente fut déçue, il dut rentrer sans avoir rencontré un seul habitant de E...

L'enquête serrée qu'il se proposait de faire, qu'il était décidé à faire, lui apparaissait comme une bonne action qui devait être agréable à Dieu, et il lui semblait que celui-ci ne pouvait lui refuser les lumières nécessaires pour marcher dans le chemin si difficile de la vie, où le bien et le mal se confondent quelquefois, au point qu'on ne peut les distinguer.

De plus en plus, au fur et à mesure qu'il réfléchissait, la nécessité de s'instruire lui apparaissait comme un devoir impérieux.

Mais, d'autre part, une crainte l'envahissait ; il pensait à la première partie de son rêve, à la vision qu'il avait eue de son ancien curé et intérieurement il se sentait frissonner.

Allait-il se trouver un jour dans la nécessité de combattre pour rectifier les erreurs et allait-il trouver sur son chemin des gens obstinés à suivre des pratiques superstitieuses ?

Et comment arriverait-il à concilier les charges de son ministère et la foi nouvelle qui montait en lui ?

C'est en vain que toute la journée l'abbé Duval se posa ces questions troublantes. Il ne parvint pas à trouver de solutions et fiévreusement il attendit le soir afin de reprendre l'entretien avec l'abbé Daniel.

L'amitié n'est si divine que parce qu'elle donne le droit de dire la vérité aux hommes qui la disent si peu et qui l'entendent si rarement.

Lacordaire.

Enfin le soir vint. Plus que les jours précédents, l'abbé Duval était impatient. Cette impatience n'échappa pas à son ami.

Après le dîner, il fit un signe que l'abbé Daniel comprit, et quelques instants après les deux hommes se trouvaient à nouveau réunis dans la chambre de l'abbé Duval.

Ce dernier avait pris soin de se munir des notes qu'il avait crayonnées le matin même au réveil, et il attendit que Daniel parlât le premier, curieux de voir si la réalité allait confirmer le rêve.

A sa grande stupéfaction l'abbé Daniel fit, en effet, allusion au manque de foi que Léon laissait paraître après les premières révélations, puis, de la même façon que cela s'était passé en rêve, il poursuivit le développement des théories de la veille.

Mais, dès les premières paroles, Léon s'était levé, arpentant la pièce avec agitation, et après avoir laissé achever quelques phrases à son ami, qui continuait sans paraître s'apercevoir de son émoi, il lui saisit le bras violemment :

— Ecoute, Daniel, ne dis plus rien ; écoute, je vais te lire ce que j'ai écrit ce matin sur ce papier.

L'abbé Daniel, toujours souriant, laissa Léon lire ce qu'il avait écrit, et il hochait la tête au fur et à mesure qu'il avançait dans sa lecture.

Quand il eut terminé, il le félicita chaudement.

— Tu as parfaitement compris, et de toi-même, par intuition, tu es arrivé à définir ce que je voulais t'apprendre ce soir.

— Mais ce n'est pas par intuition, fit violemment l'abbé Duval. Tu es venu en rêve, entends-tu bien, en rêve, me dire toutes ces choses, et j'ai pris soin de les noter, afin de voir si ce que tu allais me dire ce soir coïnciderait exactement avec mon rêve de la nuit.

— Et cela coïncide très certainement, mais pourquoi t'effarer ainsi ?...

— Je m'effare, comme tu le dis si bien, parce que je commence à avoir peur. Tout cela me semble si extraordinaire, si étrange, que je me demande s'il n'y a pas quelque chose de démoniaque, si toi et moi nous ne sommes pas le jouet de forces mauvaises dont nous serons un jour les victimes.

L'abbé Daniel, en entendant ces mots, se redressa et prit un air grave.

— Ecoute, Léon, je suis ton ami, ton ami sincère et dévoué et je t'affirme que je ne voudrais à aucun prix profaner cette amitié que je considère comme divine en

elle-même, car elle me donne le droit, si précieux, de te dire toute la vérité, une vérité que tu n'as encore jamais entendue. Le démon, mon cher, est un mythe, une chose inventée par des gens qui cherchaient à faire impression sur des êtres barbares auxquels il fallait inspirer la frayeur pour les forcer à l'obéissance.

Nous n'avons peut-être pas le droit de critiquer âprement des conceptions qui ont assuré, pendant un certain temps, le triomphe de la foi catholique dans le monde. Ceux qui ont promulgué des dogmes devenus ridicules aujourd'hui n'ont certainement pas eu l'idée de les établir pour qu'ils soient respectés de toute éternité. Chaque époque, dans le temps éternel, ne peut contenir qu'une parcelle de vérité, laquelle, en se développant peu à peu, deviendra un jour la Vérité une et indivisible. Si, dès maintenant, il nous était permis, à nous pauvres petits esprits, à peine nés à la raison, de connaître toute la Vérité, elle nous éblouirait, elle nous aveuglerait, que dis-je, elle nous tuerait, et c'est pourquoi Dieu est sage de nous la doser, non pas parcimonieusement, mais de ne la faire connaître que successivement, au fur et à mesure que nous devenons dignes de la comprendre.

Je t'ai déjà dit pourquoi je m'étais décidé à rester dans les ordres, bien que j'aie eu quelque hésitation. A notre époque, il est d'ailleurs difficile de rejeter notre robe sans scandaliser les faibles, s'attirer des haines puissantes et se vouer à l'isolement. En dépit de tout cela, j'aurais sans regret brisé mes liens si, à l'exemple des Apôtres, il m'eût été accordé d'annoncer la bonne nouvelle, mais une voix intérieure m'a distinctement répondu : « Continue ton ministère. Les vérités que tu possèdes, le monde les connaîtra bientôt. Il te sera donné de les transmettre à quelques-uns de tes semblables avant que leur éclosion définitive soit venue régénérer le monde. Voilà ta tâche, et tu n'y dois point faillir. »

Et j'ai compris ce que Dieu attendait réellement de moi. Non pas l'observation des cérémonies puériles, derniers vestiges du paganisme, mais l'observance de ses commandements. Le Christ les a renfermés dans ceci : « Aime Dieu par-dessus tout et ton prochain comme toi-même, et pour cela regarde autour de toi ; tu apprendras, peu à peu, à connaître les vérités naturelles et les causes secrètes des choses. Tu auras peut-être beaucoup d'efforts à faire et beaucoup de luttes à soutenir, mais tu triompheras certainement ».

Car la volonté de Dieu est que nous vivions au milieu de nos semblables, entre les bons et les méchants, en nous efforçant de maîtriser les passions qui naissent de certains contacts. Lutter, faillir, nous relever, triompher enfin et répandre autour de nous la plus grande somme de bonheur possible, voilà la véritable loi, et c'est pourquoi, en restant dans le sacerdoce, j'ai trouvé à satisfaire ma conscience.

Dans la ligne de conduite que je me suis tracée, il y a de quoi employer utilement toute mon existence, et en considérant les grâces que Dieu m'a faites ici-bas, je trouve ma part belle, je le bénis tous les jours, et mon amour pour lui augmente à chaque coin du voile qu'il soulève devant mes regards reconnaissants.

La rencontre du savant dont je t'ai fait lire le manuscrit a été pour moi une joie profonde, sans mélange, mais je dois, pour la conserver, la faire à mon tour partager, parce que c'est une bonne action de faire partager la joie à ses

semblables, et cette bonne action là est plus agréable à Dieu que la prière que nos lèvres murmurent.

Comme prêtre, et plus simplement comme homme, en m'efforçant de m'oublier pour mes frères, en ne songeant qu'à leur avancement, qu'à leur bonheur, je ne peux m'égarer, et je suis sûr que Dieu me pardonnera facilement mes faiblesses.

Pour bien te faire comprendre les vérités qui m'ont été enseignées par mon savant professeur, il est indispensable que tu sois au courant de ce qui touche à la formation intime de notre petit globe, la Terre. Tout ce qui a, jusqu'ici, été écrit sur ce sujet, n'est pas, en réalité, conforme à la Vérité, parce que cette Vérité ne pouvait être comprise encore. Elle ne se fera jour que par les efforts et le travail de l'homme, mais déjà la science commence à nous donner la clef du mystère.

Voici comment l'auteur du manuscrit s'est exprimé à ce sujet :

« Lorsque la Terre eut reçu des mondes les éléments nécessaires à sa formation, elle fut ensuite longtemps purifiée par le feu, et des milliers d'années suffirent à peine à refroidir sa superficie.

« Puis les vapeurs qui s'échappaient de son sein formèrent d'épais nuages qui la tinrent plongée dans les ténèbres. Ces vapeurs retombèrent en pluies qui formèrent les mers et tous les cours d'eau qui la sillonnent. A ce moment, la lumière du soleil pénétra jusqu'à elle et elle put alors distinguer ses jours de ses nuits.

« Le règne minéral était achevé, le règne végétal commença alors son évolution. Les premières plantes parurent et toute la surface de la Terre se couvrit rapidement de végétaux, mais aucun être vivant n'était encore, ni dans les eaux, ni sur le sol perpétuellement agité par des convulsions effroyables qui se répétèrent pendant de longs siècles.

« Au bout de cette période, la vie s'accusa mieux et les premiers êtres vivants peuplèrent les eaux, mais la terre resta encore silencieuse.

« Peu à peu les habitants des mers se multiplièrent, et parmi eux il s'en trouva qui purent également vivre dans l'élément liquide ou ramper sur la Terre. De quelques-uns d'entre eux sortirent les oiseaux aquatiques qui, à leur tour, de leur postérité variée à l'infini, peuplèrent les airs et envahirent les énormes forêts qui s'étaient prodigieusement accrues.

« Puis l'œuvre de destruction commença : les espèces nouvellement formées se nourrirent des insectes qui déjà fourmillaient sur le globe et les espèces disparues furent peu à peu, successivement, remplacées par d'autres mieux conformées et adaptées de plus en plus à la nature ambiante.

« Lentement, la race animale se releva jusqu'à la position verticale qui fut la tenue de l'homme préhistorique. Quand il parut, ses regards n'étaient plus fixés sur le sol, il put contempler le ciel et se demander quel était l'auteur des merveilles qu'il admirait.

« A ce stade commence l'humanité et s'arrête la progression de la forme.

« Cette chaîne immense dont chaque anneau s'enchaîne pour un progrès

devait aboutir à l'homme, car, depuis, nul être supérieur à lui n'a été créé. La zoologie a nettement marqué le passage d'un règne à un autre et il est hors de doute que la science arrivera un jour à en déterminer les moindres nuances.

Voilà l'histoire de la Création. Je t'ai déjà fait connaître comment l'esprit animait les formes et quelles étaient les différentes stations dans chacune d'elles.

Ce que je t'ai appris jusqu'à présent est suffisant pour t'ouvrir des aperçus immenses, car s'il te prend fantaisie de passer aux détails de chaque changement, ils te donneront l'explication de plusieurs phénomènes dont tu as peut-être cherché, sans résultat, la solution.

Si tu examines, par exemple, cette loi de destruction qui semble régir la Terre, tu te rendras compte que c'est une nécessité inéluctable et que ce qui est déchiré, mis en lambeaux, n'est que le vêtement de l'esprit, car celui-ci doit suivre une éternelle progression.

Si tu veux des preuves, regarde autour de toi, examine, scrute, tu finiras par savoir. Tu sauras quantité de choses et tu comprendras le pourquoi de la vie et de la mort. Et de même que sous l'action d'une pluie bienfaisante disparaît la poussière qui couvre les plantes et les feuilles, de même l'étude et la sagesse, la confiance en Dieu te découvriront la vérité en entraînant la poussière des erreurs et des préjugés.

Je t'ai parlé de la nécessité où était l'homme de revivre plusieurs fois, je vais maintenant m'efforcer de te montrer les étapes successives qu'il doit accomplir sur cette Terre.

XVI

Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi.

Allan Kardec.

Tu as déjà connaissance, dans ses grandes lignes, des diverses évolutions de l'esprit, puisque, après ton rêve de la nuit précédente, tu les as notées afin de me les rapporter, mais tout cela est encore un peu confus pour toi. Tu as embrassé l'ensemble, sans avoir vu les détails, et tu ne peux établir une étroite synthèse entre ces évolutions si diverses, mais pourtant invinciblement dépendantes les unes des autres.

La première apparition de l'esprit sur la Terre s'est faite chez les peuplades sauvages, sous les glaces des pôles ou dans l'intérieur des continents brûlés par le soleil.

Tous les efforts de l'homme, dans ces existences primitives, ont tendu vers un seul but : satisfaire ses besoins. Et pour cela, il a forgé des armes qui lui ont servi pour pêcher, pour chasser, pour se défendre contre les animaux gigantesques de son époque. Tout a été donné à la matière, rien encore à l'esprit.

Mais peu à peu les dangers qu'il n'a pu conjurer, les maux qu'il n'a pu éviter ont développé en lui une nouvelle faculté de son être : la religiosité, et il a cherché alors à abriter sa faiblesse sous une protection puissante.

Ne pouvant ni connaître ni comprendre Dieu, il a adoré le soleil qui le réchauffait et le rendait joyeux, ou bien il a créé des fétiches à l'image des animaux qu'il redoutait.

Dans cet état sauvage, il a personnifié le bien et le mal et, pour se rendre l'un favorable et apaiser l'autre, il a offert de sanglants holocaustes et des victimes humaines, car il avait gardé les appétits de la bête fauve. Il a été féroce par plaisir, parce qu'il craignait et respectait la force, abusant de la faiblesse tout en la méprisant.

Cette vie presque animale ne s'est pas écoulée sans fruit pour l'esprit. Cette première enveloppe brisée par la mort, il a erré longtemps dans l'espace sans se rendre compte de son véritable état. Il est apparu ensuite dans une civilisation plus avancée où il lui a fallu, pour contenir ses écarts, la sévérité des lois et, pour adoucir ses mœurs, le contact d'êtres meilleurs, puis il a disparu pour renaître encore.

Cette fois, son intelligence a grandi, stimulée par ses passions, mais il a, d'autre part, succombé des milliers de fois à ses entraînements, et la mort est venue le surprendre au milieu de ses crimes.

Mais à nouveau désincarné, libre, il a fini par comprendre ce qu'il a été et ce qu'il aurait dû être, il est revenu sur la Terre livrer au Mal, aux passions, un de ces combats qui troublent toute une existence, et c'est alors qu'il a commencé à tourner ses regards vers son Créateur afin de l'implorer.

Il évolue ainsi pendant un nombre d'incarnations considérables jusqu'au moment bienheureux où il arrive à posséder la parfaite sagesse qui en fait un esprit supérieur. Un premier cycle est alors accompli pour lui, mais sa course n'est pas terminée. A nouveau il s'élance vers d'autres sphères, afin d'y conquérir un savoir toujours plus grand, et cela pendant l'éternité.

Dans l'état actuel des connaissances humaines, il ne nous est pas permis encore de se faire une idée juste de la position que nous occupons. Les recherches scientifiques nous donneront un jour, approximativement, les phases écoulées et nous faciliteront la détermination de celles à venir.

Et s'il est une doctrine appelée à établir sur des bases durables la fraternité et l'égalité, après lesquelles tant d'êtres humains soupirent depuis longtemps, n'est-ce point celle-ci ?

Car d'après ces principes, quel homme osera mépriser son semblable ? Ne craindra-t-il pas d'insulter un être qui lui fut cher et auquel il est redevable de grands bienfaits ? Les pères d'autrefois sont les enfants d'aujourd'hui, les dénués d'à présent, les riches des siècles passés, et le superbe de notre temps deviendra l'humble de l'avenir.

Cette croyance nous rendra indulgents pour tous et ceci nous fait comprendre pourquoi Dieu, en bon père et non en maître implacable, nous force à travailler et

à suivre la route qui conduit à lui. Désormais, notre intelligence tirée des étroites limites où elle est enfermée, envisagera les choses à un tout autre point de vue ; elle restituera à l'œuvre du Créateur sa grandeur et son harmonie, en n'invertissant ni n'assignant plus un but imaginaire aux lois de la Nature.

Toutefois, tu ne saisiseras qu'à la longue l'importance des réformes que cette doctrine doit amener et les obligations qu'elle impose.

D'autre part, cette croyance sera une barrière à l'envahissement de l'incrédulité, mais ne perd jamais de vue que le véritable et le plus sûr prosélytisme est dans la puissance de l'idée, et que lorsqu'une idée est vraie, elle fait son chemin quand même. Ceux qui l'accepteront ne seront jamais contraints, car ils l'accepteront librement et volontairement. Le prêtre intelligent qui n'est pas dominé par des idées étroites peut faire beaucoup de bien dans le cercle de ses attributions et par l'autorité que lui donne son caractère. Sans s'écarter de l'orthodoxie, il peut développer les éléments d'un enseignement large et rationnel qui retiendra plus de brebis que la peur du diable et des flammes éternelles.

Lorsque l'Eglise à laquelle nous appartenons tous les deux sera à même de comprendre toutes les choses que je viens de t'enseigner, elle sera tout à la fois plus tolérante dans ses vues et plus modeste dans ses prétentions, résultat infiniment appréciable, puisqu'il la rapprochera insensiblement de ses origines, c'est-à-dire du sublime christianisme qui ne fut, à son début, que l'œuvre pure et simple des fidèles croyants. Le cérémonial de son culte et les fastes anti-évangéliques dont il est entouré seront forcément moins somptueux et la prière qui montera, dépourvue d'encens, vers l'Eternel sera mieux accueillie par Celui qui envoya sur la Terre, pour y servir d'exemple aux grands de ce monde, le fils du charpentier Joseph.

Les réformes qui seront faites entraîneront à leur suite celles de bien des idées fausses. Le jour n'est pas éloigné où le prêtre avouera que lui-même ne croit pas à l'Enfer, que l'on peut, tout au plus, l'admettre comme état d'âme, mais jamais comme un châtiment de souffrances matérielles.

Et ce prêtre de demain ne s'engagera dans le sacerdoce que lorsqu'il sentira résonner dans son for intérieur la voix impérative de sa conscience d'homme libre. Sa mission sera toute d'abnégation, de sacrifice, et il restera surtout et par-dessus tout un homme sincère et désintéressé, car un apostolat intéressé est la négation d'un apostolat sublime.

Le prêtre de demain aura beaucoup moins de doute sur la réalité de sa vocation que le prêtre d'hier ou d'aujourd'hui. Sa décision ne rentrera plus dans le système du déterminisme, puisqu'elle cessera de s'appuyer sur la tranquille sérénité et les avantages d'une position, trop souvent présentée comme un refuge tranquille, pour ceux qui sont issus des classes nécessiteuses et surtout peu industrielles.

Pour certains, la prêtrise a toujours constitué le doux rêve de repos et de tranquillité sur lequel les hommes inquiets et peu énergiques aiment à élaborer leur avenir. Beaucoup de fils de paysans voient dans la soutane un excellent moyen d'échapper à la fatigue des travaux des champs, et ils franchissent de

gaîté de cœur les étapes nécessaires pour entendre sans trop frémir le Tu es sacerdos...

Mes propres parents ont été les victimes, de ce mirage trompeur, mais cependant je leur suis presque reconnaissant de leur erreur, car, dans mon état actuel, un terrain nouveau sollicite mon effort, parce que j'ai compris que le devoir et la vérité étaient inséparables, mais que la vérité n'était pas toute la religion catholique romaine.

La religion !... Il me semblait, tout d'abord, que ce mot dût être synonyme de paix, et je me suis aperçu bien des fois qu'elle déchaînait les passions et les haines.

Austère et sublime à son début, elle enfanta dans la souffrance, mais quand elle cessa de souffrir, elle cessa aussi d'être sublime.

On prétend, il est vrai, que les mœurs, la morale et le progrès resteront lettre morte toutes les fois qu'ils ne s'appuieront pas sur la religion, mais cette assertion n'est juste que si par religion on entend la conception des choses élevées et le respect de l'œuvre de Dieu.

Dans l'univers immense, toutes les Eglises inventées par l'homme disparaîtront comme la goutte d'eau au sein des océans. Le temple de la Divinité a pour voûte l'infini et tout converge vers cette Divinité par suite d'une force irrésistible devant laquelle les humanités devront se courber, car la religion dogmatique est mauvaise, mais en revanche la religion de l'adoration vis-à-vis du Créateur, le respect de son œuvre, l'amour du Christ s'imposent avec la charité pour base.

Car, hélas ! il faut le répéter, la charité qui naît de l'amour de nos semblables remplit rarement nos cœurs ; trop souvent il arrive que le bien que nous faisons d'une main nous le détruisons de l'autre.

On pratique mal la charité, cette vertu qui, bien comprise, atténuerait en partie les souffrances que les hommes, dans leur aberration, semblent prendre à tâche de multiplier.

Le règne de la charité sera aussi le signe certain du progrès sur la Terre. Dans les siècles à venir, elle sera pratiquée par tous les hommes, l'amour unira tous les membres de la grande famille humaine et les rendra solidaires les uns des autres, et sous son empire disparaîtront, une à une, les passions qui nous dévorent.

Pour le moment, celui qui se rend exactement compte de la situation doit s'attacher à agir prudemment, surtout lorsque, comme nous, il ne peut heurter de front une institution puissante malgré sa faiblesse. Avant de détruire, il faut édifier, lentement, avec mille précautions et, selon l'intelligence des individus, accélérer ou ralentir l'initiation.

J'ignore maintenant si les raisons qui m'ont déterminé à continuer mon ministère seront trouvées suffisantes par toi ; ce que je sais, c'est que je suis en paix avec ma conscience et que je n'ai qu'un désir, celui d'instruire mes semblables sur tout ce qui m'a été, en quelque sorte, révélé.

Depuis mon arrivée dans ce pays, je me suis efforcé d'accomplir ce que je

considère comme une mission, et je crois être arrivé à quelques résultats appréciables qui sont pour moi un encouragement à persévérer dans la voie que je me suis tracée.

Il me reste maintenant à te donner un aperçu des lois qui président à la réincarnation. Ceci fera l'objet d'un autre entretien. Il est l'heure de nous séparer, et j'ai, de plus, quelques travaux à mettre en ordre.

Sans rien répondre, l'abbé Duval se leva et se retira.

XVII

La moquerie est souvent indigence d'esprit.

La Bruyère.

En écoutant son ami, il avait éprouvé la sensation d'un homme qui, en un instant rapide comme l'éclair, verrait les flots de l'océan s'entre ouvrir pour laisser apercevoir en une masse confuse les trésors qu'il renferme. Le flot de pensées qui l'envahissait, il pouvait le traduire ainsi :

Découvertes admirables réservées à l'avenir, puissances encore inconnues appelées à affranchir l'homme de sa servitude, lois d'harmonies qui régissent l'univers, rapports établis entre le monde visible et le monde invisible et de planètes à planètes. Tout cela lui apparaissait nettement et il comprenait qu'un jour, son esprit, débarrassé de ses entraves, verrait toutes ces choses.

Le lendemain, cependant, il ne demanda point à l'abbé Daniel de reprendre la conversation de la veille, et après le dîner il sortit pour faire une petite promenade. Les jours étaient longs et la température lourde incitait à chercher quelque fraîcheur.

Lentement, l'abbé Duval avait descendu la colline sur laquelle se dressaient l'église et le presbytère de E....et il était arrivé sur le bord de la tranquille rivière où le soleil couchant plongeait ses derniers rayons. Soudain, le prêtre entendit à sa droite de bruyantes rumeurs. Vociférations, imprécations, clameurs déchirantes, ébranlaient l'air.

Inquiet, il s'était arrêté, mais la clameur grandissait, puis un groupe de jeunes filles, avec quelques jeunes gens, surgirent d'un sentier qui aboutissait à la rivière.

Ils poussaient, ou plutôt ils traînaient au milieu d'eux, une autre jeune fille, dont les cheveux dénoués étaient épars sur les épaules. Ils la poussaient comme une bête nuisible, tandis qu'à chaque pas quelques-uns déchiraient un peu plus la robe et le corsage de la malheureuse, dont on apercevait les épaules nues et ensanglantées.

Quand les tourmenteurs aperçurent le prêtre, ils restèrent un instant interdits, mais ils continuèrent bientôt leur manège et amenèrent leur souffre-douleur jusqu'aux pieds de l'abbé Duval.

Et alors, celui-ci vit, avec stupéfaction, que la malheureuse était enceinte. Sa grossesse éclatait de toutes parts et à chaque pas elle étalait un ventre monstrueux qui ballottait affreusement.

Horrifié, l'abbé Duval se précipita vers la horde.

— Malheureux, que faites-vous ?

— Mais, Monsieur l'Abbé, c'est la folle ! Elle nous a jeté des pierres et nous la punissons.

Le prêtre avait étendu la main comme s'il prenait la pauvre fille sous sa protection et sévèrement il dit :

— Je vous défends, vous entendez bien, je vous défends de toucher à cette malheureuse et de vous moquer d'elle. N'avez-vous pas honte de votre méchanceté ?...

La folle, comme si elle eût compris soudainement qu'elle venait de trouver un défenseur, s'était blottie contre le prêtre et elle riait, maintenant, tout en montrant sa main écorchée d'où le sang coulait.

Devant la défense qui venait d'être faite, la bande se tenait à distance respectueuse, contemplant la folle et l'abbé Duval.

Celui-ci, très embarrassé, prit le parti de questionner afin d'avoir quelques renseignements.

— Où demeure cette pauvre fille ?

— Oh ! loin, répondit un gamin d'une quinzaine d'années, là-bas à l'H:.. il y a bien au moins six kilomètres.

Qu'importe, reprit le prêtre, quelques-uns d'entre vous vont m'accompagner jusqu'à sa demeure. N'avez-vous pas honte de votre conduite et n'avez-vous pas conscience de l'état de cette malheureuse ?

A cette allusion, quelques filles et quelques gars eurent un sourire moqueur.

— Bah ! elle est folle, fît l'une.

— Double raison pour la respecter, fit l'abbé violemment. Ne savez-vous pas, précisément, que vous devez aide et protection aux faibles et aux déshérités ? Qui sait ce que l'avenir vous réserve, à vous qui possédez actuellement votre intelligence ? Prenez garde, tout acte mauvais comporte en lui-même une sorte de choc en retour qui peut vous atteindre, qui vous atteindra un jour terriblement. Au lieu de maltraiter cette femme, aidez-lui plutôt à rajuster sa robe et son corsage, à relever sa chevelure et lavez la blessure de sa main et de son épaule.

Le ton du prêtre était si impératif qu'il fut écouté sur-le-champ, et tous ceux-là qui invectivaient et poursuivaient tout à l'heure la pauvre fille, s'ingénierent à la rassurer et à l'aider. En quelques minutes, ses vêtements étaient rajustés, sa chevelure peignée et même les tourmenteurs avaient trouvé le moyen de confectionner des bandes de toile et d'envelopper la main blessée et l'épaule.

La folle se laissait faire. Elle sentait obscurément la protection du prêtre, auquel elle souriait et envoyait des baisers. Puis quand elle fut un peu remise, elle le

suivit sans hésitation avec toute la bande, tandis que quelques gars et filles marchaient devant pour montrer la route.

Chemin faisant, l'abbé pensait aux théories de son ami et une immense pitié s'élevait en lui en songeant que la malheureuse qu'il venait de défendre était peut-être un Esprit qui était venu sur la Terre pour expier quelque faute d'antan.

Avec discrétion, il interrogea ceux et celles qui étaient autour de lui, afin d'obtenir quelques précisions.

L'une des jeunes filles put satisfaire, en partie, sa curiosité.

— Marie, la folle, c'est sous ce nom que nous la connaissons, habite avec sa mère, une vieille, très vieille femme, qui passe pour une sorcière dans le pays. Ah ! Monsieur l'Abbé, personne n'aime venir le soir, quand il fait nuit, près de leur mesure, on aurait trop peur que la sorcière nous jette un sort.

L'abbé haussa les épaules.

— Avez-vous connaissance qu'elle en ait jamais jeté à quelqu'un ?

— Non, pas précisément, mais elle prédit l'avenir, elle a annoncé toutes sortes de choses qui se sont réalisées et, ma foi, tout le monde ici a peur d'elle et de sa fille.

A cette réflexion, le prêtre eut un regard vers le ventre énorme de la malheureuse.

— Ah ! oui, je sais bien, Monsieur l'Abbé, dit la jeune fille qui avait suivi le regard de l'abbé. Que voulez-vous, Marie traîne partout, et, un soir, un gars du village, qui avait peut-être bu trop de bolées de cidre, l'a rencontrée et dame...

Elle n'acheva pas sa phrase, elle avait subitement rougi dans un sursaut de sa pudeur effarouchée, tandis que la folle hochait la tête et ricanait comme si elle eut compris.

L'abbé Duval était douloureusement impressionné. Des larmes montaient à ses yeux, au spectacle de cette déchéance et de cette infortune.

— Mais ces deux femmes n'ont aucun soutien, de quoi vivent-elles ?

— Ah ! la mère, je vous dis, est une sorcière. Elle vend des herbes pour guérir les bestiaux, et aussi les gens, et il faut bien dire qu'elle les guérit bien, mais on la paye convenablement, parce qu'on a peur de ses sorts. Tenez, la preuve, l'an dernier, Guillaume, le gros fermier d'E..., avait toutes ses vaches malades. Il a eu beau consulter le vétérinaire, rien y a fait. Presque tous ses bestiaux sont crevés, et c'est la sorcière seule qui lui en a conservé quelques-uns. Il est vrai qu'il avait d'abord refusé les avances de la vieille femme et c'est ce qui explique qu'il a tant perdu de bêtes. Elle s'est sûrement vengée. Voyez bien, c'est certain.

Devant le raisonnement simpliste de son interlocutrice, le prêtre ne répondit rien. Il continua sa route, toujours suivi de la folle, qui riait de plus en plus, et même parfois s'accrochait à son bras. C'est ainsi qu'ils finirent par arriver devant la mesure qui servait d'habitation aux deux femmes.

C'était une vieille chaumière qui semblait menacer ruine. Une mince cheminée

aux trois quarts démolie dépassait à peine le niveau du toit de chaume, et les murs gris et moussus semblaient se fondre dans la terre qui les soutenait. Sur le pas de la porte, une vieille femme était assise dans un mauvais fauteuil de paille et tricotait silencieusement.

Au bruit des pas, elle leva la tête et se leva tout d'une pièce en apercevant sa fille en compagnie de l'abbé et de la bande de garçons et de filles.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle, que signifie ?...

L'abbé Duval se demandait comment il allait expliquer tout ce qui s'était passé, mais au moment où il allait commencer son explication, il s'aperçut que les filles et les garçons qui l'avaient accompagné faisaient cercle autour de lui.

— Allons, fit-il, maintenant, laissez-nous, retournez chez vous et rappelez-vous une autre fois que vous devez assistance à votre prochain.

Mais toute la bande, attirée par la curiosité, ne se pressait point de se retirer et il dut répéter son injonction ; en même temps il fit signe à la vieille femme qu'il voulait entrer.

Devant la volonté du prêtre, les moins hardis de la bande commencèrent à s'éloigner, non sans jeter quelques regards sournois à la folle qui riait toujours.

Avant de franchir le seuil de la chaumière, une dernière fois l'abbé Duval donna l'ordre à ceux qui restaient de s'en aller, et il éleva la voix pour se faire craindre un peu.

— Je ne veux plus vous voir ici, la curiosité est une chose particulièrement laide. Les curieux sont toujours de malhonnêtes gens. Eloignez-vous sans tarder et que pas un seul d'entre vous ne s'attarde ici.

Quelques protestations se firent entendre dans le petit groupe, mais personne n'osa cependant désobéir, et en moins d'une minute tous avaient disparu ; on entendait seulement l'éclat de leurs voix qui arrivait jusqu'à la maison.

Quand le prêtre fut certain qu'il était définitivement débarrassé d'eux, il se tourna vers la vieille femme, qui n'avait plus soufflé mot et se tenait près de sa fille.

— Voulez-vous, maintenant, me permettre d'entrer quelques minutes, je vous donnerai des explications.

— Mais oui, Monsieur l'Abbé, entrez, je vous prie. Et elle s'effaça pour laisser passer le prêtre qui franchit le seuil de la chaumière.

Tout de suite, l'abbé Duval fut surpris quand il arriva dans la pièce. Il s'était attendu, d'après l'aspect délabré de la mesure, à trouver un de ces pauvres intérieurs, suant la misère et peut-être le vice, mais ses yeux furent agréablement charmés par la vue d'un mobilier assez simple, coquet et proprement entretenu. A son grand étonnement, il aperçut, pendues au mur, des peintures très fines et, de-ci de-là, sur des meubles ou des étagères, il remarqua des bibelots qui paraissaient avoir un certain prix.

La vieille femme s'empressait. Elle avait avancé une chaise au visiteur.

Le prêtre n'avait pas eu, tout d'abord, l'intention de s'asseoir, mais une certaine curiosité l'incitait à pousser plus loin ses investigations.

Quand il se fut assis, la vieille femme prit place en face de lui, après avoir fait un signe à la fille qui, sans doute, comprit, car elle disparut par une porte qui donnait ouverture sur une autre chambre.

— Maintenant, Monsieur l'Abbé, je vous écoute. Sans doute, ces drôles et drôlesses ont fait quelque misère à ma pauvre fille, et vous l'avez retirée de leurs mains. Ah !

Monsieur l'Abbé, ce n'est pas la première fois qu'elle leur sert de souffre-douleur.

— Vous avez deviné, Madame, je me suis empressé d'intervenir, et je pense que cela ne se reproduira plus, car j'y veillerai autant que cela sera en mon pouvoir.

— Et je vous remercie bien vivement, Monsieur l'Abbé. Nous avons, besoin, voyez-vous, d'un peu de protection, les gens sont parfois si méchants. Vous êtes probablement le nouveau vicaire arrivé ces jours-ci, et je suis certaine que, comme votre confrère, l'abbé Daniel, vous prendrez quelquefois notre défense.

— Ah ! vous connaissez l'abbé Daniel ?

— Oui, il vient ici de temps à autre. C'est un digne homme et je suis heureuse, très heureuse, chaque fois qu'il vient causer un peu avec moi. Cela est si agréable de trouver une âme compatissante.

Le prêtre allait de surprises en surprises. En examinant la vieille femme, il constatait que son visage reflétait une sorte de noblesse qui dénotait une certaine aristocratie, et il devinait qu'il avait devant lui un être que la vie avait meurtri et peut-être précipité de bien haut. La vieille devina les sentiments de l'abbé.

— Vous êtes, dit-elle, un ami, et en tout cas un confrère de l'abbé Daniel. A ce titre, permettez-moi de vous dire qui je suis et de vous confier un peu le secret de mon existence, dans cette chaumière en compagnie de ma pauvre enfant.

L'abbé fit un geste indiquant qu'il n'avait point voulu provoquer de confidences.

— Oh ! ne craignez rien, reprit la femme, il n'y a rien que vous ne deviez savoir, car j'ai confiance en vous et, de plus, j'ai besoin de votre appui contre la médisance des paysans ignorants et pour me préserver de leurs méchancetés.

— Les gens de ce pays sont donc méchants ? questionna encore l'abbé, qui de plus en plus s'intéressait.

— Foncièrement non, mais ils sont ignorants et peu bienveillants. Ce sont des primitifs, et leur intelligence encore peu ouverte les rend le plus souvent injustes et sots. Cependant, je n'ai point d'animosité contre eux, et je m'efforce, au contraire, de leur être utile chaque fois que cela m'est possible. Ils m'appellent la sorcière, mais malgré cette appellation stupide, ils sont quelquefois très heureux de suivre mes indications.

A vrai dire, ils rémunèrent mes services, mais ils le font en rechignant et par

peur de représailles de ma part. Ils ont peur, disent-ils, des sorts que je pourrais leur jeter. Je suis pourtant bien incapable de leur faire du mal, car je m'efforce, en toutes circonstances, d'être une créature de douceur et de bonté.

Si vous voulez bien me le permettre, et puisque le hasard vous a amené jusqu'ici, je vous ferai tout à l'heure le bref récit de ma vie, et vous jugerez. Veuillez m'attendre quelques minutes, je vais m'occuper de ma pauvre fille, et quand elle sera couchée nous causerons.

L'abbé Duval s'inclina et la vieille femme pénétra dans la chambre où la fille venait d'entrer.

XVIII

Si tu es malheureux, console-toi en prenant part au malheur des autres ; plus tu entreras dans les douleurs des autres, plus la tienne te semblera légère.

DIETERLEN.

Resté seul un instant, l'abbé Duval put examiner tout à loisir les objets autour de lui. Tout de suite ses yeux se portèrent sur un portrait entouré d'un fort beau cadre et placé au-dessus du lit. C'était un officier supérieur encore jeune, à la figure expressive, mais au regard un peu dur, et qui impressionna le jeune prêtre.

Quel était cet officier ? Un mari ! un fils ! Le mari probablement, car d'après l'âge que l'on pouvait lire sur ce visage dur et hautain, il semblait plausible que ce fût le mari bien plutôt que le fils de la vieille femme avec laquelle le prêtre venait de causer.

Il n'eut pas le temps de réfléchir plus longuement. La porte de la chambre venait de s'ouvrir et la mère de la folle vint se rasseoir en face du prêtre.

— Monsieur l'Abbé, commença-t-elle, d'un ton douloureux, je n'ai pas toujours été ce que je suis. J'ai occupé, dans ma jeunesse, une situation importante. J'ai été fêtée, adulée et l'épouse respectée d'un gentilhomme fort connu dans le monde et dans l'armée.

Involontairement, les yeux de l'abbé se portèrent vers le portrait.

— Oui, c'est mon mari, reprit la vieille femme qui avait suivi le regard du prêtre. Tel que vous le voyez là, il est jeune, car il avait fait peindre ce portrait lors de notre mariage, mais il est mort quinze ans plus tard dans les plus tragiques circonstances.

Mon mari était riche et titré. Je suis la comtesse de...

En entendant le nom qui était prononcé, le prêtre eut un sursaut de surprise, car il appartenait à l'une des plus vieilles familles nobles de France.

— Vous êtes surpris et vous vous demandez pourquoi je suis ici dans cette mesure. Ah ! Monsieur, j'ai gravi un long calvaire, et je prie Dieu, tous les jours,

d'abrégé le temps de mes épreuves, qui sont bien terribles.

Je fus mariée très jeune au comte. Mariage mondain, plus que d'inclination. Fortune des deux côtés et sécheresse de cœur des deux côtés aussi. Le comte était un brillant officier, mais un joueur impénitent. Moi, j'étais une de ces petites filles, moralement pervertie, coquette et désireuse de briller dans le monde.

Lorsque je fus mariée, je n'eus qu'un désir : satisfaire mes goûts dispendieux et paraître une reine dans mon milieu.

Mon salon était fréquenté par toute l'aristocratie de l'époque. Des écrivains, des artistes s'y coudoyaient avec de brillants officiers. Toute la noblesse y était représentée, et j'étais citée dans tout Paris pour mon luxe et mes réceptions.

La fortune de mon mari et la mienne étaient considérables. Nous avons d'immenses propriétés dans plusieurs provinces et une foule de domestiques, mais la vie dissipée que nous menions et nos folles prodigalités eurent vite raison de cette fortune. En dix années, nous fûmes presque ruinés et il nous fallut songer à mettre de l'ordre dans nos affaires.

Mon mari était devenu colonel. Avec les bribes de notre fortune et sa solde nous aurions pu, très facilement, tenir encore un rang très respectable, mais l'habitude du luxe nous avait rendus tellement orgueilleux l'un et l'autre que nous envisagions cette possibilité comme une véritable déchéance.

Après avoir constaté que nous ne pouvions plus soutenir notre train de maison, nous cherchâmes par tous les moyens possibles à trouver de l'argent pour faire face à nos dépenses, et un jour le comte eut avec moi un entretien qui restera le plus douloureux souvenir de ma vie.

J'avais 30 ans. J'étais belle. Pendant dix ans on m'avait courtisée et des soupirants nombreux m'avaient fait des déclarations passionnées.

A vrai dire, je n'avais jamais failli à mes devoirs d'épouse, mais je ne considérais pas la chose en elle-même comme critiquable. Le monde, vous le savez, est indulgent pour les riches, et les yeux se ferment devant les défauts des grands. Le sens moral était donc chez moi profondément émoussé et si j'avais été sensuelle je n'aurais probablement pas reculé devant cette faute, mais l'orgueil, qui me perdait d'un côté, me sauvait de l'autre, et je restais relativement honnête, parce que je ne voyais point la possibilité ni la nécessité de pouvoir monter plus haut en foulant cette honnêteté aux pieds.

Quand mon mari eut avec moi l'entretien que je vais vous narrer, j'étais incapable de remonter la pente sur laquelle j'étais entraînée.

— Claire, me dit-il, vous êtes jeune et jolie !...

Ne voyant pas où il voulait en venir, je le regardai un peu étonnée, et je me mis à rire du compliment qui me paraissait parfaitement ridicule.

— Ne riez pas, reprit mon mari, je parle sérieusement. — Mon cher, lui répondis-je, je ne vois pas du tout où vous voulez en venir.

— C'est cependant fort simple. Vous êtes belle et vous avez des admirateurs, eh bien, il faut savoir en profiter afin de rétablir notre fortune.

A cette réponse cynique, je ne compris pas tout d'abord et je lui demandai de vouloir bien préciser.

— Mon Dieu, ma chère, on vous dit intelligente, reprit-il, avec un mauvais sourire, il vous faut justifier un pareil jugement. Je vous répète que vous avez des admirateurs dont vous pouvez avantageusement tirer parti. Il y a notamment le prince de...

Ici, mon mari cita le nom de l'un des familiers de notre maison, et aussitôt je compris ce qu'il voulait dire, mais je ne sentis aucune rougeur monter à mon front. J'étais devenue complètement amoralisée et je ne pouvais m'étonner. Bien au contraire, cette proposition me sembla presque naturelle, et je dressai l'oreille pour ne rien perdre des indications de mon mari.

— Le prince de... est immensément riche, continua-t-il, il a d'immenses propriétés dans le Caucase, des puits de pétrole en pleine exploitation. Quelques millions pour lui ne forment qu'une faible somme. Soyez adroite et ces quelques millions seront à vous. Je vous laisse faire, je ferme les yeux, la vertu n'est pour moi qu'un mot vide de sens, et je considère qu'elle devient absurde quand il s'agit de vivre et surtout de bien vivre. Ni vous ni moi ne pourrions jamais nous résoudre à subir la pauvreté, et je suis d'avis de tout tenter pour l'éviter. D'autre part, si je parais, moi, être moins riche, je n'aurai jamais les étoiles de général, et je les veux. Vous avez compris, Claire, je les veux. Vous, vous tenez à votre rang, à votre luxe, à votre renommée mondaine, alors il faut prendre une décision. Réfléchissez et rendez-moi une prompte réponse. Je vais m'absenter quelques jours, vous profiterez de cette absence pour tout combiner, et je suis sûr que lorsque je reviendrai vous aurez réussi.

Je ne donnai pas le temps à mon mari de se retirer. Rapide comme l'éclair, j'avais déjà pris une décision.

— Inutile de vous absenter, je vous obéirai, et avant peu vous aurez satisfaction.

— Vous êtes une femme habile, Claire, et je vous remercie.

Le marché, l'odieux marché était désormais arrêté entre nous, et sans réfléchir plus longtemps à l'abîme de honte dans lequel j'allais sombrer, je ne pensai qu'à captiver le cœur du prince.

Cela ne fut pas bien difficile. A la première rencontre que nous eûmes, j'encourageai son flirt et sut m'y prendre de telle façon que je l'amenai à me faire une déclaration très nette sur ses sentiments à mon égard.

Pour la forme, je fis mine de résister. J'invoquai l'honneur de mon mari, et je pris soin de faire remarquer à mon soupirant qu'il était impossible de mettre son projet à exécution à Paris même. Si, par hasard, lui dis-je, j'entreprenais un voyage dans votre pays, peut-être pourrions-nous, loin de toute surveillance, être libres l'un et l'autre de nos actions, et alors...

Le prince ne me laissa pas achever.

— Ce que vous demandez est très simple. Vous pouvez parfaitement faire un

voyage en Russie. Je vous y précéderai de quelques jours, et là-bas je vous retrouverai dans une de mes charmantes résidences du Caucase. Votre mari vous laissera partir ?

— Très certainement, répondis-je, car il a pleine confiance en moi.

Un mois après cette conversation, j'étais partie pour la Russie, où je restai tout l'été, et je fus la maîtresse du prince, qui se plia à tous mes caprices.

Lorsque je revins en France, j'avais réussi au-delà de tous mes désirs et j'étais en mesure, comme me l'avait demandé mon mari, de rétablir notre fortune.

Dès mon arrivée, nous reprîmes l'un et l'autre notre existence d'antan, mais nous restâmes désormais virtuellement séparés. Bien mieux, à partir de ce moment, mon mari eut envers moi une attitude froide et méprisante qui commença à me faire éprouver quelque remords.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. Le prince était, lui aussi, revenu en France et fréquentait toujours mon salon, où se pressait, deux fois par semaine, le tout Paris mondain et artistique. Ce fut ce qui causa ma perte.

Un soir que mes invités m'entouraient, un peintre encore peu connu, mais qui depuis est devenu fort célèbre, et qui ce soir-là avait été amené par quelqu'un, s'avança soudainement vers le prince qui se tenait à côté de moi et de mon mari et, avec une désinvolture extraordinaire, lui rappela brutalement qu'il avait eu l'honneur de le rencontrer avec moi, lors de son dernier voyage en Russie. « J'ai eu le plaisir, ajouta-t-il, de visiter votre propriété de... où vous habitez à ce moment avec la princesse. » En disant ces mots, le malheureux se tourna vers moi et exprima son contentement de me retrouver à Paris.

Cette scène étrange et les paroles prononcées par le peintre produisirent un effet extraordinaire sur toutes les personnes présentes, mais particulièrement sur le prince, sur mon mari et moi-même. Tous les trois nous étions devenus livides. Le malheureux auteur de cette gaffe nous regardait et s'efforçait de se prodiguer en compliments à mon adresse, sans s'apercevoir qu'il s'enfermait de plus en plus.

Ce fut le prince qui, le premier, prit une décision.

Il s'avança vers mon mari et devant la stupeur générale, il prononça ces simples paroles que tout le monde entendit et comprit : « Monsieur, je suis à vos ordres. »

Dix minutes après le salon était vide. Mes invités s'étaient dispersés, épouvantés par l'événement rapide et je restai face à face avec mon mari.

Un instant nous nous regardâmes en silence :

— Nous sommes perdus, déshonorés, dit enfin mon mari.

— Qu'allez-vous faire ? lui dis-je.

— Me faire tuer par le prince.

Et sans rien ajouter il me quitta, me laissant seule, abîmée dans mon désespoir.

Le surlendemain, le prince... et mon mari se battaient à l'épée, et tous les deux,

vous entendez bien, tous les deux se blessèrent si grièvement qu'ils succombèrent presque sur le terrain.

Mon mari, avant de mourir, eut la force de prononcer quelques mots : « Dites à ma femme que je lui demande pardon. »

Eh bien ! Monsieur l'Abbé, j'ai pardonné, mais j'ai cruellement expié. Ruinée, déshonorée, salie, je dus assister à la débâcle la plus complète qu'il soit possible de voir. Les dettes de mon mari absorbèrent complètement ce que je possédais encore, et lorsque tout fut réglé, il ne me restait pas 20.000 francs ; de plus, je constatai que j'allais être mère.

Délaissée de tous, je dus fuir Paris, et je vins me fixer ici où je mis au monde, il y a trente-cinq ans, la malheureuse que vous avez ramenée ce soir.

La pauvre enfant, comme si le ciel avait encore voulu augmenter mes souffrances, est idiote, et un gars du pays a abusé d'elle. A son tour, elle va être mère.

Depuis trente-cinq années, j'ai expié douloureusement mes fautes, j'ai gravi un calvaire effroyable, et je demande à Dieu de terminer mon supplice.

Je me suis efforcée de me rendre utile aux pauvres gens qui habitent ces campagnes. J'ai, dans ma jeunesse, étudié la botanique et je connais les propriétés de beaucoup de plantes. Dans ma solitude, j'ai, de plus, acquis divers dons qui vous sembleraient extraordinaires ; je m'en sers pour le bien, et en faisant cela j'ai plus d'une fois senti mon cœur se soulager. Ma peine me devient parfois légère, mais, hélas ! elle n'est pas terminée, puisque des maux nouveaux viennent encore s'ajouter à tous ceux que j'ai subis.

On n'est pas reconnaissant des bontés que je m'efforce d'avoir. Au contraire, on m'appelle la sorcière, on me craint, et ma malheureuse fille a été la victime de la défiance qui s'est toujours exercée contre moi. Les paysans sont ignorants, ils rétribuent parfois largement mes services, bien que je ne demande jamais rien, mais je sens qu'ils donnent par peur de mon pouvoir, dont ils exagèrent, du reste, la portée.

Je n'ai trouvé qu'un seul être jusqu'ici qui m'ait apporté quelque consolation, c'est votre collègue, l'abbé Daniel. C'est un homme extrêmement savant et pénétré de l'esprit de Vérité. Il m'a appris l'autre jour que vous étiez son ami, et c'est pour cela que j'ai tenu à vous raconter ma vie. Je vous suis reconnaissante d'avoir protégé ma pauvre fille, et je vous demanderai une grâce, celle de venir de temps à autre causer avec moi. La pécheresse d'autrefois peut maintenant vous être utile, et avant de quitter la Terre, cela me sera une joie de vous faire connaître ce que le Ciel m'a permis d'entrevoir. Je ne veux point, ce soir, vous retenir plus longtemps. La nuit commence à venir. Vous avez un long chemin pour rentrer au presbytère et il ne faut pas vous attarder.

L'abbé Duval, très ému, s'était levé et avait serré les mains de la pauvre femme, qui laissait couler ses larmes sur son visage creusé par les douleurs et les angoisses.

— Je reviendrai, dit-il, et nous causerons, puis, précipitamment, il s'était enfui et

avait regagné la grande route.

XIX

La vérité ne se lève pas comme le soleil, par son mouvement propre et sans effort humain ; il ne suffit pas de l'attendre pour l'apercevoir.

Stuart Mill.

Tout le long du chemin, le jeune prêtre réfléchit longuement. Les étranges révélations qui venaient de lui être faites le bouleversaient. Son cœur pieux et aimant se serrait à la pensée de tout ce qu'avait dû endurer la pécheresse, et il se demandait comment un Dieu bon et miséricordieux pouvait laisser souffrir ainsi ses créatures.

Toute la foi catholique, dont jusqu'ici il avait été un défenseur, semblait chanceler sur ses bases, et les vérités nouvelles que l'abbé Daniel lui avait fait entrevoir lui paraissaient plus logiques, mais elles n'expliquaient pas encore, à son sens, la vie de douleurs de la femme déchue.

Comme l'abbé Duval arrivait au presbytère, il entendit marcher derrière lui. Instinctivement il se retourna et reconnut l'abbé Daniel, qui, de son côté, pressa le pas pour le rejoindre.

— Daniel, fit Léon, très ému, il faut que nous causions, tout de suite, tout de suite.

— Mon Dieu, qu'as-tu ? questionna le premier vicaire, légèrement inquiet.

— J'ai besoin d'explications, de renseignements, j'ai besoin de comprendre.

— Voyons, calme-toi, et montons rapidement dans mon appartement, reprit Daniel avec un léger sourire. J'espère que j'arriverai à te satisfaire.

Sans causer plus longuement, les deux prêtres arrivèrent à leur appartement, et l'abbé Daniel, après avoir allumé une lampe, s'assit en face de son confrère.

Alors l'abbé Duval commença le récit détaillé des incidents survenus au cours de sa promenade.

Quand il eut terminé, l'abbé Daniel lui prit la main et e félicita d'avoir pris la défense de la malheureuse folle.

— Mon cher Léon, tu es étonné du calvaire que subit la pauvre mère, et tu me demandes comment il se fait que Dieu, qui est un être miséricordieux, laisse ainsi souffrir une créature. Tu comprends Dieu à la manière de la théologie catholique qui l'a fait à l'image de l'homme, ou ce qui revient au même, comme elle l'avoue implicitement, qui a fait l'homme à l'image de Dieu. Elle n'est, au reste, pas la seule qui soit tombée dans cette erreur. De tout temps les hommes ont considéré Dieu comme un être correspondant à l'humanité, s'irritant et se calmant tour à tour, corrigeant par des fléaux ses adorateurs peu zélés et ne s'apaisant qu'au

prix de sacrifices sanglants, comme cela se pratiquait dans l'antiquité, ou de prières payées comme cela se pratique de nos jours.

D'autre part, d'après les enseignements de nombreux docteurs et la croyance d'innombrables fidèles, le Tout-Puissant peut tout. Il pourrait, pensent-ils, changer l'ordre de la nature à son gré.

Il n'en est rien ; et la Divinité ne pourra jamais faire que le passé n'ait pas existé, que deux et deux fassent cinq, et que certaines combinaisons des éléments ne reposent sur des lois fatales, car qu'il s'agisse d'attraction, de polarisation, de mouvement, partout se retrouvent des lois fixes, ce qui fait que la physique et la chimie sont basées sur des principes, et rien de ce qui s'écarte de ces principes ne constitue un état stable.

Je sais bien que tu vas me faire une nouvelle question : D'où viennent ces lois ?

Ceux qui ont été saturés des théories purement catholiques feront toujours intervenir la volonté divine, mais ils seront dans l'impossibilité absolue de définir ce qu'est cette volonté divine, parce qu'ils ne s'efforceront jamais de pénétrer la nature même des choses et le rôle de la force qui dirige tout.

Car, à proprement parler, Dieu n'est pas un être, mais une force, et de cette force primordiale émane tout ce qui existe. Son action produit le mouvement d'abord, la vitalité ensuite. De sorte qu'on peut le bénir ou le maudire tout à l'aise, on ne pourra rien changer à son mode d'être ou d'agir.

Toutefois, il nous faut reconnaître que l'amour de Dieu a un immense avantage, en ce sens qu'il attire sur celui dont l'amour est pur et sincère un influx de force vitale correspondant à l'ardeur de cet amour.

Nous ne pouvons, il est vrai, connaître la nature divine en elle-même, à cause de son immensité qui déconcerte notre raison, mais nous avons la ressource de remonter des effets à la cause, sans nous laisser arrêter par aucune considération théologique.

Examinons un peu les aspects bien divers de la force divine.

Est-elle la force qui produit les reptiles, les bêtes féroces sur la terre, dans les eaux et jusque dans les airs ?

Mais n'est-elle pas aussi celle qui produit le parfum des fleurs, la saveur des fruits, l'innocence de l'agneau ou de la colombe, le chant des oiseaux, la fidélité du chien, le souffle de vie qui circule à travers toute la nature ?

Comment sera-t-il possible de concilier ces deux aspects d'une même force ?

Quelques philosophes, ou plutôt, ce qui n'est peut-être pas tout à fait pareil, des hommes de religion, n'ont trouvé rien de mieux, pour expliquer le bien et le mal qui règnent dans la nature, que de les attribuer à deux principes opposés. Il ne fallait pas être grand clerc pour imaginer une telle solution. Et même on peut dire que ces deux principes opposés, coexistants de toute éternité, rendaient encore la question plus obscure et ne faisaient qu'augmenter les ténèbres.

D'autres, plus poètes que scientifiques, plus délicats que forts, plus rêveurs

qu'observateurs, ont imaginé que le monde avait été créé dans un état de perfection, et que le désordre actuel provenait de la désobéissance du premier couple humain. La science anthropologique a renversé cette explication aussi ridicule qu'enfantine, en démontrant, au contraire, que l'humanité n'a fait que progresser depuis ses origines.

Le bien et le mal, la beauté et la laideur, la joie et la souffrance qui se mêlent à l'œuvre créatrice, indiquent manifestement que la force primordiale d'où tout émane, active dans la production, est neutre dans la qualité et la destinée de ses produits.

Dans les stades inférieurs où l'humanité se trouve encore, la force vitale ne peut être que neutre. Il y a du bien, il y a du mal ; l'un et l'autre se combattent, et la création entière souffre de ce conflit.

Mais, d'autre part, l'ensemble est tellement lié qu'il est hors de doute qu'il ne corresponde à un but mystérieux; et pour celui qui veut observer, il y a là un spectacle admirable qui dénote, au sein d'un désordre réel, le plan d'une profonde sagesse.

L'essence divine projette à l'infini des germes de vie qui se développent à leur corps défendant, afin d'accroître leurs aptitudes, et c'est pourquoi chaque germe agissant pour lui-même n'a aucun souci de ce qui peut faire souffrir le voisin. Telle est la cause initiale du désordre que l'homme constate autour de lui.

Cette essence divine, en projetant la vitalité sous toutes ses formes, n'abandonne pas positivement les germes à eux-mêmes, parce que tout en paraissant se désintéresser des individualités, elle vise au développement général de l'ensemble.

La sagesse humaine, extrêmement limitée, a pu concevoir que Dieu aurait dû créer tous les êtres dans d'autres conditions d'existence, n'ayant qu'à jouir de la vie, sans travail, sans peine ni chagrin, mais un tel état sans besoins pressants eût amené la stérilité.

Pour forcer l'être rudimentaire à sortir de son isolement, elle a doté chaque germe d'une aptitude ou désir, et pour aiguillonner ce désir, selon la loi générale qui, dans les fluides, se traduit par les pôles positif et négatif, elle a créé les sexes.

Aussi bas que l'on descende, les sexes forcent l'individualité à s'allier au principe correspondant qui l'attire. Le désir la pousse aveuglément dans cette voie, et ce sentiment égoïste dans son principe a précisément pour effet de créer l'altruisme.

L'amour maternel en est le premier résultat, puis la vie de famille. Sans les sexes, l'être, quel qu'il soit, aurait vieilli renfermé en lui-même, rien ne l'engageant à s'extérioriser, mais grâce à l'attrait sexuel, il est instinctivement et violemment poussé à satisfaire cet impérieux désir.

L'autre agent de l'évolution est la souffrance. La douleur, le danger, le besoin sont autant d'aiguillons qui font sortir les êtres de leur torpeur et les obligent à se défendre. Ils développent dans ces êtres l'instinct de la conservation ; cet instinct,

par l'exercice, s'élève jusqu'au raisonnement, et le raisonnement produit la civilisation. La vie sociale n'a donc d'autre origine que le besoin de s'aider mutuellement. L'idée de justice naît d'elle-même, par la simple considération qu'il est déraisonnable de faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas souffrir soi-même.

Ainsi se crée par la souffrance la vie sociale, non plus instinctive comme chez les animaux, mais raisonnée et fondée sur l'intérêt particulier.

Parvenue à ce stade avancé de l'évolution, la créature ressent, en outre, un genre de souffrance inconnu aux stades élémentaires, et qui doit achever son développement et sa purification ; c'est la souffrance morale.

Cette souffrance, plus intime et souvent plus forte que les sensations physiques, dégage l'esprit de la gangue grossière qui l'enveloppe. Elle lui fait apprécier, non plus des sensations matérielles, mais des sentiments plus profonds, des joies ou des douleurs qui ne tiennent plus au corps et n'en sont pas moins réelles. Par elle s'agrandit la sphère des facultés intellectuelles et morales, et l'amour, plus ou moins grossier au début, devient peu à peu social, pour amener la fraternité.

C'est à ce but que les êtres humains tendent actuellement, et c'est aussi ce qui explique les tribulations de chacun d'entre nous.

Nous nous développons nous-mêmes ; notre élévation est notre œuvre personnelle et nous avons conscience de notre personnalité bien déterminée comme mode d'être, de penser et d'agir, mais nous tendons à nous unifier dans les mêmes sentiments de justice, de bonté et de vérité jusqu'à nous confondre dans l'élément divin. Telle est la destinée de chacun de nous. Si le début de la vie, par ses souffrances, montre Dieu comme une force aveugle et impitoyable, laissant tout broyer sans s'émouvoir, la fin de l'évolution témoigne d'une sagesse et d'une bonté infinies.

En s'affinant dans les êtres, la sève divine, neutre en son principe, se transforme en ce qui peut exister de plus beau, de plus suave et de meilleur, et bien que le fatalisme soit faux par son exagération même, puisque notre liberté demeure entière, chacun de nous doit cependant réaliser un être spirituel correspondant à son origine et actualiser en lui comme qualités principales l'intelligence, la vérité, la justice, la douceur, l'énergie ou un autre des attributs divins, et toute son évolution sera fatalement dirigée en ce sens.

Pour ceux qui parviennent à considérer la création sous cet aspect, Dieu leur apparaît comme la beauté et la bonté suprêmes, mais la vérité ne peut se lever comme le soleil. Il faut travailler pour la chercher, il faut user de sa liberté spirituelle pour la connaître.

Mes explications, mon cher Léon, dit en terminant l'abbé Daniel, sont, je pense, suffisamment claires pour toi et répondent à ta question de tout à l'heure. Il ne faut donc plus te trouver étonné, lorsque, sur ton chemin, tu rencontreras de grandes douleurs supportées par les êtres humains. Nous n'avons pas le droit de juger les actes de nos semblables, mais il nous reste le devoir sacré de les consoler et de les aider dans la mesure de nos forces. Ce que je viens de te faire connaître n'est peut-être pas à la portée des pauvres fidèles de nos campagnes, mais nous

devons nous efforcer d'ouvrir leur esprit à la lumière et d'y faire pénétrer tout doucement quelques-unes des vérités que le Ciel nous a permis de découvrir.

Demain encore, je t'apprendrai autre chose, et d'ici peu de temps, je l'espère, tu pourras régler ta vie de prêtre de façon à te rendre utile à tous, dans la plus large mesure possible. Cette femme, que tu viens de quitter ce soir te donnera la possibilité de pousser plus loin tes investigations. Séparons-nous, il est l'heure, maintenant, de prendre un repos, dont tous les deux nous avons besoin.

XX

Partout où Dieu nous appelle à travailler, travaillons avec courage, ne regardant pas trop haut ni trop loin ; travaillons comme le mineur qui s'attaque, avec son petit marteau, aux immenses rochers métallifères.

J.-L. MICHELI.

Les théories si nouvelles de l'abbé Daniel avaient fait jusqu'ici une profonde impression sur l'esprit de l'abbé Duval ; la veille il avait écouté son ami sans l'interrompre, et il se demandait ce qu'il allait lui apprendre encore. Une chose surtout l'intriguait : Daniel avait parlé de la femme chez laquelle il s'était rendu, comme devant lui permettre de pousser plus loin des investigations.

D'autre part, le jeune prêtre se laissait aller à un parallèle entre l'attitude des jeunes gens qui l'avaient accompagné chez cette femme qu'ils appelaient la sorcière, et l'estime que semblait avoir pour elle son confrère.

Et bien que sa confiance en son ami s'amplifiât chaque jour davantage à la suite des causeries qui lui dévoilaient peu à peu des horizons nouveaux, il continuait à se demander avec un certain effroi s'il ne commettait point quelque lourd péché en prêtant l'oreille à tout ce qui lui était révélé. Il avait peur en quelque sorte de la démonophobie, et la phrase troublante de son ancien curé retentissait toujours en lui : « Prenez garde, c'est un pays que le démon habite ».

Dès qu'il put joindre son ami, il se hâta de le questionner, mais dès ses premières paroles, l'abbé Daniel l'arrêta.

— « Mon cher Léon, lui dit-il, les idées progressives que je m'efforce de te souffler ne peuvent malheureusement se faire jour dans la vie pratique de l'Eglise, le libre examen étant opprimé par la hiérarchie cléricale. La démonophobie arrête tout progrès, elle est une déviation du bon sens critique et de la probité scientifique. Pour calmer tes craintes, tu me permettras de te rappeler l'ouvrage de l'illustre pape Benoît XIV, dont les idées sages ne sont malheureusement guère mises en pratique par les prêtres. Ce grand pontife et théologien reconnaît « qu'une révélation ne doit pas être jugée une ruse infernale », par la raison qu'on y révèle quelque mystère non expressément déclaré par l'Ecriture et la tradition ; il ajoute qu'on ne saurait « borner la puissance de Dieu », en soutenant qu'il ne puisse pas révéler à quelqu'un des vérités quelconques ; que cette nouveauté, est

seule à craindre et à rejeter, qui consiste à émettre un enseignement entièrement nouveau, opposé à la loi ancienne.

« De l'avis de ce grand pontife, il résulte que nous ignorons beaucoup de choses, et que le Créateur peut nous en révéler beaucoup qui nous sont inconnues ;

« Or, l'enseignement de l'Eglise, parti d'un principe exact, renferme certaines lacunes. Au moyen âge, le fidèle n'a jamais éprouvé le besoin irrésistible de s'expliquer les vérités fondamentales de la révélation, il a donc accepté le dogme posé. Aujourd'hui, si quelques hommes n'ont pas une mentalité supérieure à ces ancêtres, il en est d'autres qui demandent que la lumière se fasse sur certaines lois entrevues péniblement. On veut bien croire au monde invisible, à l'existence de l'âme, mais on veut aussi une explication, rationnelle et nette du principe de la révélation, par le concours de certaines expériences qui établiront par des faits irréfragables, la réalité de la révélation surnaturelle du monde des esprits.

« La bonté infinie de l'Eternel veut toujours satisfaire aux besoins qu'il a créés, et dès que l'homme a besoin des choses spirituelles, il les aura.

« De grands penseurs, d'illustres génies ont prévu déjà l'époque à laquelle l'humanité accomplira son rapprochement avec le monde surnaturel. Ce temps d'expansion de lumières sera le signe précurseur du millénaire selon: l'Apocalypse, et du signe du Saint-Esprit suivant Joël.

« Je crois, je suis sûr, que nous touchons à l'époque prévue et que la religion renaîtra bientôt à une vie nouvelle qui fera cesser l'état de crise du christianisme, car il faut bien se rendre compte que le christianisme a parcouru les mêmes phases que l'ancienne révélation primitive.

« L'âge d'or du christianisme fut, sans contredit, contenu dans les premiers siècles après l'avènement du Christ. C'est dans ces siècles des martyrs que la foi qui transporte les montagnes et opère les miracles se manifeste de la manière la plus éclatante, mais le nombre de ses adeptes ayant crû et les besoins religieux ayant augmenté, les hommes inspirés par l'Esprit saint ont cessé d'être les seuls interprètes du christianisme.

« Et c'est alors que surgit une classe d'hommes de métier, le sacerdoce, en un moment qui fait étudier la lettre morte du Code sacré, sans en pénétrer l'esprit vivifiant, accordé à ceux qui par une foi fervente parviennent à une communication plus ou moins directe avec le monde surnaturel, comme beaucoup de saints et de saintes que l'Eglise romaine elle-même a canonisés.

« L'établissement du sacerdoce fut donc dans l'histoire du christianisme, comme dans celle des anciennes religions, l'une des principales phases de la décadence. Le sacerdoce entraînant avec lui une hiérarchie mondaine, une Eglise trop visible et trop matérielle, devait altérer le caractère simple et céleste du christianisme primitif.

« Quant aux doctrines, l'influence du polythéisme se fit bientôt sentir ; le monothéisme sublime fut peu à peu absorbé dans la théorie de la Trinité et l'invocation des saints dégénéra en une véritable adoration.

« Toutes ces erreurs devaient aboutir à l'idolâtrie dans les siècles d'ignorance durant le moyen âge. Malheureusement nous devons aussi à cette ère un autre héritage plus funeste encore : c'est la démonophobie. Or, la démonophobie déracine dans le cœur de l'homme la sympathie pour le monde surnaturel, et elle a pour conséquence directe de mener au scepticisme.

« La Réforme, il est vrai, essaya de rétablir l'âge du christianisme primitif, mais. Luther fut trop peu secondé par la race affaiblie de ses successeurs. La Réforme pouvait ébranler l'autorité infaillible de la papauté et conquérir pour le genre humain les biens précieux du libre examen et de la liberté de conscience, mais la véritable foi n'embrasa pas le cœur de la plupart des réformateurs ; la théologie étroite et bornée de Calvin effaça le domaine merveilleux et l'influence du monde surnaturel. Le scepticisme et le rationalisme arrêterent bientôt le mouvement de la Réforme. L'état actuel de la religion est malheureusement ce qu'il y a de plus triste au monde. La foi de la plupart des prêtres et des pasteurs n'est qu'une foi historique et morte, incapable de transporter des montagnes et d'opérer des miracles ; ils ne guérissent plus les malades et ne viennent que pour administrer la dernière onction au malade, condamné par la médecine à une mort inévitable.

« Les prêtres d'aujourd'hui et leurs séides ont peur du diable et des démons, comme jadis les pharisiens du temps du Christ. La démonophobie aveugle qui croit même aux guérisons démoniaques, le comble du non-sens, Satan médecin, détruit les relations avec le monde surnaturel et raffermi de plus en plus le pouvoir du matérialisme et du scepticisme.

« Les prêtres et les pasteurs affectent une croyance aveugle et ne savent plus qu'ils prêchent ce qu'ils ne pratiquent pas ; ils s'arrogent encore le droit de pardonner les péchés, sans tenir compte des paroles du Christ : « Car lequel est le plus aisé, ou de dire au paralytique : Tes péchés te sont pardonnés, ou de lui dire : Lève-toi et charge ton lit, et marche ».

« Le Christ confirma par le phénomène de la guérison son pouvoir de pardonner les péchés, mais les prêtres de nos jours, faisant un triage arbitraire de la parole de Dieu, croient ou plutôt feignent de croire que la foi qui transporte les montagnes et opère les miracles n'a été accordée qu'aux apôtres, mais que le droit de pardonner les péchés, de prêcher, d'instruire et d'enseigner leur est dévolu.

« Or, selon la parole de Dieu, celui qui n'est pas inspiré de Dieu ne doit ni prêcher, ni guérir, ni opérer les phénomènes dénommés miracles, ni pardonner les péchés.

« La décadence de la religion aboutit toujours à celle de la haute science, c'est-à-dire de la philosophie et de toutes les sciences morales, politiques et historiques ; et cet abaissement de la haute science est favorable à la culture de ces sciences inférieures, inanimées et matérielles, n'ayant pas d'autre but que de développer le bien-être matériel de l'homme. Aussi, de nos jours, l'inclination de l'homme le porte à ne rechercher que les choses matérielles, et devient-il de plus en plus sceptique à l'égard des choses invisibles.

« Inutile, mon cher Léon, de te laisser envahir par une crainte quelconque, la

progression voulue par Dieu doit peu à peu s'étendre et gagner tous les individus. Je t'ai dit hier que la pauvre femme que tu venais de voir te donnerait facilité de poursuivre une étude qui t'est nécessaire. Je le maintiens aujourd'hui. Grâce à elle tu pourras te rendre compte de la possibilité de communiquer avec les êtres qui nous ont précédés dans la vie. Pour certains hommes, pour certains prêtres, cette conversation avec les morts semble bizarre, singulière et diabolique, et tout cela parce qu'ils se font une étrange idée de la mort.

« Quand elle n'est pas l'image du néant, c'est pour eux un monde vague, où le pied ne sait où se poser ; c'est un enfer paré d'attributs puérils et enfantins à force de vouloir être monstrueux ; ou un paradis pâle, froid, décoloré, où les êtres sont figés dans une immobile et stérile contemplation.

« Et tout cela est la conséquence de l'ignorance : au lieu d'aller de lumière en lumière, l'homme s'est complu à cacher, à diminuer le peu qu'il avait reçu, il a tout limité à la vie matérielle, il a jeté loin de lui les âmes qui quittaient la terre, les unes dans la géhenne, les autres dans un paradis stérile.

« Eh bien ! mon cher Léon, ce soir, après dîner, nous irons tous les deux chez la « sorcière », comme l'appellent les ignorants et les simples de ce pays, et là j'espère que j'arriverai à te convaincre définitivement de la réalité de la vie de l'au-delà, et tout ce que je t'ai appris te servira mieux, car la recherche de la vérité est sacrée. »

XXI

C'est le premier fruit de la liberté de conscience de nous rendre immédiatement meilleurs, plus honnêtes, plus dignes et surtout plus sûrs de notre propre vertu.

Proudhon.

Tout en conversant, les deux amis, qui s'étaient rencontrés dans le petit jardin attenant au presbytère, s'étaient inconsciemment dirigés vers l'église.

Il était 10 heures du matin, et à cette heure ils ne pensaient point rencontrer quelque fidèle; dans la maison du Seigneur ; aussi furent-ils un peu surpris d'être, aussitôt leur entrée, abordés par un homme d'une cinquantaine d'années qui parut fort aise de les rencontrer.

— Je vous cherchais. Monsieur l'Abbé, dit-il à Daniel, en lui tendant la main.

— Que puis-je pour votre service, répondit le prêtre en répondant au salut de son interlocuteur.

Celui-ci, paraissait être un type de gros bourgeois cossu, mais un peu lourd. Sa figure large avec de petits yeux astucieux surmontés d'épais sourcils ne dénotait pas la franchise que des manières désinvoltes avaient la prétention d'afficher, et un observateur habile aurait pu lire sur cette physionomie les signes certains d'un caractère cauteleux et profondément égoïste.

Richard C... était un gros industriel de la région. Ses vastes usines construites à E., occupaient de nombreux ouvriers, et il passait, à juste raison, pour un homme dur, se souciant fort peu de l'intérêt de son personnel, et demandant à celui-ci le maximum de rendement possible, avec, bien entendu, le minimum de salaire.

De par sa situation, cet homme, à défaut d'avoir l'estime de ceux qui l'approchaient, était craint des gens qu'il avait sous ses ordres, et on se pliait à ses exigences pour pouvoir gagner quelque salaire dans les usines qu'il dirigeait.

Richard C... passait pour un homme ayant de la religion. On le voyait tour à tour à la grande messe, le dimanche, dans chacune des églises des quatre ou cinq communes voisines de E..., et à voir les sourires obséquieux des curés, on pouvait supposer qu'il ouvrait assez largement les cordons de sa bourse, si étroitement fermés pourtant pour les travailleurs.

L'abbé Daniel connaissait Richard C... Il était poli avec lui, sans être obséquieux, et malgré les avances et les amabilités de l'industriel, il se tenait un peu à l'écart, se méfiant, à juste raison, du bonhomme dont il avait deviné la vilaine âme.

La nécessité où il était de s'efforcer de faire plaisir à cet homme ne l'avait cependant jamais forcé à des compromissions. Il était toujours resté poli, mais ferme et très froid lorsqu'il lui arrivait de lier conversation avec l'industriel.

En le voyant, ce matin-là, d'une jovialité excessive, l'abbé Daniel se tint sur ses gardes.

— Parmi les habitants de E..., poursuivit Richard C..., il y en a beaucoup qui sont mes ouvriers, et vous savez, Monsieur l'Abbé, que j'attache une extrême importance à n'avoir chez moi que des gens recommandables et pieux, mais je sais qu'il est de mon devoir de veiller scrupuleusement à ce qu'ils ne se relâchent point de leurs devoirs religieux.

— Que voulez-vous dire, fit l'abbé Daniel, légèrement inquiet par tout cet exposé.

— Oh ! c'est bien simple, déclara Richard C... d'un ton doucereux, je tiens à les surveiller de près pour qu'ils ne s'écartent point du droit chemin ; je serais donc particulièrement charmé si vous vouliez bien m'aider à cela. Je viens, de temps en temps ici, à l'office du dimanche, et j'ai remarqué avec une profonde indignation que beaucoup de mes ouvriers de E... ne s'y rendent point, et j'ai trouvé le moyen de savoir exactement à quoi m'en tenir à ce sujet.

— Vraiment ! s'écria un peu ironiquement Daniel, pendant que Léon, intéressé par la scène, dévisageait Richard C...

— Oui, continua celui-ci, il y a un moyen très simple d'arriver à des résultats excellents ; je désire que vous laissiez à ma disposition, ou plutôt à celle de mes ouvriers, quatre rangs de chaises qui leur seront réservés chaque dimanche pour la grande messe. Je paierai à ce sujet tout ce qu'il sera nécessaire, et, de cette façon, j'aurai plus de facilité pour exercer facilement une petite surveillance sur mon personnel. Je pense que vous pourrez m'aider, n'est-ce pas ?

— Et la liberté, Monsieur, qu'en faites-vous donc, dit l'abbé Daniel énergiquement. Croyez-vous, par hasard, que vous puissiez avoir le droit de forcer vos ouvriers à venir à la messe, si tel n'est pas leur désir, et pensez-vous réellement que le Ciel vous en sera plus reconnaissant ?

Richard C..., subitement interloqué, regarda l'abbé Daniel et s'écria :

— Comment, Monsieur l'Abbé, vous ne m'approuvez pas ! Ah ! par exemple !

— Non, Monsieur, je ne vous approuve pas, et je considère votre intervention comme absolument nuisible.

— Cependant, Monsieur l'Abbé, votre devoir de prêtre vous oblige en quelque sorte à tenir la main à ce que chacun accomplisse ses devoirs religieux, et je gage que votre évêque aurait tout lieu d'être surpris de votre langage.

— Nullement. Monsieur, en laissant chacun libre de ses actes, je suis, au contraire, pleinement d'accord avec Dieu et, par conséquent, avec mon évêque. Peut-être se trouve-t-il des prêtres qui ne pensent point comme moi, cela m'est indifférent, mais je n'ai pas le droit d'imposer les croyances catholiques, et j'ai le devoir absolu de ne pas me rendre complice d'un véritable espionnage et d'une atteinte à la liberté individuelle.

A ces mots, lancés un peu véhémentement, Richard C... devint cramoisi.

— Prenez garde, Monsieur l'Abbé, j'estime que j'ai à mon tour le droit et surtout le devoir de demander à mes ouvriers le respect des traditions catholiques et la rigoureuse exécution des commandements de l'Eglise.

— Pas du tout, je vous le certifie, et je vous déclare énergiquement que je m'opposerai avec la plus grande énergie à vos agissements.

— Cependant, poursuivit Richard C..., dont la fureur empourprait le visage, ne suis-je pas le maître ? Vous oubliez probablement que j'ai fait profiter tous les pays d'alentour des fruits de mon travail obstiné, et jusqu'ici j'ai toujours trouvé un appui auprès des autorités ecclésiastiques. J'ai, de plus, abondamment versé des aumônes, et je crois m'être conduit en fervent catholique.

— Rappelez-vous que la main gauche doit ignorer ce que donne la main droite, et appliquez-vous à rendre votre personnel heureux, en lui facilitant sa tâche quotidienne. Dieu, que vous voulez rendre tributaire de votre tyrannie, sera infiniment plus satisfait si vous arrivez à comprendre la véritable charité.

— Voyons, écoutez, mon intention est louable ; en demandant à mes ouvriers de venir assister à la messe le dimanche, je les détourne d'aller au cabaret, je leur facilite l'occasion de s'amender et de croire en Dieu.

— Il n'est pas du tout nécessaire de leur imposer l'obligation de se rendre à l'église. On vous a appris que Dieu était partout, qu'une pensée lui suffisait, par conséquent une église est purement accessoire. Ceux qui croient devoir s'y rendre pour prier et entendre tes instructions que nous, prêtres, nous avons le devoir de leur donner, sont libres, mais ceux qui ne désirent point les imiter, sont libres également.

Depuis que je suis installé dans ce pays, j'ai étudié le caractère de la

population, et je sais que la contrainte produirait un effet désastreux sur certains caractères. Je n'ai jamais cherché à violenter les consciences et j'ai cependant réussi à ramener beaucoup d'entre elles à Dieu. Je ne désespère point, du reste, d'y ramener la vôtre qui me paraît fort éloignée de lui.

— Et si j'allais voir l'évêque pour lui expliquer votre refus ?

— Allez voir l'évêque, je ne crains rien. Certes, je m'inclinerai devant sa décision, mais je doute fort que vous arriviez à le convaincre. Peu m'importe vos charités si elles viennent de la tyrannie. Voulez-vous vraiment faire une bonne action ? Eh bien, relevez le salaire de vos ouvriers, que vous occupez douze heures et plus par jour. Montrez-vous doux, aimable, généreux, vous gagnerez leurs cœurs, ils vous seront dévoués, et ils prieront Dieu tout naturellement. La bonté appelle la bonté, la tyrannie engendre la haine.

Et puisque nous sommes sur ce chapitre, voulez-vous me permettre de vous rappeler un petit fait, insignifiant pour vous probablement, mais qui prend à mes yeux une importance considérable ? Dernièrement, vous avez renvoyé un vieil ouvrier qui depuis près de trente ans vous avait servi honnêtement. Vous l'avez jeté à la porte, parce que sa production journalière ne vous semblait pas suffisante ; pensez-vous que ce pauvre homme vous sera reconnaissant de votre procédé ?

— S'il a travaillé près de trente ans, il a quelques économies, et je suis persuadé qu'il n'est point dans la misère ; au surplus, il a des enfants qui sont grands et qui peuvent l'aider. Trois d'entre eux sont occupés dans mes ateliers et gagnent fort bien leur vie.

— Tout est relatif, Monsieur Richard C... ; qu'appellez-vous bien gagner sa vie ? Est-ce avec le salaire ridicule que vous allouez à votre personnel qu'un homme chargé de famille peut arriver à faire des économies et se charger de subvenir à l'entretien de ses vieux parents ? Cela me paraît fort difficile, pour ne pas dire impossible, et je gage, à mon tour, que, si vous aviez la curiosité de leur demander la vérité sur ce point, vous seriez édifié.

— Mais, enfin, Monsieur l'Abbé, je suis cependant un honnête homme, un industriel honorablement connu ; j'ai toujours fait face à mes affaires, et je suis grandement étonné du jugement que vous portez sur mon compte.

— Pardon, je ne vous juge pas, je fais simplement une constatation, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, et si je me permets cette constatation, c'est que vous venez me demander d'agir contre ma conscience de prêtre et d'honnête homme.

Vos ouvriers viendront à la grande messe le dimanche ou aux autres offices, quand cela leur conviendra, mais je me refuse systématiquement à employer un moyen malhonnête pour les y forcer. Je regrette profondément, croyez-le bien, d'être obligé de m'insurger contre vous, mais j'ai pour moi ma conscience et je ne veux à aucun moment empiéter sur les attributions sacrées que je tiens de Dieu seul.

Il y eut un silence, et comme cette conversation avait eu lieu très doucement

dans l'église, Richard C... fit un signe aux deux prêtres et les entraîna hors de l'église, sur la place.

L'abbé Daniel et l'abbé Duval le suivirent donc et les trois hommes sortirent de l'église.

Quand ils furent arrivés sur la place, Richard C... se tourna vers Daniel et brutalement, avec un mauvais sourire, il lui dit :

— Puisqu'il en est ainsi, je m'incline pour le moment, mais je vous promets que j'aviserai, et un jour viendra où nous verrons si vous pouvez faire la loi ici.

— A votre aise, fit ironiquement Daniel, tandis que Richard C... s'éloignait, rageur.

— Tu viens de te faire un ennemi mortel, remarqua l'abbé Duval en regardant s'éloigner le gros industriel.

— Peu m'importe, j'ai fait mon devoir, répondit l'abbé Daniel, en regagnant le presbytère.

XXII

Les femmes impriment le sceau de leur caractère et de leurs mœurs à chaque génération nouvelle. Elles portent dans leurs faibles mains, avec le caractère du peuple qui s'élève, les destinées de la société.

Vinet.

On était au mois de mai, et l'abbé Daniel avait commencé une série de conférences pratiques pour ses paroissiens. Il avait été souvent à même de constater jusqu'à quel point les gens de la campagne poussent la superstition, et la quantité de vœux qu'ils font.

Une chose l'avait particulièrement frappé, c'était l'offrande des pauvres pour vêtir la statue de la Vierge, et il déplorait cette pratique qui ne pouvait être d'aucune utilité, car, à son sens, Dieu réprouvait tout faste inutile et tout culte idolâtre.

Les nombreux pèlerinages, les pompes déployées pendant le mois de mai et aux principales fêtes de la Vierge étaient, selon lui, des réminiscences du paganisme, et il avait toujours considéré ce culte à Marie comme une sorte d'idolâtrie due à l'influence néfaste d'un polythéisme qui avait peu à peu substitué la lettre morte à l'esprit vivifiant du Code sacré.

Il s'était rendu compte que le vulgaire, laïque ou prêtre, aimait à changer de Dieu et le christianisme n'avait point échappé à cette particularité. De même que, jadis, dans l'Inde antique on avait abandonné Brahma pour Wishnou, Wishnou pour Sira, et déifié pour des cultes divers les attributs mâles et femelles de l'unité primitive, de même le christianisme, moitié aryen, moitié sémite, avait peu à peu substitué le fils au père, et, plus tard, la mère au fils, en adorant de plus un

nombre considérable de saints qui devenaient autant de dieux.

Et à cause de cela le sens des symboles s'était perdu ; le prêtre en étole blanche, dans le sacrifice de la messe, imité du rite indou, ne peut savoir ce qu'il fait.

Le christianisme n'a pas seulement emprunté à l'Inde l'incarnation, purement aryenne, il lui a pris ses légendes. L'histoire de Jésus est une reproduction fidèle des aventures de jeunesse de Christna et de Bouddha. Christna est né d'une vierge, dans une grotte où il y a un âne. Il est soustrait par ses parents aux recherches du roi qui voulait le faire périr. Bouddha, également fils d'une vierge, voit accourir autour de son berceau des sages et des rois instruits de sa naissance miraculeuse, et, dès sa plus tendre jeunesse, discute avec les docteurs de la loi brahmanique qu'il stupéfie par la profondeur de ses réflexions. Les cérémonies symboliques pratiquées dans le catholicisme lui semblaient bien provenir également des traditions védiques. Le feu qui brûlait sur les autels et se renouvelait chaque année, au jour de Pâques, le cierge, le vin, l'huile, étaient des symboles méconnus par les conciles. (Eugène Nus. A la recherche des destinées.)

Les instructions de son professeur, le vieux docteur lui avaient prouvé que le christianisme avait parcouru les mêmes phases que l'ancienne révélation primitive. L'âge d'or du christianisme avait été contenu dans les premiers siècles après l'avènement du Christ. Ce fut, du reste, dans ces siècles que la foi qui transporte les montagnes et opère les miracles se manifesta de la manière la plus éclatante, et c'est pourquoi le christianisme parvint à cette ardeur de la foi, à l'Empire du monde romain, mais dans le IIIe et le IVe siècle de notre ère apparurent les signes précurseurs de la décadence de la nouvelle religion.

Les hommes inspirés par l'Esprit saint cessèrent d'être les seuls interprètes du christianisme et furent remplacés par des hommes de métier, et l'établissement du sacerdoce fut dans l'histoire du christianisme, comme dans celle des anciennes religions, l'une des principales phases de la décadence, parce que le sacerdoce entraînait avec lui une hiérarchie mondaine, une Eglise trop visible et trop matérielle qui devait fatalement altérer le caractère simple et céleste du christianisme primitif.

L'invocation des saints était dégénérée en véritable adoration et toutes ces erreurs avaient abouti à une véritable idolâtrie pendant les siècles d'ignorance du moyen âge. La superstition s'était, par suite, étrangement développée et avait engendré la démonophobie ridicule qui avait déraciné dans le cœur de l'homme la sympathie pour le monde surnaturel.

En ce mois de mai, consacré par l'Eglise à Marie, l'abbé Daniel s'efforçait d'enseigner aux femmes leurs principaux devoirs, au nom de la Vierge, il est vrai, mais en ayant soin de ne pas tomber dans les travers ridicules qui avaient fait de Marie l'épouse de Dieu.

Il avait même défendu à ses paroissiens de parer les statues de la Vierge de riches étoffes ou de bijoux. En employant, disait-il, les revenus de ces valeurs stériles à soulager les malheureux, à instruire les ignorants, serait-on moins

agréable à Marie et à Dieu que d'aller se prosterner devant des statues de pierre et de bois aussi magnifiquement ornées que les divinités antiques ? Il voyait dans ces pratiques étroites une spéculation du clergé et une source considérable de revenus pour les cures.

Il avait eu la joie de se voir compris de beaucoup de ses paroissiens, qui s'étaient rendu compte que l'hommage le plus agréable à Dieu était celui d'un cœur soumis et résigné.

Il profitait aussi de ces conférences du mois de mai pour rappeler également les hommes au respect et à la sollicitude qu'ils devaient à leurs épouses ; il ne se lassait point de répéter combien il était honteux pour eux de se décharger sur elles des travaux les plus pénibles et de les accabler parfois de mauvais traitements.

Tout doucement il arrivait à faire comprendre à ses auditeurs la parfaite égalité des sexes, et il annonçait que les femmes sortiraient un jour du servage que la Société fait peser sur elles et qu'elles seraient non plus des esclaves et des inférieures, mais des égales et quelquefois des supérieures.

L'abbé Duval fut donc surpris de voir ce soir-là l'église absolument remplie par les fidèles, hommes et femmes. Toute la journée il avait pensé à la scène à laquelle il avait assisté le matin même, et une certaine crainte avait surgi dans son âme devant la menace du gros industriel, mais devant l'assemblée qu'il avait sous les yeux sa crainte se dissipa, et il écouta avec curiosité la parole claire et précise de son confrère.

« La femme, disait-il, est aimante avant tout, aimante au-delà de la tombe, puisqu'elle ne peut se résoudre à admettre que celle-ci se referme à jamais sur les restes de ceux qu'elle a aimés, sans lui laisser l'espoir d'une âme indestructible et immortelle.

« Il reste toujours en elle une espérance dans une immortalité dont elle ignore les lois et dont elle n'a pas toujours les preuves, mais qu'elle croit possible, parce qu'elle sent que cette immortalité est la seule consolation qui puisse lui être offerte, lorsque la mort cruelle vient lui arracher des bras l'enfant adoré à qui elle veut être réunie un jour.

« Lorsqu'elle aura appris que le bien peut être pratiqué non seulement en cette vie, mais encore dans l'autre, que son cœur ne cessera pas de battre sous le flot des émotions généreuses, quand la glace du trépas aura envahi son front ; lorsque, enfin, elle aura acquis la conviction que la pratique du bien est de mise dans toutes les circonstances et à tous les instants de la vie, que ce bien ne perd rien de sa valeur, qu'il soit pratiqué par des mains athées ou par des mains religieuses, ce jour-là, elle soupirera d'allégresse et s'engagera, sereine et forte, dans le chemin des fréquentes épreuves et des rares joies qui constituent son lot. Si ardue que puisse être sa tâche, elle l'acceptera avec une fière résignation, parce qu'elle saura qu'elle n'est que momentanée et que le jour où elle la verra se terminer lui apportera non pas l'anéantissement sans consolation, mais le triomphe de son âme dans toute la plénitude de son épanouissement.

« Et il faut insister tout particulièrement sur la tâche particulière que la nature a

dévolue à la femme en l'instituant épouse et mère.

« Il n'est pas, en effet, de tâche plus belle que cette dernière et, avec l'Écclésiaste, on peut s'écrier : « Son époux et ses fils ont chanté ses louanges ».

« Lorsque l'épouse est pénétrée de la grandeur de sa mission, lorsqu'elle sait que, du jour où elle a mis sa main dans la main de celui qui devient son mari elle lui apparaît comme un second lui-même, rien au monde ne peut être comparé à la félicité qui attend ces deux êtres. Unis dans une même chair et dans un même corps, leurs pensées sont communes et leurs aspirations aussi. L'homme, au contact de la femme, apprend à aimer davantage son semblable ; il devient moins égoïste, plus sensible, plus bienveillant. La femme prend un peu de sa fermeté, de son courage et de sa raison, et c'est ainsi que, tous deux, d'un accord tacite, arrivent aux concessions mutuelles qui créent l'harmonie des existences.

« Plus tard, cette épouse devient mère, et sa dignité déjà si grande s'en trouve encore rehaussée. Sans cesser d'être la douce conseillère, qui a plus d'autorité parfois que le mari lui-même, elle devient éducatrice. Aux mille et mille soins matériels que nécessite la naissance, il lui faut ajouter la responsabilité d'une âme à élever et à former, tâche infiniment noble, mais tâche infiniment périlleuse, dont elle ne pourra espérer se tirer avec succès si elle ne l'appuie sur la loi du devoir fortifié par le spiritualisme qui lui enseigne que l'âme de son enfant est venue à elle pour lui demander d'aider à son développement en la faisant profiter de sa propre expérience.

« Dans l'adversité, elle est souvent supérieure à l'homme. Celui-ci, fait pour la lutte, supporte mal la défaite. Dans les classes pauvres, tout particulièrement, on a l'exemple fréquent et frappant de femmes allant solliciter des places ou des secours, ne se rebutant devant aucun obstacle, prêtes à tout subir et à tout souffrir pour nourrir la nichée, tandis que l'homme, sombre et lâche, s'attable dans l'infâme bouge où l'alcool endort sa conscience...

« La femme n'est pas appelée seulement à un rôle actif, ou, pour mieux dire, toutes les femmes ne sont pas appelées à déployer les qualités d'activité qui les mettent en vue. Mais si tel n'est point leur partage, elles sont, toutes sans exception aucune, destinées à ce que l'on doit appeler « la mission de l'exemple ».

« Rien, en effet, n'est plus susceptible d'en imposer à la violence, à la haine, à la mauvaise foi, que la douceur et la fermeté ; et ces deux qualités doivent être d'autant plus cherchées par les femmes qu'elles leur sont plus faciles à acquérir, si toutefois elles apportent à cette conquête l'esprit de sincérité et de bonne volonté qui rend sinon aisées, du moins possibles, toutes les conquêtes morales.

« Il faut aussi que la femme se souvienne que ce ne sont ni les pénitences imposées, ni les aveux qui peuvent faire disparaître de sa vie la faute commise, mais bien la seule bonté qui ne s'attache pas aux jugements des hommes et qui cherche l'approbation de Dieu.

« La bonté est la plus salutaire des absolutions. Qu'importe la confession de la faute si le rachat n'existe ? Il est vrai que cet aveu est infiniment moins pénible que ne l'est l'expiation, et c'est ce qui explique la facilité avec laquelle certaines

femmes courent au confessionnal avec la pleine certitude d'obtenir un pardon que la crainte seule du châtement leur fait parfois une loi de demander.

« Que de femmes ont compromis la tranquillité de leur ménage pour avoir trop fréquenté la sacristie ! Car un des torts de la femme est de ne pas assez tenir compte des opinions, en matière religieuse, de ceux qui l'entourent et vivent avec elle.

« Le rôle de modération, de bon sens et de sagesse incombe aux femmes actuelles, trop aimantes pour ne pas désirer voir leurs maris et tous les êtres qui leur sont chers s'engager dans la même voie qu'elles. Trop intuitives pour ne pas pressentir l'au-delà, elles sont appelées à devenir les rénovatrices de la véritable foi. (Quelques écrivains spiritualistes modernes ont nettement mis en lumière le rôle magnifique que la femme est appelée à jouer. M. Léon Denis, entre autres, a, dans ses remarquables ouvrages, merveilleusement défini ce rôle.) »

Comme l'abbé Daniel prononçait ces derniers mots, l'attention de l'abbé Duval fut soudainement attirée par la vue d'un prêtre qui venait de se dresser entre les derniers rangs des fidèles, tout au fond de l'église, et dans ce prêtre, Léon reconnut avec terreur son ancien curé.

Léon sentit un frisson passer en lui. Que signifiait sa présence dans l'église de E..., et qu'allait-il en advenir ?...

Il n'eut pas le temps de trouver une solution, l'abbé Daniel descendait de la chaire et les fidèles commençaient à s'en aller.

XXIII

Nous avons besoin d'harmonie dans notre nature intérieure. Nous avons besoin d'une piété qui soit tout à la fois éclairée et fervente et qui puisse obtenir l'approbation de l'intelligence.

Channing.

S'il était donné aux hommes, au début de leur vie, d'apercevoir la route qu'ils doivent parcourir avec ses ornières, ses embûches, ses larrons d'honneur, ses voleurs de réputation au caractère hypocrite, ils refuseraient peut-être d'avancer.

La paix ne peut être encore de ce monde ; aucune créature ayant jusqu'ici vécu sous le ciel ne l'a pleinement possédée.

Depuis son arrivée, et malgré les surprises qu'il éprouvait chaque jour, l'abbé Léon Duval commençait à goûter un peu de cette douce quiétude après laquelle il avait soupiré pendant tant d'années ; mais la vue de son bourreau l'avait désagréablement impressionné et avait réveillé en lui de pénibles souvenirs.

Que signifiait sa présence dans l'église de E..., et sa visite était-elle vraiment dictée par l'amitié ?

L'abbé Duval s'efforçait de croire à un peu d'amitié, mais l'expression qu'il avait

saisie sur le visage du visiteur et les regards inquisiteurs qu'il avait jetés autour de lui disaient assez qu'il obéissait à la curiosité et à un sentiment de jalousie envers son ancien souffre-douleur.

Dès qu'il eut rejoint les deux vicaires dans la sacristie, il salua avec une politesse affectée Léon Duval.

— Mon cher enfant, je me rends en Bretagne, dans un petit bourg des Côtes-du-Nord, où je suis né, et je me suis un peu détourné de mon chemin pour vous rendre visite.

Le ton doucereux du curé avait éveillé l'attention de l'abbé Daniel qui, très poliment, répondit à la place de Léon.

— Monsieur le Curé, vous nous voyez charmés, mon ami et moi, de votre amabilité, et nous serions heureux l'un et l'autre de vous voir accepter pour quelques heures l'hospitalité dans notre cure.

A cette offre, le curé eut un sourire.

— J'accepte d'autant plus volontiers que je ne connais pas du tout votre pays, et bien que j'aie pris soin de retenir un logis dans le meilleur hôtel, je me sentirai plus en sûreté sous votre toit hospitalier que partout ailleurs.

— Il est vrai qu'ici, dans ce bourg, vous n'avez rien à craindre. Tous les habitants sont de braves gens, fit l'abbé Daniel un peu froidement.

— Je ne dis pas non, mais enfin je préfère coucher au presbytère. Demain, dans la soirée, je reprendrai mon voyage et nous aurons le temps de faire plus amplement connaissance. J'ai entendu tout à l'heure votre sermon et je reste encore sous le charme de votre parole vibrante. Toutefois vous me permettrez de ne point vous cacher mon étonnement au sujet de quelques paroles que vous avez prononcées. Votre théorie à propos de la confession m'apparaît un peu risquée, si j'ose dire, et elle ne me semble pas du tout en concordance avec ce que l'Eglise catholique, apostolique et romaine prescrit habituellement.

— Monsieur le Curé, si vous voulez, nous discuterons demain sur ce point, et puisque vous nous ferez l'honneur de rester notre convive à déjeuner, j'aurai certainement tout le temps de vous donner des explications sur la façon dont je comprends mes devoirs de prêtre. Je pense que vous serez satisfait et que vous vous rendrez compte de la justesse de mes observations.

— Je n'en doute pas, mon cher abbé, fit le curé en se mordant les lèvres, et je vous prie de ne point voir dans ma remarque une critique quelconque. Mon âge et ma qualité me donnent le droit et le devoir de vous parler tout paternellement, et tout en vous félicitant grandement de votre éloquence, de vous donner peut-être quelques conseils.

— Que j'accepterai volontiers avec reconnaissance, fit ironiquement l'abbé Daniel, en tendant la main au curé.

— Allons, c'est parfait, je vois que nous arriverons à nous entendre parfaitement bien, fit celui-ci en pressant la main qui lui était tendue.

L'abbé Duval, pendant ce court dialogue, était resté un peu à l'écart ; le curé se

tourna brusquement vers lui.

— Alors, mon cher enfant, vous êtes content de votre nouvelle résidence ?

— Enchanté, Monsieur le Curé, et Dieu, soyez-en sûr, ne pouvait me faire une plus grande grâce.

Le ton énergique et un peu bref de l'abbé Duval parut surprendre le curé.

— Cependant ces régions n'ont pas l'activité du pays manceau, et vous avez dû éprouver une sorte de gêne à vous trouver au milieu de ce grand calme ?

L'abbé Duval allait répondre. Daniel, qui écoutait et examinait curieusement le curé, ne lui en laissa pas le temps.

— Mon ami Léon aime le calme, et il se plaira ici ; d'ailleurs je ferai tous mes efforts pour le guider et lui être utile.

— Mes compliments, mon cher abbé ; je vois que vous considérez votre confrère comme un ami, puisque vous lui donnez ce titre.

— Nous nous connaissions déjà, et sa venue ici a été pour moi une joie profonde.

— Ah ! de mieux en mieux ; mais dites-moi, puisque l'un et l'autre vous paraissez aimer le calme, pourquoi n'avez-vous pas embrassé la vie monastique ? Vous aviez la vocation pour cela, reprit le curé d'un ton persifleur.

A cette répartie le visage de l'abbé Daniel se colora d'une légère rougeur, mais d'un ton ferme il répondit :

— Personnellement je ne puis vous dissimuler toute ma réprobation pour les institutions monastiques ; la vie des moines ou des anachorètes me paraît être l'égoïsme poussé jusqu'aux dernières limites, et je considère que Dieu ne nous a pas mis sur la terre pour murmurer des prières, mais pour agir. L'action incessante est certainement plus agréable à ses yeux que l'oraison stérile.

Sa volonté est que nous vivions au milieu de nos semblables, entre les bons et les méchants, tout en nous efforçant de maîtriser les passions qui naissent de ce contact. Nous avons tous le devoir de lutter et, si nous faiblissons, de nous relever et de triompher en répandant autour de nous la plus grande somme de bonheur possible.

— Alors, pourquoi ne pas vous être marié ?...

— Les circonstances m'ont poussé dans le sacerdoce, et si du moins je ne le regrette pas, je déplore quelquefois de m'y trouver engagé ; toutefois, je m'efforce, dans ma situation, de faire tout le bien dont je suis capable, et cela me fait oublier mon état particulier.

Jusqu'ici le catholicisme s'est plu à placer les chefs de famille dans un état d'infériorité relative, et je crois, au contraire, qu'un père de famille a plus d'énergie que ceux dont la religion fait des êtres privilégiés.

J'aurais pu, certes, abandonner ma carrière, mais dans l'impuissance où je me serais trouvé réduit en face des préjugés actuels de la société, j'ai compris que je serais coupable de me sacrifier, et tout en restant dans le sacerdoce, j'ai trouvé à

satisfaire ma conscience.

Dans la ligne de conduite que je me suis tracée, je trouve les satisfactions véritables ; j'emploie utilement mon existence et je bénis Dieu de m'avoir accordé la paix de l'âme.

— Allons, allons, mon cher abbé, je n'ai pas voulu vous froisser, je ne doute pas de votre sincérité. Excusez-moi d'avoir provoqué cette petite discussion et ayez l'obligeance de me conduire au presbytère. Il se fait tard, et je ne veux point vous retenir plus longtemps.

— Monsieur le Curé, je reste à votre disposition, au cas où vous auriez le désir de poursuivre cet entretien. Ce soir je n'insisterai pas, car j'ai quelque occupation, puisque je dois aller visiter avec l'abbé Duval une pauvre femme à laquelle je m'intéresse en raison de son âge et de sa misère. Vous voudrez bien nous excuser ; nous nous retrouverons demain matin, et j'espère que vous passerez une excellente nuit au presbytère.

Tout en causant, les trois ecclésiastiques avaient traversé le petit jardin attenant à l'église et étaient arrivés dans la cour du presbytère. A l'appel de l'abbé Daniel, Mariette, la vieille bonne, parut sur le seuil de la porte. — Mariette, ma bonne, veuillez préparer une des chambres du premier étage, pour M. le Curé.

Sans répondre la servante s'inclina et les trois hommes restèrent seuls encore un moment. Il y eut un silence prolongé qu'aucun d'eux n'osa troubler tout d'abord, mais le nouvel arrivant se décida à poser encore quelques questions.

Il se tourna vers son ancien vicaire et, méchamment, il lui dit :

— Je vois décidément que vous avez trouvé ici, dans ce pays perdu, tout ce qui était capable de satisfaire votre nature un peu sauvage, et vous me voyez ravi de vous y voir déjà habitué.

A l'insinuation cachée dans les paroles du curé, l'abbé Duval balbutia quelques mots, mais ce fut l'abbé Daniel qui le tira encore une fois d'embarras.

— Tout à l'heure, Monsieur le Curé, je pensais vous avoir fait comprendre que chacun de nous a le plus grand besoin d'harmonie dans sa nature intérieure. Permettez-moi de retourner la question et de vous demander à mon tour si vous-même vous trouvez satisfait dans votre cure, probablement moins sauvage que la nôtre, et si le mouvement des cités vous est plus favorable que la paix des campagnes ?

A ce coup droit, la figure du curé s'empourpra soudainement.

— Monsieur l'Abbé, j'interroge votre confrère, parce que je crois en avoir le droit, mais je m'étonne que vous me posiez semblable question. Je suis, ne l'oubliez pas, votre supérieur et j'ai le devoir de vous rappeler à l'ordre. Vous n'avez pas à m'interroger pour connaître mes impressions et mes goûts, et vous ne pouvez vous faire juge de mon caractère et de mes actes.

— Mais, c'est entendu, Monsieur le Curé, et vous me voyez charmé de vous voir répondre aussi nettement. Je pense, comme vous, que nous, prêtres, nous avons le devoir impérieux de nous inspirer des paroles du Christ : « Ne faites pas

aux autres... »

Furieux, le curé ne laissa pas achever l'abbé Daniel. Il s'était levé, et, menaçant, il avançait vers le jeune prêtre. Très froid, celui-ci était resté à sa place et ironiquement il lança :

— Mais qu'avez-vous, Monsieur le Curé, et pourquoi vous mettre dans un tel état. Est-ce par hasard la citation de la parole évangélique ? Diable, seriez-vous possédé ? Dans ce cas quelques gouttes d'eau bénite seraient peut-être d'un salutaire effet, et je me ferais un devoir de vous exorciser.

A ce nouveau coup, le curé reprit son sang-froid. Il recula et, vaincu, s'écroula à nouveau sur sa chaise.

— Excusez, je vous prie, ma nervosité ; je suis un peu fatigué et, encore une fois, je n'ai pas eu l'intention de vous être désagréable.

— Alors l'incident est clos, fit en souriant l'abbé Daniel, qui s'était levé en voyant Mariette rentrer ; j'espère que vous dormirez bien et que demain nous aurons le grand plaisir de vous retrouver frais et dispos.

Sans répondre, le curé serra la main de Daniel, puis celle de Léon, et, l'air vexé, suivit Mariette qui le conduisit à la chambre qu'elle venait de préparer.

XXIV

La raison peut nous avertir de ce qu'il faut éviter ; le cœur seul dit ce qu'il faut faire.

Joubert.

Restés seuls, les deux amis se regardèrent. L'abbé Duval avait un air inquiet qui contrastait avec celui de Daniel.

— Daniel, cet homme s'efforcera de nous faire du mal, quand il sera parti d'ici.

— Peu nous importe. Il n'est d'ailleurs pas sûr qu'il y réussisse. Nous serons deux pour déjouer ses plans ténébreux. Tranquillise-toi, et surtout ne te laisse pas aller au découragement. Le premier devoir d'un homme, et particulièrement d'un prêtre, c'est d'être fort et calme devant les méchants. Si tu veux, maintenant que nous voici libres, nous allons aller chez « la sorcière », et je pense que tu sortiras de chez elle plus confiant dans l'avenir.

Nous allons prendre un chemin de traverse, et nous serons arrivés dans quelques minutes. D'ailleurs nous devons agir avec beaucoup de prudence, car il n'est pas nécessaire que notre visite soit portée à la connaissance de quiconque. Remarque bien que nous n'avons pas à nous cacher, mais il est cependant préférable de ne pas nous montrer. Certaines gens ne tarderaient pas à nous accuser de pactiser avec celle qu'ils appellent la sorcière, et nous rencontrerions, par la suite, mille difficultés pour exercer notre ministère. Nous aurions des luttes sourdes à soutenir qui paralyseraient le bien que nous devons faire.

— Mais, enfin, qu'allons-nous faire chez cette femme ?

— Te montrer un phénomène, absolument nouveau pour toi, afin de t'initier à une science que je veux te voir posséder. Tout ce que je t'ai appris jusqu'à ce jour va devenir pour toi en quelque sorte tangible, parce que l'expérience va venir à ton aide et te donner la clef de ce que tu as seulement entrevu.

Cette femme possède des facultés qui lui donnent la possibilité de faire un merveilleux sujet pour l'expérimentation. C'est ce qu'on appelle un médium puissant. Grâce à elle, tu pourras communiquer avec des êtres invisibles, et ces êtres te donneront la preuve de la réalité de leur existence immatérielle.

— Mais, mon cher Daniel, cela ressemble fort à de la sorcellerie ou à du satanisme, et je ne m'étonne plus que cette femme soit appelée la sorcière ; néanmoins je te suivrai, mais je te préviens que j'examinerai fort attentivement tous les phénomènes qui se produiront en ma présence, en me réservant de les passer au crible de la raison.

— Je ne t'ai jamais demandé autre chose ; mais laisse-moi te dire que ce que tu verras ne s'écartera jamais de la raison. Ces phénomènes se sont produits de toute antiquité. Des manifestations, toujours de même ordre et de même nature, ont attiré l'attention des penseurs et, bien avant le trépied de la pythonisse, nous voyons, dans la Genèse, Moïse interdire au peuple juif de communiquer avec les morts, nous voyons Saül évoquer Samuel et converser longuement avec lui.

— C'est exact, et je connaissais cette particularité, bien que je ne me sois jamais occupé de tout cela, puisque l'Eglise le défend.

— L'Eglise, que tu invoques, a pu défendre ces pratiques, nécromanciennes, parce que des gens affamés de mystère se laissent parfois séduire par des nouveautés dont les attraits sont mauvais pour les ignorants et les faibles. Mais en ayant le souci très louable de protéger ces faibles et ces ignorants, elle a malheureusement dépassé toute mesure et condamné en bloc tout ce qui était mauvais et aussi tout ce qui était bon.

A vrai dire, pendant longtemps, l'Eglise est restée passive, mais, de nos jours, elle a pris position en marquant une hostilité absolue qui ne distingue pas entre les faits et la doctrine ; elle en condamne en bloc l'approche et la curiosité, et cela parce que, ouvertement, des prélats se sont adonnés à ces études. Dans l'entourage même du pape, lesdites études furent poursuivies, et tu n'ignores pas que le premier médecin du pontife, le Dr Lapponi, a fait imprimer un gros volume qui contient le résumé des séances auxquelles il a assisté. Cet homme s'est porté garant de l'authenticité des phénomènes, et il a incliné à y voir une sorte de pont sur notre monde et celui de l'au-delà.

Je dois à l'excellent homme dont tu as lu les écrits d'avoir été initié à cette science. C'est lui qui m'a fait connaître le sujet que nous allons voir tout à l'heure. C'est lui encore qui m'a guidé et m'a mis au courant de quantités de choses concernant cette science ; c'est grâce à lui, enfin, que je suis devenu le prêtre que je suis et que j'ai compris le rôle qui m'était assigné sur la Terre.

La science de l'esprit ne peut être abordée par tout le monde. Elle est, plus

qu'aucune autre science, pleine d'écueils, et cela est compréhensible, puisque, en somme, c'est une science qui contient toutes les autres.

Les sciences, en effet, s'occupent de la matière, mais de la matière seule ; elles s'arrêtent toutes devant l'infranchissable, c'est-à-dire devant la forme particulière que revêt la matière quand on arrive à l'esprit qui la meut. Mens agitat molem. L'esprit meut la masse ; il est donc logique d'affirmer que la science qui s'occupe de l'esprit contient toutes les sciences.

Partant de cette déduction admise par la grande majorité des penseurs, il est concevable qu'on ne peut pousser à cette étude que des gens suffisamment éclairés pour pouvoir comprendre les phénomènes.

Remarque, d'autre part, que certains esprits éclairés peuvent être des esprits méchants qui se serviront de leur science pour mal faire. Ce cas particulier s'est présenté maintes et maintes fois, et il restera essentiel de soigneusement distinguer entre les pervers et les bons.

Donc, dès maintenant, si tu réfléchis, tu t'apercevras que l'étude délicate que je veux te voir entreprendre, sous ma direction, est subordonnée à deux choses essentielles pour être productive de bons effets : l'intelligence et la bonté du cœur.

L'intelligence, activée par l'étude constante, te donnera la facilité d'arriver très vite à la compréhension de certains phénomènes ; elle te permettra de saisir le mécanisme de ces phénomènes, elle te donnera la possibilité de classer méthodiquement chacun d'eux et de leur attribuer, sans te tromper, les effets qui leur sont propres.

La bonté du cœur te donnera la force nécessaire pour résister à toutes les influences mauvaises ; elle éclairera ton jugement, elle t'inspirera ta conduite, elle t'évitera les embûches et contribuera à développer toutes tes facultés pour le plus grand profit de ceux que tu voudras instruire ensuite.

— Mon cher Daniel, tout cela me semble fort juste, mais ce qui me chagrine, c'est que si j'étudie cette science de l'esprit, comme tu l'appelles, je me trouverai en état de désobéissance vis-à-vis de l'Eglise catholique.

— Sans me lancer dans des explications qui pourraient te paraître fastidieuses, je te répondrai que chacun, ayant son libre arbitre, doit être par cela même apte à comprendre sa position et à calculer ses forces. La question de conscience en regard de l'obéissance que tu crois devoir à l'Eglise catholique est, par conséquent, toute personnelle, et ce n'est pas à moi qu'il appartient de décider, ton intelligence et ton instruction supérieure te donnent, ce me semble, les éléments suffisants pour la juger. Je me bornerai donc, sur ce point, à quelques observations générales sans applications individuelles.

La science que je veux te faire connaître a pour principe de respecter toutes les croyances sincères ; si la foi catholique te suffit, je t'encouragerai à t'en contenter, car cette science de l'esprit n'a point pour but de supplanter la religion ni d'en détourner ses ministres, mais je crois, je suis même certain qu'elle est appelée, un jour, à suppléer non seulement la religion catholique, mais toutes les religions existantes, parce qu'elle recèle dans ses flancs une de ces vérités éternelles qui

s'implantent bon gré mal gré.

Le prêtre intelligent qui n'est pas dominé par des idées étroites peut faire beaucoup de bien dans le cercle de ses attributions, et par l'autorité de son caractère. Sans s'écarter de l'orthodoxie, il peut puiser dans cette science les éléments d'un enseignement large et rationnel, qui retiendra plus de brebis que la peur du diable et des flammes éternelles.

Et si tu arrives à parfaitement comprendre tes devoirs, il n'en résultera aucun dualisme entre ton ministère et tes convictions intimes. Suis mon exemple, et je suis persuadé que tu seras heureux de la nouvelle direction que prendront peu à peu tes idées.

Je ne chercherai donc pas à exercer aucune influence quelconque pour te faire partager les miennes d'une façon complète, dans le cas où tu aurais la moindre hésitation.

— Mon cher Daniel, j'accepte de me rendre compte, et je suivrai avec intérêt les expériences auxquelles tu me convies ; je réserve, toutefois, mon jugement, dans l'espoir que cela me permettra de me dégager au cas où je pourrais trouver quelque chose de répréhensible dans ces expériences.

— Ton observation est trop juste pour que je sois tenté de m'en formaliser ; tu étudieras et tu prendras ensuite une décision. Nous voici arrivés ; vois, la maison de la « sorcière » est au bout du sentier que nous longeons. Tu es bien décidé à me suivre.

— Oui, et plus je réfléchis, plus je considère qu'il est de mon devoir de t'accompagner. Mon amitié pour toi, à défaut de tout autre prétexte, m'en fait une impérieuse obligation.

— Entrons donc et fie-toi à moi.

Les deux prêtres sans ajouter un mot s'avancèrent dans le chemin et, une minute après, Daniel frappa doucement à la porte à travers les interstices de laquelle filtrait un pâle rayon de lumière.

Quelques secondes après, ils pénétraient dans la chambre où l'abbé Duval avait conversé avec la mère de l'insensée, et ils s'asseyaient devant la table placée tout près de la fenêtre hermétiquement close et voilée d'un rideau de serge rouge.

XXV

Qui pense aux morts ? Qui sait vivre avec eux ? Heureuses les âmes nourries de l'invisible comme du visible, qui conservent la mémoire et l'amour de ceux qui ne sont plus ici !

Gratry.

Lorsque les trois personnages furent installés, l'abbé Daniel prit la parole pour

expliquer à son ami ce qu'il allait voir :

— Madame, dit-il, est depuis, près de trente ans l'objet de manifestations qui pourraient paraître extraordinaires pour les personnes non initiées. Ces manifestations se sont toujours imposées à elle avec une escorte d'incidents parfois désagréables, mais il lui a toujours été impossible de faire qu'elles soient ou non, de même qu'il lui a été impossible d'en augmenter ou diminuer la fréquence. Quand elles se produisent, elle n'a aucunement conscience ni du mobile qui les a créées, ni de la forme qu'elles ont revêtue.

Le personnage dont tu as lu les écrits s'est efforcé, dans toute la mesure du possible, de percer le mystère dont ces manifestations se trouvaient entourées, et c'est pourquoi il a soigneusement étudié le magnétisme et tout ce qui s'y rapporte.

Les études qu'il a poursuivies lui ont prouvé l'existence de forces spirituelles destinées à révolutionner l'ignorance profonde des doctrines philosophiques et théologiques telles qu'elles sont sorties du cerveau des hommes, et il a pu, par suite, s'approcher un peu plus près de la Vérité.

A propos de ce qu'est la Vérité, il faut rappeler ce que saint Augustin a dit d'elle dans la Cité de Dieu. Sa définition, tirée des œuvres d'Hermès, te prouvera que l'homme dans cette vie, ne peut que s'approcher de la Vérité, sans la posséder complètement.

« La Vérité, c'est ce qui est éternel et immuable ; la Vérité est le premier des biens ; la Vérité n'est pas et ne peut être sur la Terre ; il se peut que Dieu ait donné à quelques hommes, avec la faculté de penser aux choses divines, celle de penser aussi à la Vérité ; mais rien n'est la vérité sur la Terre, parce que toute chose est une matière revêtue d'une forme corporelle sujette au changement, à l'altération, à la corruption, à la transformation. L'homme n'est pas la Vérité, parce qu'il n'y a de vrai que ce qui a tiré son essence de soi-même et qui reste ce qu'il est. Ce qui change au point de n'être pas reconnu, comment cela pourrait-il être la Vérité ? — La Vérité est donc ce qui est immatériel, qui n'est point enfermé dans une enveloppe matérielle, qui est sans couleur et sans formes, exempt de changement et d'altération, en un mot, ce qui est éternel. Toute chose qui périt est mensonge et fausseté ; la terre n'est que corruption et génération, et toute génération procède d'une corruption ; les choses matérielles ne sont que des apparences et des imitations de la Vérité, ce que la reproduction est à la réalité ; aussi les choses de la Terre ne sont pas la Vérité. »

— Mais alors, fit l'abbé Duval, en interrompant l'abbé Daniel, si je m'inspire de la définition que tu viens de donner, les phénomènes que tu me feras constater ne sont pas non plus l'expression de la Vérité, puisqu'ils se passent également sur la Terre ?

J'attendais ton objection. Ces phénomènes n'ont qu'une vérité relative, d'autant plus relative que les forces qui les créent sont plus pures et plus dégagées de la matière. Et c'est pourquoi, précisément, l'observation de ces phénomènes paraît si compliquée. Ils se produisent d'autant de façons différentes qu'il y a d'individus, parce que chacun de nous mêle de sa propre nature à la nature intime du phénomène. Il n'en est pas moins vrai que la Vérité relative qui se dégage de

l'expérimentation est proportionnelle au degré d'élévation, de science et de moralité des expérimentateurs.

Et si j'ai parlé de science, c'est que la Science proprement dite est tenue, de par l'éternelle loi de l'honneur, à regarder en face et sans crainte tout problème qui peut se présenter à elle.

Nous sentons obscurément, autour de nous, la présence d'êtres invisibles. Les êtres chers que nous avons perdus ne sont pas disparus à jamais ; du reste, toutes les religions l'affirment. Cette affirmation serait l'absurdité complète si précisément nous ne possédions aucun moyen d'étayer une croyance aussi respectable, puisqu'elle est aussi vieille que le monde.

Et si nous réfléchissons bien, nous constatons, avec l'aide de la Science, que les organes humains ne sont aptes à percevoir la nature que dans un champ très limité. Que notre œil, par exemple, soit construit d'une autre façon ; que son pouvoir de refléter les images qui nous entourent soit augmenté ou diminué, et aussitôt nous percevrons la nature tout autrement qu'elle paraît exister. Nous verrons quantité de choses que nous ne voyons pas, et nous cesserons de voir quantité de choses que nous voyons. Le monde nous apparaîtrait transformé, et il nous faudrait exercer nos recherches dans un sens diamétralement opposé à celui que nous connaissons.

La possibilité de communiquer avec ceux qui ont quitté la Terre et se sont dépouillés de leur enveloppe matérielle ne peut donc être une utopie, car si nous admettons l'existence en nous d'un principe survivant au corps, nous sommes obligés de reconnaître que ce principe, toujours existant, doit pouvoir, tout en étant réglementé lui-même par des lois précises, se manifester à ceux qui sont encore attachés à la matière. La difficulté consiste à trouver le moyen d'établir une communication sans que rien dans la Nature puisse en être troublé.

Tu n'es pas sans avoir entendu parler de communications avec les morts. De tout temps cette communication a existé. C'est dans l'Inde d'abord, dans le livre sacré des Védas que le législateur Manou parle des esprits. En Chine, depuis des temps immémoriaux, on se livre à l'évocation des esprits des ancêtres. Chez les Hébreux, l'évocation des morts était tellement répandue que le Deutéronome défend qu'il se rencontre dans la nation quelqu'un qui demande aux morts la révélation de la vérité. En Egypte on questionnait l'oracle dans tous les temples. Joseph, devenu ministre du Pharaon, interrogeait une coupe remplie d'eau du Nil. A la même époque, Saül évoquait l'ombre de Samuel, en Palestine, par l'intermédiaire de la pythonisse d'Endor, la veille de la bataille de Gelboc. L'ombre évoquée prédit à Saül sa défaite et sa mort, qui se réalisèrent l'une et l'autre.

L'antiquité fourmille de faits attestant la croyance aux esprits, et leur fréquentation était devenue une habitude pour les vivants.

Le moyen âge, en France, a vu également ces pratiques, mais ici l'Eglise catholique a fait une guerre sans merci à tous ceux qui s'occupaient de nécromancie. Ces phénomènes étaient attribués au diable, et ce sera pour l'Eglise la tache éternelle d'avoir inventé le dogme satanique qui a été la cause de tant de crimes, et pour lequel tant de victimes ont été sacrifiées sur le bûcher.

À vrai dire, les entités qui peuvent se communiquer aux hommes sont de deux essences parfaitement distinctes : les bons et les mauvais esprits, et je suis forcé de reconnaître qu'à notre époque, les seconds peuvent l'emporter sur les premiers. La méchanceté, l'orgueil et toutes les passions qui en dérivent sont malheureusement encore l'apanage de notre humanité. Il s'ensuit que nous sommes perpétuellement ballottés entre le bien et le mal, et que nous succombons bien souvent.

Malgré les bûchers allumés, la croyance aux Esprits a subsisté, et les manifestations de l'au-delà, éternelles dans leur principe et dans leur existence, se sont continuées de nos jours; mais la Science, peu à peu, s'est ingéniée à trouver la clef des dites manifestations, et si elle n'est pas arrivée complètement au but, elle a, du moins, poussé ses investigations suffisamment avant pour permettre d'affirmer que le jour n'est pas éloigné où elle reconnaîtra, malgré l'orgueil de ses pontifes, la réalité de phénomènes admis par les uns et contestés par les autres. Depuis 1850, l'évocation des Esprits, en notre pays, a pris un immense développement, et malgré la défense du Saint-Office, incapable, et pour cause, d'enrayer un mouvement qui doit devenir un mouvement régénérateur, ces pratiques se sont répandues et sont entrées dans le domaine scientifique.

Certains savants, en effet, ont reconnu, après beaucoup d'hésitations, mais aussi après de consciencieuses recherches, que les études psychiques pouvaient s'appuyer sur un terrain de vérités positives, expérimentales, indéniables. Pour concerner ce que l'homme a dans sa destinée de plus subtil, ces vérités n'en sont pas moins traitées comme dans un laboratoire. Et l'âme, depuis tant de siècles, théologiquement incomprise, ou enfermée dans des définitions philosophiques insuffisantes, commence à montrer sa structure intime.

Et le plus curieux, vraiment, c'est d'arriver à connaître l'âme par les procédés de cette même science, qui s'est d'abord défendue de l'avoir rencontrée jamais sous son scapel ; on peut voir par des moyens parfaitement scientifiques qu'elle est distincte de la matière et distincte dans elle, mais qu'elle a sa vie et ses moyens propres, et qu'intangibles elle produit des phénomènes palpables.

Par cette âme, on peut correspondre à distance dans la vie, au moment de la mort et au-delà de la mort, transmettre des volontés et des pensées, extérioriser des mouvements et des sensibilités, pénétrer l'avenir, voir les yeux clos, entendre sans le secours de l'oreille, se déplacer dans l'espace sans avoir quitté sa maison, composer dans le sommeil, une œuvre littéraire qu'on n'aura plus qu'à écrire mécaniquement au réveil.

Mais il a fallu, d'autre part, pour ouvrir les yeux des hommes à la lumière, la découverte du magnétisme et des phénomènes de son action sur l'homme, au point de vue de son effet curatif des maladies et au point de vue du dégagement de l'âme à l'état somnambulique. Il a fallu tous les admirables effets psychologiques établissant les rapports des Esprits incarnés avec les Ames des morts, avec les Êtres du monde invisible, pour mettre en lumière, aux yeux de tous, l'existence de ces relations. Rien n'est mystère ni miracle. Dieu gouverne l'Univers par des lois, lois qu'il est donné à l'homme de découvrir comme récompense, comme prix de son travail et de ses sueurs, car «il n'y a rien de

secret qui ne doit être connu et rien de caché qui ne sera découvert ».

L'apparition du christianisme fut un grand événement. Les Juifs étaient un peuple à part. Ils admettaient, il est vrai, l'unité d'un Dieu créateur, maître unique de l'Univers, mais ils avaient aussi l'orgueil et la prétention de croire qu'ils étaient le seul peuple de la Terre aimé de Dieu, tous les autres étant infailliblement condamnés à leur être soumis et à leur obéir. Pour que le peuple juif rentrât dans l'harmonie, il fallait qu'il fût arraché à son fanatisme, à ses préjugés, à ses dogmes infaillibles, à la domination de ses prêtres. Telle fut la mission de Jésus et, après lui, celle des apôtres.

Malheureusement, le christianisme s'est peu à peu voilé sous l'obscurantisme du catholicisme qui a tué la véritable religion.

Le catholicisme est une déviation de la pensée du christianisme, une difformité imposée à la morale pure et lumineuse promulguée à différentes époques. Ce qu'on nomma les sectes, les hérésies sans cesse renaissantes furent une protestation énergique et souvent renouvelée contre le culte nouveau pour ramener à l'idée vraie du fondateur.

Ce fut en vain ; le catholicisme resta religion déformée, sans logique, sans idéal, sans unité, sans affirmation ; il ne pouvait fonder autre chose que des sociétés hypocrites, qu'un état social sans base, sans certitude, sans fixité ; un état social où la force prime tout, où la puissance est maîtresse de tout. Une religion semblable, une société pareille ne peuvent fournir une carrière régulière, une période complète ; ils sont voués, l'un et l'autre, à un écroulement prématuré.

Hors les principes d'amour et de charité que le Christ a prêchés, il faut rejeter, comme une offense à Dieu et un outrage à la raison humaine, les mystères, dogmes et sacrements.

L'origine du monde, telle que la Genèse la rapporte, la chute du premier homme, dont, non seulement il a plu à nos ancêtres orientaux de faire retomber le poids sur la femme, mais encore de faire partager le châtiment aux générations futures, sont des fables que le temps et la science sont appelés à détruire. Les enfants de nos enfants se diront un jour en souriant : « Nos pères étaient-ils simples ! »

La Trinité doit être considérée comme les trois attributs par lesquels Dieu s'est manifesté aux hommes : le Père, la puissance par la création ; le Verbe, la révélation par la voix des prophètes ; et l'Esprit saint, l'amour qu'il a mis dans nos cœurs. Ces trois attributs, comme autrefois l'ont fait les païens, ont été personnifiés par les catholiques.

L'Incarnation est indigne de la justice divine. Eh quoi ! Dieu a voulu que son fils fût assujéti aux misères de la vie, il a voulu qu'il subît la loi commune aux autres hommes, et il ne l'a point fait naître selon celle de la nature ? Voudrait-il nous faire rougir d'une nécessité qu'il nous a imposée, ou plutôt ne méprisons-nous pas son œuvre au point de l'avilir ?

Rejetant le péché originel, nous ne pouvons admettre la nécessité d'un rachat, par conséquent, de la rédemption.

Le Christ n'est pas venu pour nous racheter, mais pour nous libérer de la loi mosaïque et nous donner des préceptes appelés à régénérer le monde. Pour cette audace, les prêtres de son temps l'ont crucifié, et ceux du nôtre ont dénaturé sa doctrine, en entassant sophisme sur sophisme, aberration sur aberration, pour aboutir à l'incompréhensible. Et les voilà placés dans l'alternative ou de voir rejeter leur enseignement, ou de donner à la religion une évidence rationnelle et scientifique. Ne le voulant ou ne le pouvant, comme ces pharisiens hypocrites dont parle Jésus, ils poursuivent de leurs anathèmes quiconque cherche à s'emparer des clefs de la science.

Les sacrements sont des simulacres propres à frapper les esprits.

Des ablutions d'un autre climat on a fait le baptême. Un nouveau-né peut mourir ; s'il a reçu sur sa tête un peu d'eau, la béatitude éternelle lui est acquise.

Ceux qui ont traversé la vie et ses orages, qui, maintes fois, se sont trouvés dans des situations difficiles où il faut un effort surhumain pour choisir le bien, seront très heureux si, à la fin de leur carrière, ils sont les égaux de ce petit enfant qui n'a ni combattu ni souffert.

Par contre, voici une pauvre créature qui a eu tant de peine à naître, qu'elle meurt avant d'avoir reçu la merveilleuse aspersion ; et, sans qu'il y ait de sa faute, elle est condamnée pour toute l'éternité, c'est-à-dire pour un temps qui n'a point de fin, à ne jamais connaître le bonheur.

Quelle imagination en délire a pu inventer cela ? Le sacrement de pénitence peut être considéré comme le plus grand errement où puisse conduire l'orgueil humain. Les prêtres catholiques, se substituant à Dieu, s'arrogent le droit de remettre les péchés et de décider du sort de leurs semblables, s'appuyant sur ces paroles qu'il leur est facile d'interpréter à leur gré : « Tout ce que vous lierez ou délierez sur la terre sera lié ou délié dans le ciel ».

S'il leur était donné de voir là-haut, que de choses ils ont liées et qui y sont déliées, et que d'autres ils ont déliées et qui s'y trouvent liées !

Deux hommes partent du même point, même milieu, même éducation et même profession ; par des chemins différents ils arrivent à la vieillesse, l'un noirci de crimes, et l'autre chargé de bonnes œuvres. Prêt à paraître devant le juge suprême, l'effroi saisit le coupable, il s'agenouille devant le prêtre catholique et l'établit juge de sa vie. Ce prêtre prononce sur lui des paroles d'absolution. Allez en paix... lui dit-il, et le mal qu'il a fait est effacé.

Supposons maintenant que celui qui a passé sa vie à remplir les devoirs d'un vrai chrétien commette une seule de ces fautes qui sont déclarées mortelles, et qu'il meure sans avoir pu l'accuser : voilà l'infortuné précipité pour toujours dans un océan de flammes ; et le grand coupable, le scélérat, portera triomphalement la palme des bienheureux, parce que des mains sacerdotales se sont étendues sur lui, accordant un pardon que Dieu ne peut manquer de ratifier...

La puissance des prêtres catholiques est grande ! On comprend, d'après cela, le vertige qui s'est emparé des prélats et des théologiens.

En ce qui concerne la confession, d'un moyen de moralisation on a fait un

instrument de domination ; détenteurs des secrets de famille et de ceux de l'Etat, les prêtres ont bien courbé des têtes sous leur joug...

Doit-on parler de ces conseils qui portent la désunion dans les intérieurs ?... De ces captations qui assurent l'opulence des pontifes et celle des ordres religieux ? Non ; il serait trop long d'énumérer toutes les énormités que depuis des siècles ils imposent.

Passons à l'Eucharistie. Après la fraction du pain, si Jésus a vraiment prononcé les mots que la tradition lui prête, cela pouvait-il signifier autre chose que : « Ceci est la substance qui forme mon corps et mon sang ? »

La hardiesse des hommes est effrayante ; ils dénaturent jusqu'au sens des paroles du Christ même.

Lui vint-il jamais à la pensée qu'un jour on l'enfermerait dans le petit espace que l'on appelle tabernacle ? Vêtu de chasubles brodées, montait-il les degrés de marbre d'un autel ? Dans des vases d'or versait-il le vin ? Non ; à un repas fraternel il conviait ses apôtres, leur enjoignant de renouveler cet acte en mémoire de lui, c'est-à-dire de s'assembler du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident, afin que le pauvre prît place aux côtés du riche, et que le plus grand fût le serviteur de tous.

Cette simple et touchante leçon d'égalité et de fraternité ne vaut-elle pas la communion que le prêtre distribue ? Pain stérile et froid, qui ne réchauffe aucun cœur ; car, comme ils sont venus, la plupart s'en retournent.

On enseigne que la confirmation donnée au chrétien fortifie en lui la vie spirituelle. C'est une erreur. Celui qui était faible demeure chancelant et le fort reste fort. La confirmation n'est qu'un prétexte aux pompes et aux cérémonies de l'Eglise.

On retrouve la même inutilité dans l'extrême-onction. C'est un acte institué pour satisfaire de puérides crédulités. Oindre d'huile certaines parties de notre corps en murmurant quelques prières, cela peut-il nous rendre agréables à Dieu et faciliter notre passage dans une autre vie ?

Que doit-on penser des pouvoirs conférés par un évêque à de jeunes lévites ? Pouvoir de faire descendre Dieu dans le pain eucharistique, pouvoir de remettre les péchés, pouvoir d'enseigner, de diriger les âmes et de statuer sur leur sort.

L'ordination reçue, que voyons-nous ?

La cohorte sacrée se relever, touchée au front par le démon de l'orgueil. Ah ! c'est que la puissance dont ils sont investis, si elle n'était chimérique, serait plus grande, plus importante mille fois que celle des souverains de la terre : car les voilà érigés maîtres et juges de la partie la plus noble, la plus libre de notre être, essence divine qui ne doit relever que de son créateur, et, pauvres créatures accessibles à toutes les faiblesses humaines, ils ne reculent pas devant cette responsabilité immense !

Mais les prêtres catholiques n'ont pas de scrupules. On les voit par le monde, la tête haute, vêtus autrement que leurs frères, recevant, comme chose due, les

témoignages de respect des femmes, des enfants, des timides et des crédules.

Reste le sacrement du mariage.

Les prêtres le disent institué par le seul fait que Jésus assista aux noces de Cana. Ces étranges et audacieux travestissements de ses actes tendent toujours à un seul but : favoriser cet esprit de domination qui veut que pas un acte important de notre vie ne s'accomplisse sans qu'ils y apportent leur sceau.

Sans doute, c'est une touchante pratique d'unir deux êtres au nom de Dieu ; mais si, avec des cœurs pleins de foi, eux et ceux qui les aiment appelaient la bénédiction du Seigneur, seraient-ils moins exaucés qu'un prêtre qui prie avec l'indifférence d'un étranger ?

Voyons, à présent, les traditions, interprétations, probabilités que l'Eglise, dans son infaillibilité, a dogmatisées, menaçant de ses foudres quiconque refuse de croire.

On a proclamé, sans appel, les jugements de l'Eglise ; cependant en ce qui concerne l'origine et l'ancienneté du globe, le mouvement de la terre, la pluralité des mondes, la résurrection de la chair, etc., la géologie, l'astronomie, la chimie, etc., sont venus jeter des démentis, sans compter ceux que le temps réserve.

Et Satan, et les démons ; sans doute, nos aïeux ont voulu personnifier la matière en lutte avec l'esprit, et ces inventions, traversant les siècles, ont fait de Satan un antagoniste de Dieu, et de nos passions autant de démons.

Quant aux peines éternelles, l'aberration de ce dogme est si grande qu'il se détruit de lui-même. D'un Dieu juste et bon on a fait un tyran cruel punissant la faute d'un instant par des flammes éternelles. Non seulement on a osé assimiler le Créateur à ces dieux du paganisme, qui dévoraient leurs enfants après leur avoir donné la vie ; mais on avilit l'homme en le condamnant à n'obéir qu'à la crainte.

Donnera-t-on aussi l'explication de ces mots : « Adoration perpétuelle, dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, dévotion au Sacré-Cœur de Marie, etc. ? » Lorsqu'on entend parler ainsi, on croit voir les prêtres catholiques un scapel à la main disséquant ces divinités.

La religion catholique ne doit son autorité ni à ses mystères ni à ses sacrements. La force qu'elle possède réside tout entière dans la morale du Christ et dans les principes d'égalité et de fraternité qui en sont la base.

La seule religion qui soit au monde est celle dont on trouve les principes divins dans le pur et simple enseignement du Christ et dont notre cœur, seul, doit être le sanctuaire et le temple sacré. Le catholicisme, au contraire, n'a eu qu'un but, celui d'asservir l'Humanité tout entière pour la dominer ; il a asservi l'âme humaine en étouffant en elle l'intelligence, en la jetant, faible et désarmée, dans les dangereuses ténèbres de l'ignorance. Il a tué le germe chrétien au moment où il allait prendre son essor pour envahir le monde et le régénérer.

Les faits, mon cher Léon, que je vais te faire constater, t'inciteront peu à peu à comprendre l'esprit qui vivifie et à rejeter la lettre qui tue, car il faut que la religion

sorte des temples de pierre pour entrer dans le temple de la famille, et pour les prêtres, comme nous, qui avons eu la faveur de découvrir quelques parcelles de la vérité, nous aurons, dans l'avenir, le devoir absolu de la répandre autour de nous.

Toutefois nous devons prendre encore de grandes précautions, car la science que chaque être humain doit posséder ne peut qu'être proportionnelle à son degré d'élévation. Et c'est pourquoi les phénomènes dont tu vas être témoin dans quelques instants ne peuvent être vus par certaines gens qui n'en comprendraient point le mécanisme et encore moins la portée. L'enseignement que tu pourras tirer de ton expérimentation devra donc subir, non pas une modification, mais une cristallisation, afin de la mettre à la portée des intelligences les plus diverses.

Et c'est bien là la chose ardue, difficile, qui rendra ton ministère parfois pénible, car tu auras des difficultés souvent considérables à surmonter.

Quand l'homme aura, sous les auspices du respect et de l'amour, conquis par l'étude et le travail, et avec humilité de cœur et désintéressement, la connaissance de tous les fluides en action dans la nature, il aura le secret de la vie universelle et de la formation de tous les êtres dans tous les règnes.

Les fluides magnétiques relient entre eux tous les mondes dans l'univers ; ils unissent tous les êtres, incarnés ou non ; c'est un lien universel que Dieu nous a donné pour nous envelopper comme un seul être et nous aider à monter vers lui en réunissant nos forces. C'est par l'action magnétique que les fluides de l'espace sont réunis. Tout est magnétisme dans la nature : tout est attraction dépendant de cet agent universel.

Sur notre planète, indépendamment du magnétisme minéral, végétal et animal, existent encore le magnétisme humain et le magnétisme spirituel.

Le magnétisme humain est la concentration par l'effet de la volonté de l'homme des fluides renfermés en lui et dans l'atmosphère qui l'entoure, et c'est par le moyen de ces fluides qu'il agit à distance, soit sur son semblable, soit sur les autres êtres et sur les choses.

Le magnétisme spirituel est l'effet de la volonté des Esprits qui concentrent et réunissent autour d'eux tous les fluides, quels qu'ils soient, aussi bien ceux qui sont renfermés dans l'homme que ceux qui sont répandus dans l'espace. Ils disposent de ces fluides pour agir sur l'homme ou sur les choses et obtenir les effets qu'ils se proposent.

XXVI

L'esprit se nourrit et se fortifie par les sublimes vérités que l'étude lui fournit.

ROLLIN.

L'abbé Duval avait écouté l'abbé Daniel avec la plus grande attention. Il était

devenu subitement un peu nerveux ; il agitait fébrilement sa main droite, qui s'était posée sur une petite table devant lui, et il regardait tour à tour son ami et la vieille femme qui n'avait pas encore prononcé une seule parole.

Cependant, quand elle eut conscience que l'abbé Daniel avait terminé ses explications, elle se leva et s'en fut s'assurer que la porte était bien hermétiquement close, puis elle revint s'asseoir à sa place.

L'abbé Daniel s'était rapproché d'elle et, doucement, il commençait à la fixer dans les yeux, pendant que ses deux mains levées au-dessus de la tête de la femme semblaient la bénir. Puis, au bout d'un instant, il laissa retomber ses mains et prit place en face du sujet qui s'était complètement endormi, après quelques spasmes et contractions des membres.

Pendant deux minutes environ, la femme resta dans cet état, puis ses traits parurent se détendre, toute sa physionomie sembla respirer une béatitude intense. Elle se dressa lentement, un léger sourire sur les lèvres, mais les yeux toujours hermétiquement clos, elle commença à causer en se tournant plus spécialement du côté de l'abbé Duval :

« ...Pour les ministres d'une religion, il est une chose essentielle, qui ne les préoccupe pas assez. Peu d'entre eux savent allier la science à la croyance, et c'est là leur grand tort.

« La religion, telle que vous l'enseigniez généralement dans le monde entier, passe pour être basée sur la foi et sur la croyance ; dans la majorité des cas, elle ne consiste qu'en différents ensembles de théories et c'est pourquoi les différentes religions sont en conflit les unes avec les autres. Chaque individu prêche ses théories, et pourtant la religion a une base de croyance universelle, croyance qui finira par dominer toutes les théories diverses et toutes les idées variées des sectes et des hommes des divers pays.

« Si vous analysez les différentes religions qui ont pris naissance sur votre terre, vous vous apercevrez qu'elles se divisent en deux grandes catégories : celles qui ont un livre et celles qui n'en ont pas.

« Les premières sont incontestablement les plus puissantes puisqu'elles ont de plus nombreux adeptes. Presque toutes les autres ont fini par disparaître, et les religions nouvelles qui surgissent de temps à autre sont peu suivies.

« Les hommes, pourtant, reconnaissent que les vérités qu'elles enseignent résultent d'expériences déterminées. Les religions ont donc une base unique, universelle qui est le savoir. Elles procèdent de l'expérience directe. Les fondateurs des religions ont toujours prêché ce qu'ils ont vu, d'après leurs expériences, mais leurs successeurs, ignorants, exigent des masses qu'elles croient impossible la répétition de semblables expériences, sous prétexte qu'elles ne furent à la portée que de quelques hommes, et qu'on ne peut plus les faire aujourd'hui. Or, voilà l'erreur qu'il est nécessaire de déraciner. Si sur votre terre, et dans quelque branche de savoir que ce soit, une expérience a pu être faite une fois, il s'ensuit qu'elle a été possible auparavant et qu'elle le restera éternellement. L'uniformité est la loi rigoureuse de la nature : ce qui est arrivé une fois peut toujours arriver.

« De quel droit un homme dira-t-il qu'il a une âme, s'il ne la sent pas, ou qu'il y a un Dieu s'il ne le voit pas ? Or, il peut voir Dieu s'il existe, et, s'il a une âme, il doit aussi la pouvoir pénétrer.

« Les idées que vous appelez modernes ont poussé certains hommes à juger futiles la religion, la métaphysique et toute recherche d'un Être suprême ; d'autres pensent que ces choses ne sauraient avoir de base sérieuse et que leur seul mérite est d'être un stimulant à faire du bien sur la terre ; mais ceux-là même qui jugent ainsi ne s'aperçoivent pas que l'enseignement religieux est presque toujours un éternel rabâchage de mots vides de sens.

« Or l'homme a besoin de vérité. Il a besoin de constater la vérité par lui-même, de la saisir, de la comprendre, de la sentir au plus profond de son cœur, et c'est à ce moment seulement que ses doutes s'évanouiront, que les ténèbres se dissiperont et que toutes les erreurs seront redressées.

« Il importe, avant tout, d'étudier chaque science selon la méthode qui lui convient, et chaque science doit avoir ses méthodes propres ; or, il est impossible d'arriver à connaître l'âme, qui est la nature cachée de l'homme, si celui-ci n'a eu d'abord la force d'observer ce qui se passe en lui.

« Sans analyse appropriée, toute science sera sans résultat, elle restera théorie pure. La puissance d'attention convenablement conduite et dirigée vers la vie intérieure, vous permettra d'analyser votre âme et éclairera bien des faits. Les forces de votre esprit ressemblent à des rayons épars ; quand vous parviendrez à les concentrer, ils illumineront tout.

« Le jour où l'homme, par l'analyse de sa propre intelligence, se trouvera face à face avec quelque chose d'impérissable, de naturellement et éternellement pur et parfait, sa misère sera finie, car toute misère naît de la peur ou d'un désir inassouvi. Quand l'homme sera convaincu qu'il ne mourra jamais, il n'aura plus peur de la mort, et quand il se saura parfait, il n'aura plus de vains désirs.

« Mais pour connaître les secrets de la nature intime de l'être humain, il n'existe qu'une méthode : la concentration. La nature est prête à nous livrer ses secrets, pourvu que vous sachiez les lui demander, et seule la concentration vous le permettra. Le pouvoir de l'intelligence humaine est sans limite. Il augmente avec la concentration ; tel est le secret.

« Tout être humain a le droit de raisonner, de demander le pourquoi des choses et de répondre lui-même à ses propres questions, s'il veut en prendre la peine. Ne croyez rien que vous n'ayez vérifié vous-même, voilà ce que vous, prêtres d'une religion, avez le devoir de répéter à ceux que vous prétendez instruire.

« Votre mission, si vous savez la comprendre, est une mission supérieure ; vous éprouverez, il est vrai, des difficultés plus ou moins considérables, parce que le corps, chez la majorité des êtres humains, domine l'intelligence, l'esprit étant peu développé, mais soyez bien persuadés que le germe que vous aurez semé lèvera un jour.

« Le monde extérieur n'est que la manifestation grossière du monde intérieur ou subtil. Le plus subtil est toujours la cause, et le plus grossier est l'effet. Le

monde extérieur est donc l'effet et le monde intérieur la cause ; si vous arrivez à diriger les forces du monde intérieur, vous vous rendrez maîtres de toute la nature aussi bien interne qu'externe. Toutefois, la limite des termes interne et externe ne peut qu'être fictive, car elle n'existe pas réellement ; à force de chercher, vous vous apercevrez un jour que les termes : esprit et matière ne marquent que des distinctions purement apparentes et qui disparaîtront un jour.

« Il importe de repousser d'abord tout ce qui est secret ou mystérieux. L'énergie qui est le meilleur guide dans la vie l'est aussi en religion. Dites à tous ceux que vous voulez instruire qu'il est mauvais de croire aveuglément, et quand vous vous occuperez des choses de l'esprit, appliquez les mêmes méthodes que vous avez l'habitude d'appliquer à toute science d'ordre matériel.

« Si vous faites ainsi, vous arriverez rapidement à posséder un savoir étendu qui vous permettra d'instruire utilement ceux qui viennent dans vos églises prier un Dieu qu'ils ne connaissent point et dont ils ne peuvent soupçonner la nature... »

En prononçant ces derniers mots, la femme s'éveilla brusquement et ouvrit les yeux. Elle regarda l'un après l'autre les deux prêtres, puis se renfonça un peu dans son fauteuil.

L'abbé Daniel se tourna vers son confrère et lui dit : Tu viens d'assister à ce que l'on appelle un phénomène d'incorporation ; malheureusement l'entité qui s'est présentée est repartie sans avoir donné aucun renseignement la concernant. Toutefois, je suis à peu près fixé sur son identité. C'est certainement l'homme dont je t'ai fait lire le manuscrit, Car les idées qu'il vient d'émettre sont en parfaite concordance avec tous ses écrits et avec la philosophie qu'il a puisée dans l'Inde, pendant le long séjour qu'il a fait dans ce pays.

C'est grâce à de semblables phénomènes que je peux préparer mes sermons, et je t'affirme que les communications obtenues par ce moyen s'élèvent parfois jusqu'au sublime, mais en dehors de ce phénomène déjà transcendantal, il en est d'autres plus simples, mais non moins curieux qu'il est nécessaire de te faire connaître.

L'abbé Daniel était allé prendre une énorme carafe de cristal sur la cheminée et l'avait posée sur la table devant l'abbé Duval.

— Regarde bien dans cette carafe ; au bout de quelques minutes, tu verras quelque chose dans l'eau dont elle est remplie.

Obéissant, Léon regarda, et au bout d'une demi-minute environ, il vit, en effet, très nettement l'eau de la carafe se couvrir d'un nuage d'abord léger, puis de plus en plus épais. Quand ce nuage fut dissipé il aperçut alors une tête d'homme parfaitement formée.

— Notre professeur de l'au-delà, dit simplement Daniel.

— L'auteur du manuscrit ? demanda Léon.

— Oui, tout à l'heure je te montrerai sa photographie et tu pourras constater la parfaite ressemblance qui existe entre elle et la présente apparition.

Celle-ci allait maintenant en diminuant dans la carafe, elle s'estompait peu à peu, devenait imprécise, puis finalement paraissait s'effondrer au fond de l'eau à nouveau voilée d'un nuage opaque sur lequel apparurent des lettres lumineuses qui bientôt formèrent des mots entiers et une phrase que l'abbé Duval put lire à haute voix : « Tenez-vous en garde contre tout ce qui tendrait à supprimer votre liberté. C'est un danger qui vous menace et vous devez tout faire pour vous en garder. Quand vous serez maître des forces qui émanent de votre pensée vous aurez fait un pas immense vers la liberté, car vous aurez cessé d'être une simple machine. » Puis, comme la première fois, l'eau redevint voilée et parut comme en ébullition. Au bout d'une minute, l'abbé Duval n'aperçut plus rien dans la carafe.

— Tu viens de constater, expliqua Daniel, un phénomène connu jadis par les initiés des temples hindous et égyptiens, car rien n'est nouveau. Des hommes ont déjà étudié tout ce que tu vois, et sache bien que beaucoup d'entre eux ont trouvé des choses merveilleuses qui leur ont servi à s'élever bien au-dessus de notre pauvre humanité terrestre. Seulement la science supérieure qu'ils ont fini par acquérir s'est petit à petit voilée, l'humanité terrestre s'étant appliquée pendant un long temps à ne plus se guider d'après l'esprit qui vivifie tout. Elle s'est attachée à la lettre qui tue et elle a perdu ainsi le bénéfice de tous les travaux de l'Antiquité. Mais rien ne saurait se perdre, et les temps sont venus pour que la Vérité renaisse à nouveau parmi les hommes.

XXVII

En religion nous ne tombons dans les formes que lorsque la réalité nous manque.

A. de Gasparin.

L'étrangeté des phénomènes que l'abbé Duval venait de constater le rendait silencieux. Il n'osait prononcer une seule parole et laissait causer l'abbé Daniel.

Celui-ci reprit au bout d'un instant de silence :

— J'appelle toute ton attention sur les quelques mots que tu viens de lire à l'instant dans la carafe de cristal. Etre toujours maître de ta pensée est une nécessité pour toi si tu veux dominer un jour la nature intérieure et extérieure. Ecarte donc tout courant de volonté venu d'autrui, sers-toi de ta propre intelligence, efforce-toi de dominer ton corps et ta pensée.

La terre a été envahie de sectes composées de gens qui dansent, qui psalmodient, qui chantent, qui prient, qui hurlent. Ces sectes exercent pendant un temps plus ou moins long une domination singulière sur les gens sensitifs, et finissent, à la longue, par causer la dégénérescence des races, et on est effrayé à la pensée de tout le mal que, dans leur irresponsabilité, font à l'humanité les religieux avec leurs religions.

Même ceux qui sont animés des meilleures intentions ne se doutent pas que

les pauvres êtres qui, sous l'empire de leurs suggestions, accompagnées de musiques et de prières, ressentent soudainement l'élan religieux, se condamnent tout simplement à l'esclavage et s'ouvrent à toutes les suggestions possibles, fût-ce aux plus mauvaises.

Et c'est pourquoi aussi les choses que je veux te faire connaître ne peuvent être expliquées à ceux-là que tu es chargé d'instruire et d'améliorer. Tout ce qui, pour eux, dépasse le domaine de leurs sens encore atrophiés ne peut appartenir qu'à des puissances surnaturelles mauvaises, car je crois bien qu'ils croient plus au diable qu'à Dieu.

L'enseignement que, nous prêtres, nous pouvons leur donner doit donc s'arrêter au seuil de ces phénomènes qu'ils ne sont pas susceptibles d'analyser et, par conséquent, de comprendre, parce que si nous nous laissons aller à leur faire entrevoir certains d'entre eux, nous arriverions à surexciter leurs nerfs et voilà tout.

Notre devoir est de les préparer tout doucement à la venue de la lumière et de la vérité. Il y a des humbles, de très humbles parmi les hommes, qui sont tout prêts de cette lumière et de cette vérité. Une parole imprudente pourrait ajourner pour bien longtemps leur venue. Nous devons, dans tous les cas, les soustraire le plus possible à l'erreur accumulée par dix-huit siècles de ténèbres, en nous efforçant de remonter à la source de vérité ; mais nous devons pour cela être les maîtres de nos pensées.

La raison humaine semble se mouvoir dans un cercle étroit qu'elle ne peut franchir, et c'est pourtant en dehors de ce cercle que se trouve tout ce que l'humanité a de plus cher, car tout ce que la nature humaine contient de bon et de grand est la conséquence des réponses venues d'au-delà les limites de ce cercle. Il est donc de toute importance que nous puissions franchir la barrière opposée à notre raison, sans quoi la vie serait une chose intolérable.

L'histoire nous enseigne un fait, admis par tous les grands apôtres religieux ; tous disent que leurs vérités leur sont venues de l'au-delà, et que ce qu'ils savent n'est point le résultat de leur raisonnement. Eh bien, ces hommes ont eu raison de dire que leur savoir leur est venu d'un domaine supérieur à la raison, mais ce qu'ils n'ont pas dit, ou plutôt ce qu'ils n'ont pas voulu dire, parce qu'ils n'auraient pas été compris, c'est que ce domaine est en eux-mêmes.

L'esprit humain a une existence plus élevée, au-dessus de la raison, une existence supra-consciente, et lorsque l'homme y atteint, il entre en possession du savoir qui dépasse tout raisonnement, savoir métaphysique au-delà de toute science physique et transcendant ; il se trouve ainsi dans un état qui surpasse la raison, l'état normal de la nature humaine, mais état aussi qui peut parfois se manifester chez un être qui ne comprend pas ce savoir et qui paraît, en quelque sorte, tomber par hasard dans cet état qu'il interprète généralement comme lui venant de l'extérieur.

Et ceci nous explique que l'inspiration, ou savoir transcendant, puisse être semblable dans des pays différents dont l'un croira à l'intervention d'un ange, l'autre d'un dieu. La pensée seule, par sa propre nature, crée le savoir, et la façon

dont on découvre ce savoir varie avec les croyances et l'éducation des personnes qui le détiennent.

Il est cependant essentiel de comprendre l'état de supra-conscience dans lequel tombent ceux qui cherchent la vérité dans cet état. Sans cette précaution, ils compliqueront toujours leur science de quelque superstition bizarre, et c'est précisément ce qui explique la décadence progressive de toutes les religions qui ont paru sur la terre. Aucune d'entre elles n'a échappé à la superstition, et les plus grands de leurs ministres ont, de bonne foi, faussé l'esprit de la révélation primitive.

L'étude de la vie des saints nous montre ce danger, et cependant on peut, en même temps, constater qu'ils étaient inspirés. D'une manière ou d'une autre, ils se plongeaient dans un état de supra-conscience par suite duquel ils mettaient en lumière des vérités, mais donnaient aussi naissance à certain fanatisme ou à des superstitions qui engendraient autant de mal que l'élévation du reste de leur enseignement pouvait faire de bien.

Donc, pour dégager quelque chose de raisonnable de ce bizarre chaos qu'est la vie humaine, il nous faut outrepasser notre raison, mais scientifiquement, lentement, par une pratique régulière, et renier toute superstition. Notre devoir est d'aborder ce travail comme nous abordons toute autre science ; nous devons nous baser sur notre raison et suivre son chemin aussi loin qu'il nous mène.

L'inspiration existe dans la nature de tout homme, autant qu'elle a existé dans celle de tous les prophètes. Ces prophètes n'ont pas été des êtres à part, ils n'étaient pas d'essence particulière, ils étaient pareils à tous les autres hommes, et le seul fait qu'un homme ait pu atteindre à un état supérieur prouve qu'il est possible à tout homme d'en faire autant.

Celui dont tu viens de voir l'image dans la carafe de cristal a longtemps habité l'Inde. Animé d'un profond désir de chercher la Vérité, il a étudié patiemment la philosophie hindoue, et il a pu se convaincre que cette philosophie donnait la clef de la véritable science de l'esprit. Cette philosophie, il est vrai, comprend différents systèmes, mais tous ces systèmes se rattachent à la même méthode et emploient les mêmes pratiques.

Les facultés religieuses de l'homme ont été analysées par lui, et cette analyse lui a donné l'explication de certains faits qu'aucun homme n'avait pu encore expliquer, et ces faits lui ont prouvé que la croyance aux êtres surnaturels, tout en accroissant, dans une certaine mesure, l'action chez l'homme, engendre aussi inévitablement la déchéance morale.

Il n'y a pas de manifestations surnaturelles, au sens propre du mot ; il en est de grossières et de subtiles. Les premières sont les effets, les autres sont les causes, et les sens peuvent seulement percevoir les manifestations grossières et non point les subtiles, ou du moins il leur faut pour cela s'affiner pour arriver à comprendre la nature intime des choses.

Par conséquent, les faits que tu seras à même de constater ne différeront pas sensiblement des faits ordinaires ; ils seront cependant déjà plus subtils que ces derniers et nécessiteront pour leur compréhension une intelligence plus affinée

également.

La grande, l'énorme difficulté pour l'homme se trouve dans l'étude du monde intérieur, car il n'a pas un des mille instruments qui lui ont servi pour étudier le monde extérieur, et c'est pourquoi il faut trouver ce qui se passe en lui.

Or, toutes les recherches patientes du savant voyageur lui ont indiqué un instrument qui est l'intelligence même. La puissance d'attention convenablement conduite et dirigée vers la vie intérieure lui a permis d'analyser l'âme et il est arrivé à la conclusion suivante : c'est que l'homme qui, par l'analyse de sa propre intelligence, se trouve face à face avec quelque chose d'impérissable, de naturellement et éternellement pur et parfait, voit finir sa misère et son malheur.

Nous ne pouvons, en notre pays, suivre à la lettre les enseignements qui nous viennent de l'Inde. Héritiers d'une civilisation tout autre que celle des représentants des sectes religieuses qui se sont développées dans cette contrée, nous sommes forcément plus en contact avec ce que l'on est convenu d'appeler le monde extérieur, mais cette particularité ne nous paralyse point cependant, et nous pouvons toujours franchir certains cercles et dominer une partie de la nature.

Les moyens d'acquérir cette domination varient, du reste, avec les races. Il en est d'elles comme des individus, les uns se proposent de vaincre la nature extérieure, les autres la nature intérieure. D'aucuns disent qu'en dominant la nature intérieure nous devenons maîtres de toutes choses ; d'autres, que cette maîtrise parfaite est l'apanage de ceux qui dominent la nature extérieure. Poussées à l'extrême, ces deux affirmations sont vraies ; il n'existe, en effet, rien d'extérieur ou d'intérieur, la limite qu'implique ces termes étant fictive, puisqu'elle n'existe pas. Ceux qui soutiennent respectivement ces deux systèmes sont destinés à se rencontrer le jour où chacun d'eux aura atteint l'extrême limite de son savoir.

La science, jusqu'ici, est restée aux mains de quelques initiés qui l'ont tenue secrète au lieu d'y laisser pénétrer l'éclat du jour de la raison, parce que le but de ces hommes, en agissant ainsi, était de se réserver la puissance.

Notre religion catholique, née des dogmes hindous, n'a pas manqué de copier servilement son modèle, et si nous examinons soigneusement sa hiérarchie, nous voyons que tout a été fait pour affermir la puissance au détriment de la raison.

Il est temps que des rangs même de ceux qu'elle a asservis se lèvent enfin de puissants défenseurs de la science et de la raison. Je pense, mon cher Léon, que tu as enfin compris pourquoi je poursuis mes expériences.

— Oui, mais je me rends compte aussi que lesdites expériences ne sont pas à la portée de tous les êtres humains, car tu avoues implicitement que la vérité que tu parviens à déchiffrer n'est qu'une vérité relative, la vérité complète reculant au fur et à mesure de tes recherches. La complexité des théories diverses que tu viens de m'énoncer n'est pas susceptible de se concilier avec la foi naïve dont l'humanité s'est contentée depuis bien des siècles, et la foi éclairée que tu cherches à établir ne peut servir utilement. Avons-nous vraiment le droit et le devoir de chercher à franchir les limites établies par cette foi naïve, et ne

dressons-nous pas devant nous des embûches nombreuses qui nous empêcheront perpétuellement d'arriver à la connaissance de la vérité ?

Je t'accorde, bien volontiers, que toutes les religions, sans exception, n'ont pas satisfait l'esprit humain, mais il faut cependant reconnaître qu'elles ont donné aux masses une sorte de retenue bienfaisante qui a eu pour but de modérer les passions et de préparer une harmonie relative sur la Terre. Devons-nous, par conséquent, sacrifier les résultats obtenus jusqu'ici pour courir au-devant de vérités problématiques que l'intelligence humaine ne pourra que difficilement comprendre, puisque ces vérités ne seront encore qu'une illusion, et comment t'y prendras-tu pour satisfaire la raison aiguillée peu à peu vers la curiosité grandissante ?

De ton propre aveu, les pratiques auxquelles tu te livres ne sont pas nouvelles ; la nécromancie, c'est-à-dire la communication avec les morts, existe depuis les temps les plus reculés ; il ne me semble pas que cette science, si toutefois il est permis de lui donner ce mot, ait produit des effets réellement bienfaisants.

Les fondateurs de religion ont connu, tous, une grande partie des lois qui présidaient aux manifestations d'outre-tombe. Cependant il ne semble pas qu'ils en aient tiré tout le parti désirable, puisque nous sommes réduits à chercher, d'après les mêmes procédés, sans, du reste, avoir élargi le domaine de leurs recherches.

— J'attendais ton objection pour te prouver que ce domaine est, au contraire, plus vaste, et que l'on peut plus facilement franchir quelques degrés dans le savoir et adapter notre intelligence et notre raison à la compréhension de phénomènes transcendants. Dans quelques instants, je vais te faire constater un phénomène qui te prouvera surabondamment que notre devoir à tous est de chercher à pénétrer les mystères de la Nature. Regarde et examine attentivement ce que tes yeux vont voir dans quelques instants.

XXVIII

Plus de lumière ! c'est le cri de l'âme humaine : ce cri, personne ne l'étouffera, car la lumière, c'est pour l'âme plus qu'un besoin et qu'un droit, c'est la vie.

Laboulaye.

Pendant toute cette conversation, la vieille femme était restée silencieuse. Cependant, aux dernières paroles de l'abbé Daniel, elle avait relevé la tête, et avec un léger tremblement dans la voix, elle avait interrogé le prêtre.

— Avez-vous l'intention, Monsieur l'Abbé, de provoquer une matérialisation ?

— Oui, et je pense que nous pouvons réussir. Veuillez, je vous prie, éteindre la faible lumière qui nous éclaire et attendre en silence.

Dominé par une curiosité intense, l'abbé Duval avait aussitôt soufflé la petite

lampe, avant même que la femme ait avancé la main vers elle, et les trois personnages, plongés subitement dans l'obscurité la plus complète, attendirent en silence la manifestation annoncée par l'abbé Daniel.

Un quart d'heure environ s'écoula ainsi, puis subitement une lueur, d'abord très faible, éclaira la pièce ; cette lueur s'accrut progressivement, et subitement une ombre parut se détacher de la muraille. Peu à peu, aux yeux étonnés de l'abbé Duval, cette ombre prit une forme humaine, et en quelques minutes un être, paraissant parfaitement organisé, se trouva là, à quelques pas de lui.

Le jeune prêtre s'était levé pour se précipiter vers cet être étrange, mais prestement comme l'éclair, l'abbé Daniel qui avait deviné son dessein l'avait forcé à se rasseoir.

— Je t'en prie, ne bouge pas ; tout à l'heure, tu pourras, tout à ton aise, faire toutes les constatations qu'il te plaira ; pour le moment ton intervention ne pourrait que faire dissoudre l'apparition qui n'est encore que fluide ; il faut attendre sa matérialisation complète.

L'abbé Duval allait protester ; il en fut empêché, car l'apparition venait de s'avancer encore un peu vers lui, et d'une voix très douce annonçait que la matérialisation était terminée et que l'on pouvait le constater par le toucher.

Devant cette affirmation, l'abbé Daniel se leva à son tour, et, prenant l'abbé Duval par la main, il le fit avancer jusqu'au fantôme, en priant ce dernier de montrer d'une façon tangible la réalité de son existence.

Sans se faire prier aucunement, le fantôme avança son bras, et de sa main droite saisit celle de l'abbé Duval.

Celui-ci, de plus en plus étonné, sentit l'étreinte d'une main douce et chaude, mais se dégagea vivement, tandis que le fantôme se mettait à rire.

— Vous avez peur, dit-il ; ne craignez rien, je ne peux vous nuire. Asseyez-vous, et écoutez-moi ; tout à l'heure, vous vous rapprocherez et après les explications que je vais vous donner, vous n'aurez plus aucune crainte, bien que je vous paraisse un être extraordinaire.

Mon apparition, ma tangibilité ne sont pas des miracles. Néanmoins, elles sont le résultat de l'application de certaines lois qui vous sont encore inconnues et qui le resteront longtemps encore. Je pourrais me manifester à tous les êtres humains, mais cela n'aurait aucun résultat pratique pour leur avancement. Bien mieux, beaucoup, parmi vous, exploiteraient le phénomène au profit de leur religion et ne manqueraient pas de battre monnaie, comme cela s'est produit trop souvent. Vous qui êtes un prêtre catholique, vous n'avez qu'à regarder autour de vous. Les apparitions notées dans plusieurs sanctuaires, mis à la mode par l'autorité ecclésiastique, ont servi à vos évêques pour abêtir les masses et les mieux subjugués. À côté de faits réels et parfaitement naturels, les mauvais prêtres ont inventé des histoires stupides, contraires à tout bon sens et à la saine raison.

Pour écouter la révélation de la vérité que viendront vous faire des amis d'outre-tombe, il vous faudra d'abord triompher de toutes les passions qui font le

malheur de l'humanité. Il vous faudra tout rapporter à Dieu, n'adorer et ne servir que lui. Alors les bons Esprits du Seigneur descendront vers vous pour vous aider à triompher. Ils viendront développer votre jugement, éclairer vos cœurs et vos intelligences, ils vous enseigneront le respect, la reconnaissance et l'amour que vous devez à votre créateur et à son Christ, votre protecteur. Ils vous enseigneront aussi la patience, la résignation sans la crainte, l'affabilité, la douceur, la bienveillance, la simplicité du cœur, l'humilité du cœur, la chasteté selon les lois de la Nature, la frugalité, la tempérance, la sobriété, le désintéressement, la justice, la tolérance, le dévouement, la charité et l'amour pour vos frères, l'amour du travail et de la science, le désir du progrès dans l'ordre physique, intellectuel et moral, l'amour pour toutes les créatures du Seigneur; qui ne vous les a livrées que pour être utilisées ou détruites que dans la mesure de vos besoins, sans jamais abuser.

L'organisme humain s'épurera de plus en plus, et il arrivera une époque où l'homme se créera une alimentation factice, produit de combinaisons chimiques. Il extraira des fluides de l'atmosphère les parties matérielles assimilables à son organisme, comme il a déjà extrait la chaleur du bois, la lumière du charbon, la force de l'air. Et les générations se succédant apporteront successivement des organismes de plus en plus épurés.

Si, dans ce pays, au milieu des hommes simples que vous fréquentez tous les jours, vous émettiez de semblables théories, vous ne pourriez les leur faire comprendre utilement, mais vous pouvez, tout doucement, les acheminer progressivement vers une compréhension plus éclairée des lois naturelles. Efforcez-vous, et c'est une recommandation particulière que j'ai mission de vous faire, de retirer de leur cœur cette crainte funeste qui empêche le développement de leurs facultés intelligentes. La crainte n'a jamais été un attribut des puissances supérieures, et c'est une erreur des hommes de l'avoir dressée de tout temps en face des divinités. Nul ne peut servir deux maîtres à la fois, a dit Jésus, ce qui veut dire que l'homme ne peut pas faire le bien en adorant le mal. Un Dieu colère, toujours animé de vengeance, est donc un non-sens. La théologie catholique a malheureusement montré aux peuples ce Dieu vengeur, et vous, en tant que prêtre de cette Eglise, ne pouvez ignorer que les conciles successifs ont tué le germe chrétien au moment où il allait prendre son essor pour envahir le monde et le régénérer.

Je suis celui dont vous avez lu les écrits. J'ai laissé à votre ami, ici présent, le souvenir terrestre de mes travaux, mais je viens aujourd'hui affirmer solennellement que ces travaux ont une extrême utilité.

Ils ne forment point toute la vérité. Ils en contiennent seulement une parcelle, et je vous prie de méditer tout particulièrement un chapitre spécial où j'ai traité de l'histoire des conciles et des changements apportés au culte chrétien.

Permettez-moi de vous résumer brièvement ce chapitre, afin que vous soyez bien pénétré que des changements mauvais sont venus voiler les enseignements du Christ.

Ier et IIe siècles après Jésus. — C'est l'époque du christianisme dans sa

pureté. Tous les hommes sont frères.

IIIe siècle. — Usage des autels et des cierges dans les églises. Origine de la vie monastique.

IVe siècle. — Usage de l'encensoir et de l'encens. Prière pour les morts.

VIe siècle. — Culte en langue latine. Primauté de l'évêque de Rome. L'Extrême-Onction (350). Le Purgatoire (593).

VIIIe siècle. — Culte de la croix. Culte des reliques. Culte de la Vierge. Culte des images. Constitution des messes basses. Eglises bâties en l'honneur des saints. Messes pour les morts. Le baisement de l'orteil du pape (709).

IXe siècle. — Le dogme de la transsubstantiation et celui du sacrifice de la messe font leur première apparition dans l'Eglise.

Xe siècle. — Baptême des cloches. Célibat des prêtres. Fêtes du rosaire. Institution du cardinalat. Canonisation (983).

XIe siècle. — Infaillibilité de l'Eglise. Usage des chapelets. Canon de la messe. Indulgences (1019).

XIIe siècle. — Institution des sept sacrements. Trafic des indulgences.

XIIIe siècle. — La transsubstantiation devient loi de l'Eglise. Adoration de l'hostie introduite par Honorius III. L'Immaculée Conception. Etablissement du Jubilé par Boniface VIII. La confession auriculaire. Fête-Dieu. Clochette de la messe. Inquisition. Dispenses.

XIVe siècle. — Procession du Saint-Sacrement.

XVe siècle. — Ouverture officielle du purgatoire par le concile de Florence. Retranchement de la coupe. Le concile général mis au-dessus du pape par les conciles de Pise, de Constance et de Bâle. La tradition est mise au même rang que l'Ecriture sainte par le concile de Trente.

XVIe siècle. — Canonisation des livres apocryphes.

XIXe siècle. — L'Immaculée conception de la Vierge et l'infaillibilité du pape sont imposés comme dogmes.

...Descendu pour un instant, dans votre plan terrestre, matérialisé, bien que fluidiquement organisé, je tiens à vous montrer exactement la vérité. Profitez de votre situation pour étudier longuement l'histoire de ces changements, et vous pourrez, plus facilement ensuite, guider vos frères, mais n'oubliez jamais que l'enseignement que vous leur donnerez doit être proportionné à leur degré d'intelligence et d'élévation. C'est là, soyez-en sûr, en dehors de toute secte, de toute Eglise, de toute autorité, le seul principe sur lequel vous devez vous appuyer.

Les difficultés que vous rencontrerez dans l'accomplissement de votre tâche ne pourront vous empêcher de la mener à bien si vous conservez un cœur pur avec l'amour de Dieu et celui de votre prochain...

...Immobile de stupeur, l'abbé Duval regardait toujours l'apparition. Subitement, il la vit se fondre et s'écrouler. Il se dressa, étendit les bras, mais il ne rencontra

que le vide. L'abbé Daniel et la vieille femme, tous les deux très calmes, le regardaient en souriant.

— Il y a près de deux années que cet être fluide se manifeste à nous, dit l'abbé Daniel.

— Et depuis ce temps, ajouta la vieille femme, nous avons reçu, M. l'abbé et moi, les instructions les plus variées et les plus précises, et ces instructions ont toujours été empreintes de la plus parfaite sagesse et de la plus rigoureuse logique.

— Grâce à elles, reprit Daniel, j'ai préparé mes sermons, et j'ai eu la satisfaction d'amener à la vraie foi des hommes qui s'étaient écartés de Dieu. Je serai particulièrement heureux, mon cher ami, que tu me secondes, désormais, de toutes tes forces, dans l'œuvre de régénération que j'ai commencée dans ce pays. Acceptes-tu ?...

— J'accepte, déclara résolument l'abbé Duval, en tendant la main à Daniel qui la pressa avec effusion.

XXIX

La haine, l'intérêt et la jalousie créent l'espionnage.

Quelques minutes après, les deux amis prenaient congé de la vieille femme, afin de rentrer au presbytère.

Chemin faisant, ils n'échangèrent aucun propos ; l'un et l'autre réfléchissaient aux événements de la soirée et une pointe d'inquiétude venait troubler l'abbé Duval en pensant à la visite de son ancien curé.

Il connaissait trop l'homme qui l'avait dominé pendant cinq ans, pour ne pas ressentir une crainte dont il ne parvenait pas à chasser la pensée.

A deux cents mètres en avant du presbytère, les deux prêtres virent briller une lumière à l'une des fenêtres.

— Tiens, fit Daniel, notre hôte n'est pas encore couché.

— Oui, que peut-il bien faire ? répondit Léon.

— Oh ! oh ! dit Daniel, mon Dieu ! quel inquisiteur tu ferais.

Avant de répondre, Léon avait saisi le bras de son ami, et désignant du doigt la fenêtre éclairée, il dit :

— Regarde, la fenêtre où nous voyons la lumière me paraît être celle de ta chambre.

Subitement inquiet, Daniel examina attentivement et ne put que confirmer ce que venait de lui dire Léon.

— Mais que signifie la présence de cet homme dans mon appartement ? Je

sais bien que la chambre qui lui a été préparée par Mariette communique directement avec l'une des miennes, mais la plus élémentaire des délicatesses lui faisait un devoir de ne pas abuser de cette particularité pour pénétrer chez moi, et je m'étonne d'un semblable procédé.

— Ah ! si tu connaissais l'homme, tu ne t'étonnerais de rien. Songe qu'il a dû fouiller partout et découvrir chez toi les manuscrits dont nous parlions encore tout à l'heure. En possession de ces documents, qui peuvent donner une base aux accusations qu'il peut porter contre nous, il ne manquera pas de nous dénoncer à notre évêque en nous taxant d'hérésie.

— Ecoute, Léon, si cela est, je te préviens que je suis, prêt à me défendre, et je me crois assez fort pour entamer la lutte avec cet être hypocrite et fourbe. Nous allons tout d'abord essayer de le surprendre dans sa vile besogne d'espion, et nous verrons ensuite ce qu'il nous restera à faire.

J'ai la clef d'une porte qui donne derrière le presbytère. Elle ouvre sur un escalier dont nous nous servons peu souvent, parce qu'il est étroit et, par conséquent, peu facile. Cet escalier va jusqu'à un grenier vide, mais par un hasard qui va nous servir merveilleusement, au deuxième étage il y a un petit palier, avec une porte qui communique avec un cabinet attenant à ma chambre à coucher.

Nous allons, sans bruit, pénétrer par toutes ces issues, et nous surgirons dans ma chambre avant que notre intrus ait pu songer à fuir. Nous verrons, par conséquent, à quelle besogne il se livre, et nous serons plus forts ensuite, pour nous défendre.

— Bravo ! fit Léon, la chance paraît nous servir. Hâtons-nous, afin de surprendre le bon apôtre.

Sans bruit, les deux amis pénétrèrent dans le jardin du presbytère, puis ouvrirent sans difficulté la porte dont Daniel avait parlé. Grâce à des allumettes bougies qu'il avait sur lui, ils purent s'éclairer et monter sans bruit jusqu'au second étage.

Très doucement, Daniel introduisit la clef dans la serrure et, sans produire aucun grincement, il arriva à ouvrir la porte.

Les deux hommes se trouvèrent ainsi dans un petit cabinet servant de débarras, et devant eux ils aperçurent par les fissures d'une autre porte la lumière qui annonçait la présence insolite du curé. Méthodiquement, après avoir saisi le bouton de la porte et laissé éteindre l'allumette qu'il tenait au bout de ses doigts, Daniel ouvrit brusquement la porte et, suivi de Léon, pénétra dans la chambre où un spectacle étrange s'offrit à leurs yeux.

Debout, devant la table de travail de Daniel, le curé avait sorti de la bibliothèque tous les livres qui s'y trouvaient et les avait rangés sur le bureau. Sur la première pile, à gauche, Daniel et Léon aperçurent le précieux manuscrit.

— Que faites-vous ici, chez moi, demanda Daniel en s'avançant vers le curé, qui, surpris, recula d'un pas.

— Mon Dieu, avant de me coucher, j'ai pénétré dans cette chambre, et, intéressé par votre bibliothèque, j'en ai fait un peu l'inventaire, déclara sarcastiquement le curé.

— Ah ! vraiment ! je vous trouve un peu sans gêne et, permettez-moi de vous le dire, bien maladroit.

Sous l'injure, le curé s'était redressé et faisant un pas vers le manuscrit, il s'en saisit, puis le brandissant, il s'approcha des deux hommes et leur dit :

— Si je suis un maladroit, vous l'êtes, dans tous les cas, beaucoup plus que moi, car quand on possède des documents aussi compromettants, on a soin de les mettre à l'abri de tous les regards.

— Ici, Monsieur, nous n'avons pas l'habitude de nous cacher.

— Ah ! vraiment, vous êtes hérétiques au grand jour ?

— Nous sommes ce que vous n'êtes pas, des honnêtes gens qui rougiraient de se livrer à un vil espionnage.

— Il n'y a pas d'espionnage de ma part. Le plus grand hasard m'a livré un secret sur votre compte. Je m'aperçois que vous êtes un suppôt du démon, et je vous dénoncerai à votre évêque.

— Sur quoi vous appuieriez-vous pour cela ?

— Oh ! quelle question ! Il ne lui sera pas difficile de reconnaître, après une courte enquête, que vos enseignements dans cette pauvre église de village sont absolument contraires aux enseignements préconisés par tous les évêques, et il sera ainsi prouvé que vous profitez de la liberté qui vous est laissée et de la faiblesse de votre curé, incapable de diriger sa cure, par suite de son grand âge, pour vous livrer à un travail de démon et entraîner avec vous tous ceux qui écouteront votre mauvaise parole.

Daniel avait fait un pas vers l'ignoble prêtre et, froidement, avec un ton net et tranchant il dit :

— Vous êtes libre de faire ce que bon vous semblera. Je n'ai, au reste, point le pouvoir d'empêcher une lâcheté, mais avant de quitter cette chambre, vous allez me retourner vos poches, afin que nous puissions constater, mon ami et moi, si vous n'avez point caché quelque papier qui pourrait vous servir pour étayer vos accusations contre nous.

— Et si je refusais de me prêter à vos investigations ? — Essayez, fit Daniel, d'un air menaçant, en avançant la main.

— Vous oseriez me frapper ?...

— Non, reprit froidement Daniel, je ne vous frapperais point, mais je pourrais bien vous étrangler.

Devant l'air résolu du prêtre, le curé se recula.

— Oh ! oh ! fit-il, ce pays est maudit, il y a déjà eu un abbé qui a étranglé son curé. Prenez garde, l'échafaud pourrait encore se dresser là-bas, au chef-lieu de votre département.

— Oui, peut-être, mais vous n'en seriez pas moins mort, et vous avez peur de la mort, car vous tenez à la vie pour continuer vos intrigues et vos méfaits. Le mauvais prêtre, c'est vous ; le suppôt du démon, c'est encore vous. Jaloux, méchant, cruel, votre ignominie se fait jour à tout moment. Non content d'avoir poursuivi pendant cinq ans mon ami, qui est maintenant ici, vous êtes venu dans l'espoir d'exercer une vengeance contre lui. Eh bien, entre vous et lui, je me dresse, moi, et si vous voulez entamer la lutte, je vous préviens que vous n'aurez pas le dessus. Retournez vos poches, bandit !

Devant cette injonction, le curé, blanc de fureur, se décida à obéir, et il dut retirer successivement d'une poche intérieure une dizaine de feuillets appartenant au manuscrit éparpillé sur la table.

Précipitamment Daniel s'en saisit et pria Léon de les remettre à leur place, en vérifiant en même temps la pagination.

Au bout d'un quart d'heure, la fouille était terminée, et, Daniel, montrant la porte de sa chambre au curé, le congédiait en lui disant :

— Passez dans cette chambre, qui vous a été préparée pour la nuit. Demain matin, vous partirez aussitôt l'aurore, et si vous vous avisez de faire quoi que ce soit contre nous, je vous préviens dès maintenant que je ne me ferai aucun scrupule d'aller vous tirer les oreilles et de vous ramener à des sentiments un peu meilleurs.

— Vous serez excommunié, dit le curé avec rage, vous n'avez pas le droit de porter la main sur moi.

— Erreur complète, répondit Daniel. Bien que vous pensiez être au courant de toutes les choses de l'Eglise, apprenez que les laïcs seuls qui frappent les prêtres peuvent encourir l'excommunication ; par contre, les prêtres peuvent tout à loisir se boxer, et même se flanquer quelques coups de chausson bien appliqués, leur sainte mère l'Eglise couvrira leurs ébats, et le plus écorché n'aura jamais la consolation de faire excommunier son adversaire. Allez vivement vous coucher, et méditez bien mes enseignements, que vous vous obstinez à trouver diaboliques.

Sans répliquer, le curé, pâle de rage, s'enfuit et les deux amis se trouvèrent seuls.

Ils se hâtèrent de mettre un peu d'ordre dans les livres empilés pêle-mêle sur le bureau, non sans avoir pris soin de pousser le verrou de la porte par où venait de disparaître l'espion.

— Ecoute, Daniel, fit tout à coup Léon, j'ai eu peur que tu ne te livres à quelques voies de fait sur la personne du sinistre individu, car, tu te souviens, tu l'as menacé de l'étrangler.

— Ne crains rien, je suis assez maître de moi-même pour me dominer, mais j'ai tenu à inspirer quelque crainte au vilain personnage. Les gens de sa sorte ne craignent que ceux qui paraissent plus forts qu'eux. Leur lâcheté égale leur sottise, et je suis persuadé que le gaillard n'osera pas nous créer des difficultés.

Il essaiera certainement, par des manigances cauteleuses, de nous faire

tomber dans quelque piège, mais nous pourrons avec un peu d'adresse et de calme déjouer ses ruses. Il n'est pas dangereux. Rassure-toi, notre tranquillité ne sera pas troublée, et je parierais que, demain matin, avant de partir, il nous fera de plates excuses pour nous donner le change. Allons nous coucher à notre tour, et attendons patiemment les événements.

XXX

Par l'action de la parole, la vie morale est excitée, pénétrée, fécondée ; celui qui enseigne stimule les esprits, les excite à considérer, à réfléchir.

Bautain.

Le lendemain matin, au moment où l'angélus sonnait à la vieille église, Daniel et Léon se trouvèrent debout, et, comme l'avait prévu Daniel, ils furent bientôt rejoints dans la salle du rez-de-chaussée par le curé espion, avec lequel ils avaient eu une si vive altercation.

Sans gêne apparente, il s'avança résolument vers les deux hommes et leur tendit la main.

— Mes amis, je viens m'excuser pour tout ce qui s'est passé hier au soir, entre nous. La nuit porte conseil, j'ai prié Dieu de m'éclairer, et il m'a fait la grâce de me montrer tous mes torts. J'ai outrepassé, je le reconnais, tous mes droits, et je serais désireux de conclure la paix avant mon départ. Tout ce qui s'est passé restera secret, et je vous serais reconnaissant de n'en point parler à mon digne confrère, votre curé, que j'espère bien saluer tout à l'heure.

— Ne craignez rien à ce sujet, répartit Daniel. Nous ne demandons, mon ami et moi, que de pouvoir exercer notre ministère dans la paix la plus profonde. Nous oublierons aisément ce qui s'est passé, à la condition cependant que vous nous promettiez formellement de ne plus vous occuper de nos faits et gestes, car rappelez-vous bien mes paroles, je n'hésiterai jamais à vous traiter avec toute la rigueur réservée aux fourbes et aux hypocrites.

— Voyons, voyons, reprit mielleusement le curé, puisque je vous affirme que tout est fini ; accordez-moi au moins le pardon que je sollicite très humblement.

— Nous vous l'accordons, c'est entendu, mais souvenez-vous bien que nous sommes décidés, mon ami et moi, à nous défendre contre toutes les calomnies. Voici notre curé qui traverse le jardin pour venir ici ; puisque vous avez demandé à le voir, vous allez être satisfait ; après quoi, vous prendrez quelque nourriture et vous prendrez définitivement congé de nous.

Devant le ton ferme de Daniel, le curé s'inclina et s'avança au-devant du vieillard qui venait d'entrer.

— Mon cher Confrère, dit-il, en saluant très bas, ces messieurs m'ont reçu hier au soir en votre absence, et je suis heureux, avant mon départ, de vous serrer

affectueusement la main. J'ai pu me rendre compte que vous avez en ces messieurs deux prêtres dévoués qui vous secondent merveilleusement.

— Dites qui me suppléent, car mon grand âge ne me permet plus de donner l'activité nécessaire à ma chère paroisse. Je suis, du reste, de votre avis, en ce qui concerne mes deux vicaires, et je suis particulièrement heureux de le dire chaque fois que l'occasion s'en présente pour moi.

Devant la réponse du vieillard, l'hypocrite curé se pinça les lèvres, et ses yeux méchants lancèrent quelques éclairs, mais il se contint et s'inclina à nouveau.

Quelques instants après, les quatre ecclésiastiques étaient réunis à la même table, et pendant le petit déjeuner, il ne fut question que de choses insignifiantes.

Le repas achevé, l'intrus prit congé de ses hôtes, et d'un pas léger se mit en route pour gagner le bourg voisin, d'où une voiture devait l'emmener jusqu'à la gare.

— Bon voyage, fit Daniel, quand la silhouette maigre du drôle eut disparu au détour du chemin.

— Qu'y a-t-il, mon cher enfant, questionna le vieux curé de E... Vous me paraissez ne pas être très satisfait de cette visite.

— Vous avez deviné, Monsieur le Curé. L'homme qui vient de nous quitter n'est venu ici que pour nous faire du mal. Il ne nous est point permis de vous parler plus longuement de cet individu, mais nous avons l'espoir qu'il ne reviendra plus nous importuner.

— Dans tous les cas, mon cher enfant, soyez bien persuadé que je vous soutiendrai toujours ; la confiance que j'ai en vous est si grande que je suis sûr que vos actes sont toujours scrupuleusement régis par la sagesse la plus profonde. Ma vieillesse, si faible soit-elle, peut vous devenir un appui, le cas échéant. L'évêque du diocèse a beaucoup d'estime pour moi ; il partagera toujours mes sentiments à votre égard et, moi vivant, personne ne pourra jamais critiquer vos actes.

Je crains, il est vrai, que, moi disparu, vous n'ayez quelque difficulté avec l'évêché. Votre enseignement, que j'approuve entièrement, n'est pas celui de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, et il faut vous attendre, un jour ou l'autre, à quelques ennuis.

Depuis vingt ans que je suis curé, je me suis efforcé, par tous les moyens en mon pouvoir, de concilier ma foi et ma raison, et c'est pourquoi, après avoir reconnu en vous l'homme que j'attendais depuis longtemps, je vous ai laissé entièrement libre de diriger les affaires en mon lieu et place.

Je vais bientôt mourir, je le sens, mais avant de vous quitter, j'ai une prière à vous adresser. Je sais que vous respecterez scrupuleusement mes dernières volontés, et je vous en suis reconnaissant. Je désire que les derniers sacrements ne me soient pas administrés, parce que mes convictions religieuses s'y opposent. Je n'ai jamais refusé de les donner à ceux qui croient à leur efficacité, mais il me répugne de me soumettre à des pratiques qui seraient pour moi une

véritable comédie.

Je désire que ce fait soit tenu secret, non que je craigne pour ma mémoire, je serais au contraire heureux de proclamer ma véritable foi, mais parce que je crains pour vous les ennuis que mon attitude pourraient vous attirer.

Vous serez, n'en doutez pas, entouré d'ennemis, de prêtres mauvais qui chercheront à vous nuire ; vous avez le devoir de vous défendre et de démasquer leurs perfidies.

Au milieu des populations un peu rustiques que votre enseignement est parvenu à dégrossir un peu, vous pouvez goûter des joies pures, et je pense que vous serez mon successeur. A cet effet, je vais aller d'ici quelques jours faire une visite à l'évêque, afin de vous recommander à lui.

Si un jour vous vous trouvez dans l'obligation de quitter ce pays-ci, par suite des intrigues qui seront dirigées contre vous, allez-vous-en dignement; Dieu, j'en suis sûr, vous ménagera des compensations pour l'avenir.

Depuis cinq ans, je suis le témoin de vos efforts, et je remercie Dieu de m'avoir donné un collaborateur comme vous dans le moment même où mes forces déclinaient, en même temps que disparaissait ma confiance en l'Eglise catholique. Peu à peu, au hasard de nos conversations, en écoutant vos sermons, vous m'avez ouvert des horizons nouveaux, et j'ai compris enfin de grandes vérités que je ne concevais pas auparavant.

Vous m'avez appris qu'il est permis à l'homme de jouir des biens que Dieu a mis à sa portée, car ce Dieu juste et bon ne réprovoque que l'excès.

Vous avez répété bien des fois, à nos fidèles, que dans les biens de ce monde il n'est réparti à chacun qu'une certaine somme, et que si nous l'excédons, nous prenons ce qui ne nous appartient pas et faisons des malheureux.

J'ai reconnu, depuis longtemps, que ce sont des insensés qui s'imaginent plaire à Dieu en s'interdisant toute espèce de satisfaction, en soumettant leurs corps à de rudes traitements. Je n'ai jamais pu concevoir ces monastères avec leurs moines et leurs cilices, et je les ai toujours considérés comme des établissements dangereux où le Créateur est constamment offensé.

Dieu, en effet, a laissé des plaisirs à notre portée, afin de nous aider à supporter les souffrances et les peines (auxquelles nous sommes momentanément assujettis. Si nous avons réellement l'amour pour nos frères, l'égoïsme ne nous poussera jamais à tout posséder au détriment d'autrui ; nous saurons toujours maîtriser nos passions à la raison et rester dans la limite du permis.

Si le Seigneur a voulu que quelques-uns d'entre nous abandonnent les formules et les pratiques de l'Eglise romaine, c'est que très certainement le moment de leur disparition approche.

Le meilleur rôle pour nous, c'est d'aider le coupable à se relever, de pleurer avec les malheureux, de sourire avec ceux qui sont dans la joie et les exciter tous, non à la crainte, mais à l'amour de Dieu.

Un jour viendra où les hommes renverseront définitivement celui qui se prétend le représentant de Dieu sur la terre, le pontife aux pieds duquel on leur a appris à se prosterner.

Et avec l'usurpateur disparaîtront aussi les princes de l'Eglise romaine, vêtus de pourpre et d'or.

Et cependant, ni la foi ni la religion ne seront bannies de la terre, elles brilleront, au contraire, d'un éclat nouveau, mais les hommes régénérés adoreront Dieu en esprit et en vérité.

Quand je serai disparu d'ici-bas, vous penserez peut-être quelquefois un peu à votre vieux curé. Mon cher ami, j'ai l'espoir que je pourrai peut-être encore vous guider. Par un heureux hasard, un de vos amis d'enfance est venu parmi nous. Restez unis, et peut-être à vous deux parviendrez-vous à faire de bonnes choses dont pourront profiter les habitants de nos campagnes.

Chacun de nous, voyez-vous, est chargé d'une mission sur la terre. S'il la remplit convenablement, s'il cherche patiemment la vérité, il aura sa récompense. C'est une chose que j'ai fini par comprendre, peut-être bien tardivement, mais dont mon âme a été subitement éclairée, et j'ai remercié Dieu de cette grâce.

Certes, vous aurez à lutter contre la méchanceté et l'ignorance, mais vous arriverez à faire pénétrer peu à peu dans le cœur de ceux qui viendront vers vous un peu de bonté, un peu de foi, et votre âme sera dans la joie. Depuis cinq ans que vous êtes ici, jamais je ne vous avais encore ouvert mon cœur comme aujourd'hui. Je me suis contenté de vous observer, et si je vous ai laissé entièrement maître dans la paroisse, c'est que j'ai reconnu en vous le fidèle serviteur de Dieu. Continuez donc votre mission, elle est grande, elle est sainte, elle vous donnera la paix intérieure et vous préparera votre récompense céleste.

XXXI

La cupidité mène jusqu'au crime.

L'abbé Daniel allait répondre au vieux curé et le remercier de la confiance qu'il lui accordait si largement, lorsque Mariette entra, suivie d'un vieux paysan au visage de fouine, qui, sans même saluer, s'adressa presque brutalement aux trois prêtres.

— Il y a la mère qui est bien bas, il faudrait que l'un de vous vienne tout de suite, la vieille va passer. Vous savez où elle reste, n'est-ce pas ? La mère Tremblay, chemin des Ormeaux.

— C'est entendu, mon ami, j'y vais à l'instant, répondit l'abbé Daniel, tandis que le rustre, sans un mot de remerciement, se retirait avec précipitation, en bousculant presque la vieille Mariette.

— Eh bien, en voilà un butor, fit-elle.

— Chut ! Mariette. Ce pauvre homme tient peut-être à assister aux derniers moments de sa pauvre mère, et cela explique ses manières un peu brusques.

La vieille servante se mit à rire.

— Ah ! Monsieur l'Abbé, vous avez à la fois raison et tort. Oui, le maussade que vous venez de voir tient à voir mourir sa mère, mais il tient surtout à être présent pour mettre le premier la main sur le magot de la pauvre femme. La mère Tremblaye passe dans le pays pour une avare, qui, toute sa vie, a su méthodiquement empiler des écus. Elle a trois fils et une fille, l'homme qui vient de venir est l'aîné, et je gage qu'il n'a pour l'instant qu'un souci, c'est de frustrer ses frères et sa sœur.

— Mariette, fit sévèrement l'abbé Daniel, vous n'avez point le droit de juger votre prochain ; c'est une mauvaise pensée que vous venez d'émettre.

— Oui, oui, Monsieur l'Abbé, je sais, vous avez raison, mais je ne peux pas penser autrement. Si je me suis trompée, je vous demanderai bien humblement pardon, mais je crois que cela sera tout à fait inutile.

— Allons ! allons ! c'est bien Mariette, laissez-nous, je vais me rendre tout de suite auprès de cette pauvre femme.

L'abbé Duval et le vieux curé se retirèrent, et Daniel, après avoir appelé l'enfant de chœur qu'il venait d'apercevoir sur la route, se hâta de se préparer et se mit en route aussitôt.

Une demi-heure après il arrivait au domicile de la mère Tremblaye.

La porte était ouverte, le prêtre et l'enfant de chœur pénétrèrent dans la pièce, et le spectacle le plus étrange s'offrit à leurs yeux.

Couchée dans son lit, à moitié découverte et raidie dans une dernière convulsion d'agonie, la vieille femme était morte. A deux pas de là, le paysan que Daniel venait de voir, fouillait rageusement dans une armoire, remplie de linges et d'objets divers.

Il était tellement occupé à ses recherches qu'il n'entendit point venir le prêtre et l'enfant de chœur.

Subitement, avec un affreux juron à l'adresse de la morte, il souleva une lourde pile de linge et la jeta pêle-mêle sur le pavé de la chambre.

Il parut se calmer aussitôt qu'il eut découvert un solide coffret qui se trouvait dans le fond de l'armoire.

Triomphant, il s'en empara et se disposa à sortir pour aller cacher sa trouvaille, quand, en se retournant, il se trouva face à face avec Daniel.

De surprise et de colère, il poussa un nouveau juron, plus effroyable encore que le premier.

Déjà l'abbé Daniel allait essayer de parlementer avec l'énergumène, quand la scène se compliqua encore.

Par la porte, restée ouverte, deux hommes et une femme venaient d'entrer et aussitôt une exclamation violente s'éleva.

— Ah ! le bandit, vociféra l'un des hommes, il a découvert le magot, et il voulait s'en emparer. Voleur ! voleur ! veux-tu rendre cet argent qui nous appartient.

A ces paroles, Daniel comprit qu'il avait devant lui les deux frères et la sœur du paysan, qui tenait toujours le coffret étroitement serré contre sa poitrine.

Avant qu'il ait pu s'interposer efficacement, il se passa alors dans cette chambre mortuaire, où l'on n'eût dû entendre que des prières, une scène affreuse. Les trois frères et la sœur s'injurièrent, se frappèrent et se foulèrent aux pieds.

C'est en vain que le prêtre, épouvanté, essayait de séparer les combattants. Ils formaient maintenant un groupe compact, et dans la lutte ignoble ils roulèrent jusque sur le lit où la pauvre morte, les yeux dilatés, semblait les fixer.

Sous la poussée qu'ils imprimèrent au lit, le drap qui recouvrait le cadavre glissa et découvrit entièrement celui-ci.

Alors se passa la scène la plus effroyable qu'il soit possible de rêver.

Les deux hommes étaient parvenus à renverser leur frère sur le corps de leur mère et à lui faire lâcher le coffret, mais le paysan, d'un violent coup de pied, avait atteint l'objet qui venait de lui être ravi, et l'avait défoncé. Et au milieu du lit, tout autour de la morte, des pièces d'or et d'argent, des billets même s'étaient éparpillés. L'enfant de chœur, épouvanté, s'était enfui. Daniel, horrifié, s'était redressé, et saisissant un énorme gourdin qui se trouvait dans un coin s'était avancé vers le groupe.

— Misérables, s'écria-t-il, relevez-vous, laissez tout cela, ou je frappe à tour de bras.

Devant la menace et la vue du bâton levé sur leurs têtes, les quatre personnages desserrèrent leur étreinte sacrilège et en quelques secondes ils furent tous debout devant Daniel.

— N'avez-vous pas honte, dit celui-ci, et ne comprenez-vous point toute l'indignité de votre conduite.

L'un des nouveaux arrivants jeta un regard furieux au prêtre ; cependant, il dit sans trop de colère :

— Pourquoi notre frère aîné voulait-il nous voler ce qui nous appartient ?

La femme, peut-être encore plus rapace que ses frères, s'était précipitée, et avec une hâte fébrile elle ramassait, de-ci de-là, les pièces d'or et d'argent et les billets éparpillés ; puis les réunissait en tas sur un coin du lit.

L'abbé Daniel surmonta le dégoût que lui inspirait ces gens, et avec autorité il commanda aux quatre personnages de s'écarter, puis après avoir placé le tas d'argent sur la table, il se mit en devoir d'arranger la morte dont le corps menaçait de tomber hors du lit.

En quelques minutes, il eut réparé le désordre, et quand il eut terminé, il se tourna vers les trois frères et la sœur qui le regardaient hébétés.

— Maintenant, leur dit-il, vous allez vous mettre à genoux avec moi, et vous allez demander pardon au ciel du sacrilège que vous venez de commettre.

Intimidés par le ton du prêtre, les trois hommes et la femme obéirent, et l'abbé Daniel, après avoir fermé la porte, vint à son tour s'agenouiller près d'eux, puis récita à haute voix une courte prière. Quand il eut terminé, il se releva, puis laissant les trois frères et la sœur à genoux, il s'avança vers la table où il avait placé l'argent.

Méthodiquement, sans se presser, sous les yeux des quatre sacrilèges, il compta tout cet or, le divisa en quatre parties égales, puis il les appela l'un après l'autre, et leur remit chacun leur part.

— Vous mériteriez, leur dit-il, que je vous fasse punir par les lois humaines ; n'oubliez pas que Dieu vous demandera compte de votre violence. Sa justice vous atteindra un jour, et vous serez forcés de vous humilier et de racheter votre faute. Vous allez maintenant rester ici et veiller cette malheureuse morte. Peut-être vous pardonnera-t-elle l'effroyable scène dont j'ai été le témoin. Et sans ajouter un seul mot, il se retira, laissant les criminels épouvantés à leur tour.

Sur la route, l'abbé Daniel rejoignit l'enfant de chœur, qui s'était caché dans un buisson.

— Ah ! Monsieur l'Abbé, ils ne vous ont point fait de mal ?

— Non, mon enfant, mais je te demande de ne rien révéler de ce que tu as vu. Je suis parvenu à mettre la paix parmi ces malheureux possédés, il faut maintenant les laisser en proie à leur remords. Il ne nous appartient pas de les juger plus longuement.

Très grave, l'enfant de chœur avait compris, il étendit la main comme pour esquisser un serment; le prêtre l'arrêta.

— Inutile, j'ai confiance en toi ; Dieu, à ton tour, te punirait si tu commettais une mauvaise action. Retournons à la cure, comme si rien ne s'était passé.

Docile, l'enfant de chœur suivit l'abbé, et, chemin faisant, celui-ci pensait :

Que de bassesses et de crimes de tout genre se commettent à propos des successions. Que d'actions coupables, que de pensées criminelles et de mauvais désirs la cupidité, ou seulement le besoin, font naître dans les cœurs ! On n'apporte pas toujours, il est vrai, dans ces débats, cette grossièreté farouche dont il venait d'être témoin, mais que de discussions divisent les familles, en apparence les mieux unies !

Et l'abbé Daniel se disait que la faculté d'hériter rompt bien souvent l'équilibre de la richesse publique en concentrant entre quelques mains le patrimoine de tous ; elle voue les détenteurs de ces biens, hors de toute proportion avec les besoins réels de la vie, à une oisiveté non seulement dégradante, mais toujours préjudiciable à la société, en ce qu'elle la prive du juste tribut que chacun de ses membres doit y apporter.

Sans doute, il en est qui font un bon usage de la fortune ; ils encouragent les sciences et les arts, viennent en aide aux malheureux ; mais que prouvent ces exceptions, et qu'est-ce que l'aumône, sinon le palliatif d'un ordre de choses

anormal.

Ah ! si l'héritage pouvait disparaître, on ne verrait plus les pères amasser et spolier pour des enfants ingrats, et les fils ne dissiperaient plus dans l'orgie les deniers paternels. « A chacun selon ses œuvres, à chacun selon ses mérites. » Tous doivent produire, c'est la loi de Dieu, et l'oisif ne désirerait plus le pain du pauvre.

Et si cela pouvait arriver un jour, les habitants de la terre gagneraient en fraternité ce qu'ils perdraient en richesses ; nul ne désirerait la mort de son semblable, tous les hommes s'aimeraient sans arrière-pensée, et l'oisiveté disparaîtrait d'au milieu d'eux.

Plus d'héritage ! Disparition à jamais de tous les éléments de discorde, voilà ce que l'abbé Daniel entrevoyait. Il rêvait tout éveillé de la nouvelle doctrine qui apporterait la lumière, le progrès et l'amour.

XXXII

L'amour conjugal est une force dans la vie, quand les époux en comprennent toute la pureté.

A huit jours d'intervalle de cette pénible scène, Daniel eut la joie d'unir deux jeunes époux, dont il avait suivi la vie depuis quelques années.

L'un et l'autre étaient du pays, mais paysans instruits, intelligents, débarrassés de la plupart des préjugés campagnards, ils s'élevaient bien au-dessus de la moyenne de leurs concitoyens.

Et c'était pour Daniel une véritable joie de contempler ces deux jeunes gens si charmants, unissant simplement leur vie pour confondre en même temps leurs espérances et supporter le poids d'une existence pleine de labeurs.

En contemplant le couple plein de jeunesse qu'il allait unir, l'abbé Daniel pensait que ces deux jeunes gens, sains de corps et d'esprit, pourraient admirablement perpétuer une race forte s'ils étaient pénétrés de la véritable sagesse, et un regret montait en lui de ne pouvoir leur faire sentir qu'obscurément le grand rôle qu'ils étaient susceptibles de jouer sur la terre.

Car le mariage court, en bien des circonstances, le risque d'être grandement profané.

Il l'est déjà dans le sang et dans les entrailles de la jeunesse, longtemps avant qu'elle ait songé à fixer sa vie par l'union conjugale. Dès leur adolescence, la plupart des jeunes gens n'ignorent rien des secrets de la débaucher et au lieu de rougir de leur honte, ils se font une gloire de leur vie mauvaise. N'ayant point à redouter les mépris d'un monde libertin qui pardonne facilement les péchés de jeunesse, ils se livrent aux plaisirs des sens, jusqu'à corrompre, jusqu'à épuiser en eux les sources de la vie sans s'inquiéter aucunement de l'avenir.

Plus tard, ils sont sûrs de rencontrer des parents complaisants qui leur donnent l'absolution du passé, et on leur livre une jeune fille de 20 ans, innocente quelquefois, mais victime presque toujours des raffinements de la civilisation ; anémiée, chlorosée par une vie nulle ; déformée, mutilée, atrophiée par des modes meurtrières ; être délicat et fragile pour lequel la maternité devient un supplice, quand ce n'est pas une catastrophe.

L'abbé Daniel avait déjà vu de pareilles unions, et il ne s'étonnait plus qu'il y eût des foyers déserts, et il savait que les rares époux qui n'étaient pas frappés d'impuissance ne pouvaient s'associer à l'action créatrice de Dieu et donner à leurs enfants une santé qu'ils n'avaient plus. Ils ne pouvaient tirer de leurs entrailles malsaines autre chose qu'une race infirme, rachitique et défailante.

Au moins les deux jeunes gens qui étaient là semblaient faire exception, et c'était une joie douce pour l'abbé Daniel de les regarder dans toute leur force et leur saine beauté.

Après la bénédiction nuptiale, Daniel ne put s'empêcher d'adresser quelques paroles aux nouveaux époux :

« Mes enfants, c'est une joie bien douce pour moi de vous voir unis devant Dieu. N'oubliez pas que vous avez de ce fait contracté une dette de reconnaissance envers lui, reconnaissance qui doit s'exercer non par de vaines et longues prières, mais par des efforts constants pour vous acheminer de plus en plus vers le bien.

« Vous aurez à reporter sur vos enfants toute cette reconnaissance, car vous aimerez ceux-ci d'un amour raisonnable et clairvoyant. Si l'époux, le père, dans la famille, est le bras qui dirige, la mère doit posséder le cœur charitable qui soutient, qui console et qui instruit. L'amour sage de la mère de famille doit s'ingénier à épier le réveil de l'âme enfantine et l'aider à se dégager de la vie des sens pour l'introduire dans un monde immatériel, où brille la lumière du vrai et du bien.

« Je suis d'autant plus heureux de vous unir, mes enfants, que je sais que l'intérêt n'a pas été le guide de votre union ; malheur aux hommes qui cherchent des compagnes et pèsent l'or qu'elles possèdent avant de les épouser ; malheur aux femmes qui cherchent dans l'époux la situation brillante ou le nom ; malheur à tous ceux qui poussent si loin l'amour d'un vil métal.

« Vous avez loyalement conclu le pacte d'amitié et d'amour qui vous lie maintenant pour toute votre vie. Vous avez laissé parler votre cœur. Dieu, je l'espère, vous accordera les joies pures et une vie douce, au sein de la famille que vous allez fonder.

« Vous, l'époux, vous vous souviendrez toujours du respect et de la sollicitude que vous devez à votre femme. Trop longtemps, les femmes ont été considérées comme inférieures aux hommes, vous aurez donc à cœur de considérer votre épouse comme votre égale. Peut-être bien que dans un temps qui n'est pas très éloigné, les femmes joueront un rôle très important dans la régénération de la société.

« Vous travaillerez l'un et l'autre avec courage, car le travail est une prière ; vous souffrirez avec résignation les peines, les adversités. Ensemble encore vous pardonnerez à ceux qui voudront vous nuire, et vous rendrez, en toutes circonstances, le bien pour le mal. Vous aiderez toujours vos frères, et vous vous inspirerez tout particulièrement de cette idée : que toute action utile à votre prochain sera la prière la plus agréable à Dieu. »

Emporté par ses paroles, et comme inspiré, Daniel, les yeux levés, continuait à parler sans regarder le jeune couple agenouillé à ses pieds ; quand il baissa les yeux, il aperçut leurs visages baignés de larmes.

« Mes enfants, leur dit-il, ne pleurez point en ce beau jour ; triomphez de l'émotion qui s'empare de vous, et souriez à la vie qui vous appelle. Voyez, nous sommes dans le plus beau mois de l'année, la nature est en fête, le ciel est pur. Que sur vos visages se reflètent toutes les joies pures. »

Ces dernières paroles firent sourire les jeunes époux à travers leurs larmes, et une minute après, lorsque Daniel les fit se lever, ils tournèrent triomphalement les yeux vers lui.

Lorsqu'ils furent sortis de l'église, le prêtre les suivit longtemps du regard. Ils allaient maintenant, appuyés au bras l'un de l'autre et suivis par leurs parents et leurs amis. Le beau soleil de mai qui revêt la nature entière d'une coquetterie dorée faisait une auréole de lumière radieuse autour de leurs têtes gracieuses, et la joie pure semblait s'être glissée partout pour les faire sourire à la vie.

Debout, à l'entrée de l'église, Daniel les regardait s'éloigner sur la route, et une joie montait aussi en lui. Délicieusement, il la savourait au fond de son cœur, et son âme tout entière remerciait le Seigneur.

Quand les nouveaux mariés furent hors de vue, Daniel rentra dans l'église ; une dernière fois il s'agenouilla, et dans une prière fervente il demanda au ciel de bénir les deux époux qu'il venait d'unir.

La joie qui l'inondait le payait de toutes ses peines, de tous ses soucis. Elle lui faisait oublier la scène sauvage à laquelle il avait assisté huit jours auparavant et, une fois de plus, il s'apercevait que la vie recèle des joies ineffables qui pénètrent l'âme et la rendent plus calme en même temps que plus forte.

Que lui importaient les tribulations futures ! Ne goûtait-il pas dans le présent les plus douces satisfactions, et n'était-il pas heureux de voir, de temps à autre, ses efforts produire les effets satisfaisants au milieu de ceux qu'il était chargé d'instruire et de consoler.

Et tout cela n'était-il pas suffisant pour son âme pourtant assoiffée de lumière, et tout cela n'était-il pas un peu de la félicité que chacun doit conquérir un jour, pour ne plus jamais la perdre pendant l'éternité entière.

XXXIII

Appelez les biens du ciel, et alors Dieu vous donnera aussi les biens de la terre

; parce que les biens de la terre vous serviront à répandre les biens du ciel.

Confucius.

Un mois se passa ainsi. On était maintenant en été. La chaleur très forte, cette année-là, avait provoqué une terrible sécheresse, et les campagnes brûlées souffraient cruellement de l'aridité, chaque jour de plus en plus violente.

L'abbé Daniel s'employait de son mieux à donner quelques conseils aux cultivateurs, à propos de leurs bêtes et de leurs champs, et déjà, en maintes circonstances, il avait été assez heureux pour faire prendre à quelques-uns des déterminations qui leur avaient évité des pertes cruelles, en sauvegardant leurs récoltes et leurs bestiaux.

Admirablement secondé par l'abbé Duval, qui avait compris toute la géniale bonté de son ami, il arrivait peu à peu à donner aux habitants de E... l'impression que leur village était béni du ciel.

Grâce aux conseils du prêtre, des modifications heureuses avaient été apportées dans les divers modes de culture ; des champs incultes avaient été défrichés, et par suite des nombreuses améliorations apportées, un bien-être plus grand avait enveloppé toute la population de E...

Sous la savante direction de son ami, l'abbé Duval comprenait maintenant les lois harmonieuses qui régissent l'univers et les découvertes admirables réservées à l'avenir, grâce aux puissances encore inconnues qui affranchiront l'homme d'une partie de sa servitude.

Tout semblait donc sourire aux deux jeunes prêtres, lorsqu'un matin le vieux curé, de plus en plus souffrant, les appela près de lui.

— Mes enfants, leur dit-il, je viens de recevoir une longue lettre de Monseigneur. Il nous fait l'honneur de visiter notre cure. Je compte sur vous pour le recevoir dignement et lui donner satisfaction lors de sa visite.

Sa venue est très certainement toute fortuite, mais je tiens néanmoins, tout particulièrement, à ce qu'il soit satisfait.

Monseigneur est un homme charmant, mais il aime à se rendre compte. Très libéral, très conciliant, je ne crains point de l'entendre nous faire quelque reproche. Depuis vingt années que je suis installé ici, son prédécesseur et lui m'ont toujours honoré de leur confiance.

De plus, l'évêque actuel connaît bien le pays ; il sait qu'il est pauvre et que les populations de nos campagnes sont un peu arriérées. Avec toute l'autorité que lui confère sa situation, il m'a constamment laissé la plus grande liberté, et chaque fois que j'ai eu quelque chose à lui soumettre pour l'administration de ma cure ou la direction de mes ouailles, il m'a toujours soutenu et encouragé.

Depuis votre arrivée ici, Daniel, Monseigneur ne nous a point rendu visite. Je pense qu'il sera charmé de vous voir et de faire votre connaissance. Toutefois, sans rien cacher de notre administration intérieure, je vous recommande d'être prudent. L'entourage de l'évêque n'est pas toujours aussi conciliant que le pasteur

lui-même, et comme, probablement, il sera accompagné de quelque grand vicaire, il faudra nous méfier et nous efforcer de paraître ce que nous sommes réellement : de bons prêtres, mais de manière à ne pas laisser percer toutes nos idées peu en accord avec la théologie catholique.

Sa visite terminée, l'évêque nous quittera et peut-être serons-nous de longues années sans le revoir. Je compte sur vous deux pour lui laisser la meilleure impression. Il sait aussi que mon grand âge ne me permet pas de donner toute l'activité nécessaire ; il examinera donc de très près ce que vous faites pour me suppléer utilement.

D'après sa lettre, il arrivera aujourd'hui même, dans la matinée. J'ai donné des ordres à Mariette, car Monseigneur partagera certainement notre modeste repas.. Vous aurez, j'en suis sûr, grand plaisir à converser avec lui. Monseigneur s'en va vraiment avec la candeur, la simplicité et l'humilité d'un apôtre, en excitant les fidèles non à la crainte, mais à l'amour de Dieu. Les formules et les pratiques de l'Eglise romaine restent secondaires à ses yeux, et il ne critiquera jamais nos actes, parce qu'il comprend que la disparition de ces pratiques est proche.

Le vieux curé allait encore donner quelques instructions, aux deux vicaires, lorsqu'il en fut empêché par le bruit d'une voiture qui semblait s'être arrêtée sur la route devant le presbytère.

— Serait-ce, par hasard, Monseigneur qui arrive ? Je n'ai pas eu le temps de donner un dernier coup d'œil à l'église, il nous sera impossible de dérober à ses regards, habitué à la richesse, le dénuement qui se trahit en tout et partout. Pourtant je ne serai pas fâché qu'il s'aperçoive de notre grande pauvreté.

Comme le curé achevait ces derniers mots, l'évêque entra, suivi d'un autre prêtre, son grand vicaire, qui, tout de suite, jeta un coup d'œil inquisiteur dans la pièce où il venait d'être introduit.

Le prélat était un robuste vieillard, à la mine éveillée et souriante ; le sourire aux lèvres, il tendit les deux mains au vieux curé qui s'empressait pour le recevoir.

— Mon cher fils, je suis bien heureux de vous voir.

— Monseigneur, Monseigneur, balbutia le vieux curé, vous devez être fatigué, voulez-vous prendre place dans, ce fauteuil et vous reposer quelques instants.

— Non pas, je ne dispose que de quelques heures, car je désire rentrer ce soir même à l'évêché. Sous votre direction, je vais visiter votre église, et tout à l'heure nous, causerons un peu plus longuement, car je ne vous cache point que je me suis trouvé dans l'obligation de venir, par suite de quelques rapports qui m'ont été faits au sujet de l'éducation catholique que vous donnez à vos paroissiens.

— Oserai-je demander à Monseigneur d'où ces rapports proviennent, demanda le vieux curé d'une voix un peu tremblante.

— Ces rapports ne vous sont pas défavorables, mais ils me laissent cependant supposer que vos vicaires s'écartent légèrement des véritables règles de l'Eglise romaine. Comme évêque, j'ai le devoir de veiller scrupuleusement à leur observation.

Ayant ainsi éludé la question qui lui était posée, Monseigneur se tourna vers le prêtre qui l'accompagnait, lequel n'avait encore soufflé mot.

— Monsieur l'Abbé, nous allons, sous la direction de ces messieurs, visiter l'église.

Devant cette pensée formulée qui ressemblait à un ordre, le prêtre se courba en deux et son regard faux sembla lancer un défi à Daniel et Léon qui regardaient la scène.

Le vieux curé, tout doucement, s'était mis à la tête du petit cortège, et une minute après, les cinq ecclésiastiques pénétraient dans l'humble sanctuaire.

A leur entrée dans l'église, une bande de moineaux effarouchés se mirent à voler un peu partout en cherchant une issue pour sortir. Tourbillonnant sous la voûte, ils allèrent se jouer autour de l'autel ; puis, tous, ayant enfin trouvé l'issue cherchée, s'enfuirent en poussant de petits cris.

— Votre église est fort hospitalière, fit ironiquement le grand vicaire qui accompagnait l'évêque.

Sans attendre, Daniel prit la parole :

— Mais oui, Monsieur l'Abbé, vous avez raison ; bien des frêles créatures entrent souvent à la fois dans la demeure bénie : l'homme pour y faire sa prière, l'oiseau pour y attendre que la pluie soit passée et réchauffer les plumes naissantes de ses petits engourdis, et je considère ce spectacle comme une vivante allégorie, car les églises ressemblent à des palmiers divins ayant leurs racines dans les tombes, leurs branches vers Dieu et à l'ombre desquelles les oiseaux du ciel, la piété, le repentir, l'espérance viennent se rafraîchir et se ranimer.

En entendant l'abbé Daniel s'exprimer ainsi, Monseigneur s'était arrêté, et son regard très doux détaillait le jeune prêtre au fur et à mesure qu'il parlait, ce pendant que le grand vicaire, ironique, se taisait un peu déconcerté.

— Mon enfant, dit l'évêque, vous avez raison, et j'admire votre réponse ; elle me laisse entrevoir que vous êtes ici le fidèle serviteur de Dieu.

A ce moment, un groupe d'enfants fit irruption dans l'église, et, sans trop de bruit, avec assez d'ordre, ils allèrent se placer sur des bancs disposés au fond, tout près d'une chapelle minuscule consacrée à la Vierge.

— Les enfants du catéchisme, dit le vieux curé, pour répondre à l'interrogation muette de l'évêque.

— Fort bien, reprit Monseigneur, nous allons profiter de leur présence pour les interroger quelque peu.

Et sans attendre la réponse, il se dirigea vers les enfants, qui s'étaient levés et le regardaient avec curiosité.

Après les avoir examinés une minute en silence, l'évêque fit approcher de lui un bambin à la mine éveillée et un peu espiègle. C'était précisément l'un de ceux que l'abbé Daniel instruisait avec soin, parce que le caractère heureux et l'intelligence

de cet enfant lui plaisaient.

Immédiatement l'évêque lui fit cette question :

— Pourquoi le Créateur a-t-il donné la vie à l'homme ? Sans hésitation, le bambin répondit :

— Pour que son esprit puisse se développer perpétuellement et faire progresser peu à peu les mondes innombrables qui peuplent l'espace.

Un peu surpris de la réponse de l'enfant, l'évêque n'osa cependant pas faire d'observation. Immédiatement, il passa à d'autres enfants et posa des questions très simples, auxquelles ils répondirent très bien, selon le catéchisme, ce qui parut le satisfaire.

Au bout de quelques instants, comme un gage de son passage, il donna sa bénédiction aux enfants et rentra à la cure, et, chemin faisant, manifesta toute son admiration pour la façon parfaite dont les bambins étaient dirigés.

— C'est l'œuvre de M. l'abbé Daniel; fit vivement le vieux prêtre de E.

— Laissez-moi vous complimenter chaleureusement, fit alors l'évêque, en s'adressant à Daniel, Je me souviendrai de vous et m'efforcerai, un peu plus tard, de vous placer dans une cure plus en rapport avec votre mérite.

— Monseigneur, déclara nettement l'abbé Daniel, je vous supplie de n'en rien faire ; car je vous assure que le Seigneur a comblé mes vœux en m'appelant ici : pour rien au monde je ne voudrais quitter E.

— Allons, allons, fit en souriant, l'évêque, nous verrons cela, la trop grande modestie peut devenir un défaut, nous en reparlerons.

Puis, tranquillement, il se tourna vers le vieux prêtre de E. et continua à s'entretenir presque à voix basse avec lui.

Profitant de cette circonstance, le grand vicaire, dont le dédain contrastait avec la simplicité de son maître, demanda à l'abbé Daniel où le premier enfant, interrogé par l'évêque, avait pris la réponse qu'il avait faite ?

Sans hésiter, l'abbé Daniel répondit qu'il la tenait de lui.

Le grand vicaire répliqua très haut, afin d'être entendu : « C'est donc ainsi, Monsieur l'abbé, que vous enseignez la religion ? »

L'abbé Daniel n'eut pas le temps de répondre, Monseigneur était arrivé dans la salle à manger, où la vieille servante avait dressé la table. Le vieux curé le faisait asseoir, et les cinq prêtres commencèrent à déjeuner.

Aussitôt que celui-ci fut terminé, Monseigneur fit un tour dans le jardin, puis il songea au départ. En montant en voiture, il assura une dernière fois le vieux prêtre de E... de sa sollicitude et serra affectueusement les mains de Daniel et de Léon.

L'abbé Daniel, tout heureux de n'avoir pas eu à dissimuler ses croyances, ne prit point garde au regard du grand vicaire. Il aurait pu constater qu'il n'avait pas ses sympathies.

La voiture qui emportait Monseigneur se mit en marche, penché à la portière, le prélat envoyait un dernier geste d'adieu; enfin elle disparut, et le curé de E... resta seul avec Léon et Daniel.

XXXIV

Les petites méchancetés, les petits larcins, mènent peu à peu vers la haine et le crime.

Le lendemain matin, vers 10 heures, comme Daniel et Léon sortaient du presbytère, ils entendirent les cris joyeux des gamins du village, et presque en même temps une sonnerie de clairon éclata dans l'air matinal, puis, toute une musique militaire se fit entendre.

Un instant après, un régiment déboucha sur la place du village et vint se ranger en colonnes de compagnies face à l'église.

Les faisceaux formés, les sacs mis à terre, le colonel fit rompre les rangs.

Aussitôt les hommes se répandirent sur la place, et plusieurs d'entre eux entrèrent dans les quelques débits de vins qui se trouvaient dans le village.

Les gamins, heureux, tournaient autour des militaires et quelques-uns s'employaient à leur rendre de légers services.

Souriants les deux prêtres contemplaient la scène pittoresque. Sans se presser, ils traversèrent la place, répondant de-ci de-là au salut de quelques officiers, puis s'avancèrent dans la première rue qui débouchait sur la place.

Au milieu de cette rue, leur attention fut attirée par un groupe d'où sortaient des vociférations et des injures.

Les deux amis s'approchèrent et virent un soldat qui s'injurait avec un habitant du village.

— Voleur, veux-tu me rendre mon jambon ou le payer ? Je vais aller prévenir tes chefs, et je te ferai passer au conseil de guerre.

— Au diable, clamait le soldat en s'efforçant de se dégager de l'étreinte du campagnard qui l'avait saisi par un pan de sa capote.

— Voyons, qu'avez-vous à vous disputer ainsi, fit l'abbé Daniel en s'approchant des deux hommes.

— Ah ! Monsieur le Curé, vous arrivez bien ! Voilà un soldat qui est tout simplement un voleur. Il vient de pénétrer chez moi et, profitant que j'étais en train de tirer du cidre dans ma cave, il a fait main basse sur un jambon qu'il refuse de me rendre ou de me payer.

Le soldat, devant l'accusation portée contre lui, restait un peu gêné sous les regards des deux prêtres.

— Mon ami, fit doucement l'abbé Daniel, il faut rendre ce que vous avez pris. Vous n'ignorez pas que vous vous mettez dans un mauvais cas, en agissant comme vous le faites.

— Monsieur le Curé, j'ai proposé à cet homme de lui payer son jambon, mais il m'en a demandé un prix absolument exorbitant.

— Alors, vous le prenez sans rien payer, vous sentez bien que ce n'est pas une solution ?

— Oui, je sais, mais pourquoi cet entêtement à vouloir me faire payer l'objet trois fois ce qu'il vaut ?

A son tour le paysan parut gêné, mais il reprit aussitôt son ton de violence.

— Monsieur l'Abbé, si j'ai demandé un prix élevé, c'est parce que, la dernière fois que les soldats sont passés dans le pays, ils m'ont volé une poule et un lapin.

Devant la rancune du paysan têtu, Daniel se mit à rire.

— Voyons, père Blanchet, vous savez bien que vous n'avez pas le droit de vous faire justice vous-même. Si vous avez été volé la dernière fois, ce n'est pas une raison pour vous montrer si dur aujourd'hui.

— Oui, je sais, déclara le bonhomme; mais cette fois-ci encore, si je n'avais pas découvert le larcin, j'étais encore volé, car le gaillard que vous voyez là, et qui fait maintenant le bon apôtre, n'aurait pas manqué de s'enfuir sans rien déboursier.

Sans répondre au paysan, Daniel se tourna vers le soldat.

— Quelle est votre profession, mon ami, lui demanda-t-il ?

— Cultivateur, Monsieur le Curé, déclara le soldat.

— Eh bien, sans aucun doute, vous possédez chez vous, comme ce paysan, des poules, des lapins, et très certainement vous ne seriez pas disposé à vous les laisser prendre sans payer, même par un soldat ?

Confus, le militaire baissa la tête et ne répondit pas.

— Quant à vous, père Blanchet, continua Daniel, vous êtes mal fondé à demander un prix exorbitant de votre jambon. Soyez consciencieux et songez que précisément vous avez aussi un fils sous les drapeaux. Faites un plus juste prix et tout ira pour le mieux.

— Ah ! mon Dieu, Monsieur l'Abbé, il en sera comme vous voudrez, puisque vous jugez que je suis dans mon tort. Que ce garnement soit plus honnête et je laisserai mon jambon à bon compte.

— Allons, allons, c'est entendu, conclut Daniel ; faites votre prix, et vous, militaire, réglez ce prix.

Dociles l'un et l'autre, le paysan et le soldat finirent par tomber d'accord, et quand le marché fut définitivement conclu, l'abbé Daniel retint encore le soldat qui s'apprêtait à filer.

— Mon ami, souvenez-vous bien que le premier devoir d'un soldat, c'est d'être un honnête homme. Fussiez-vous même en pays ennemi, vous n'auriez pas le

droit de frustrer quelqu'un de ce qui lui appartient. Avez-vous oublié la maxime divine : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît » ? Songez que vous devez faire en sorte de ne pas vous départir des règles étroites de l'honnêteté, et qu'en aucune circonstance vous n'avez le droit de violenter les gens.

Comment ! dans votre pays même, vous vous laissez aller à commettre des actes répréhensibles ? Que serait-ce si, par hasard, vous vous trouvez un jour en pays ennemi ?

— Mais, Monsieur le Curé, ou plutôt Monsieur l'Abbé, puisque je viens de vous entendre appeler ainsi, il faut bien que vous sachiez que les habitants de ces campagnes sont d'une rapacité extraordinaire, et que leur amour du gain les font bien souvent commettre des indécitesses vis-à-vis de nous.

— Vous n'avez pas, en tout cas, à les juger, et votre devoir consiste précisément à rendre le bien pour le mal. En rendant le mal pour le mal, vous ne vous apercevez point que vous créez une sorte d'atmosphère mauvaise autour de vous ; vous mettez un chaînon de plus à la chaîne du mal, et vous vous exposez ainsi à la rendre plus forte. Insensiblement, mais sûrement, vous accumulez ces petites haines, ces petites méchancetés, ces petits larcins, qui formeront un jour, si vous n'y mettez ordre, les haines plus fortes et les cruautés sans nom.

Soldat, défenseur du droit, de la justice, n'oubliez jamais que les droits humanitaires sont, les premiers à respecter. Comment voulez-vous être le champion des bonnes causes, si dès maintenant vous confondez le vol avec le droit. Et quand, plus tard, vous ne serez plus sous les drapeaux, quand vous serez rentré dans vos foyers, n'aurez-vous pas une secrète défiance contre ceux qui vous auront succédé ?

Sans vous en apercevoir, vous serez porté à vous montrer dur, intraitable, et vous perpétuerez toutes les méchancetés dont vous aurez vous-même, peut-être, cruellement à souffrir.

— Vous, père Blanchet, vous êtes de ceux qui dramatisent les plus petites choses ; toujours en colère, vous êtes souvent en contestation avec l'un et avec l'autre, et de ce fait vous n'arrivez jamais à trouver la véritable tranquillité. Ce soldat a tort évidemment, mais vous, de votre côté, vous vous êtes montré dur et injuste. Il faut, l'un et l'autre, vous demander pardon et me promettre très sérieusement de ne plus recommencer. Est-ce trop de vous demander cela à tous les deux ?

Subitement éclairés, le paysan et le soldat s'étaient redressés et dans un même élan spontané ils se serrèrent la main, sous les yeux heureux de Daniel.

— Voyez, comme c'est simple, et comme vous êtes joyeux d'avoir fini par vous entendre. Allez maintenant l'un et l'autre à vos occupations et souvenez-vous de la petite leçon qui vient de vous être donnée, chaque fois que vous aurez quelque velléité de vous mal conduire envers votre prochain ; cela vous retiendra et vous évitera de retomber dans ces excès.

Encore un peu gênés, le paysan et le soldat s'éloignèrent, mais cinq minutes

après, l'abbé Daniel avait la satisfaction de les retrouver à l'autre bout de la place, causant amicalement.

Joyeusement, il les montra à l'abbé Duval.

— Il faut peu de choses pour réunir les hommes, mais il faut peu de chose aussi pour en faire de terribles ennemis. La conciliation est parfois difficile à faire, mais quand on y réussit, elle porte toujours ses fruits.

Nous autres, prêtres, nous avons le devoir d'être toujours et partout des conciliateurs. Le jour où l'Eglise romaine entrera dans la voie conciliatrice, elle pourra faire de grandes choses et préparer le règne de l'amour et de la paix sur la terre.

— Oui, mais quand cela viendra-t-il, dit l'abbé Duval ?

— Patience, le règne de la véritable fraternité surgira un jour, et si l'Eglise romaine ne peut l'aider, les hommes de volonté se chargeront de construire l'édifice qui ne pourra jamais s'écrouler devant les haines et les passions humaines.

XXXV

Plus on se sent véritablement juste, plus on est véritablement fort.

CONFUCIUS.

Les deux amis étaient rentrés au presbytère après cet incident. A peine étaient-ils arrivés que Mariette, la vieille servante, se précipita à leur rencontre.

— Venez vite, M, le Curé vient de perdre connaissance ; il est tombé raide pendant qu'il faisait sa petite promenade dans le jardin, et seule je n'ai pu le transporter dans sa chambre.

Sans en entendre davantage, Daniel et Léon s'étaient dirigés en courant vers le jardin où ils trouvèrent le vieux curé étendu au milieu d'une allée.

Avec d'infinies précautions, ils le transportèrent dans la salle du rez-de-chaussée, et le couchèrent sur un large divan; après quoi Daniel s'agenouilla près du vieillard et l'examina.

Son examen ne fut pas long, une minute après il se relevait, et un peu pâle il disait à Léon, resté debout et qui attendait.

— Hélas ! tout est fini, M. le Curé est mort !

— Oh ! mon Dieu ! est-ce possible ?

— Oui ; il nous faut maintenant le transporter dans sa chambre et lui rendre les derniers devoirs.

Sans répondre, Léon avait aidé son ami, et à eux deux ils eurent vite fait de transporter le corps sur un lit.

Mariette, qui les suivait, et qui n'avait pas entendu les paroles de l'abbé Daniel, demandait avec des sanglots dans la voix si l'évanouissement allait durer.

Quand Daniel l'eut mise au courant, elle tomba à genoux et se mit à sangloter.

— Voyons, ma bonne Mariette, du courage, il faut absolument nous aider fit Daniel, en lui touchant l'épaule.

— Que faut-il faire ? demanda la pauvre femme à travers ses sanglots.

— Donnez-nous tout ce qu'il faut pour habiller le pauvre homme ; après quoi vous irez prévenir le sacristain, et vous veillerez à ce que la porte du presbytère soit close.

Vive malgré son immense douleur, la servante s'empressa d'exécuter les ordres de l'abbé, et lorsque quelques instants plus tard le sacristain arriva, les deux abbés avaient terminé, et le vieux prêtre était étendu les mains jointes sur son lit.

La situation créée par la mort du vieux curé n'était pas sans causer quelques craintes à l'abbé Daniel, et comme une vision rapide, il revit en un instant la visite de Monseigneur avec son grand vicaire. Le coup d'œil que celui-ci lui avait jeté avant son départ annonçait bien ses intentions. Il se souviendrait, à n'en pas douter de ce qu'il avait tramé l'avant-veille et ne manquerait certainement pas de tout mettre en œuvre pour causer quelques ennuis aux deux vicaires.

Bien que l'abbé Daniel fût en quelque sorte assuré de la bienveillance de l'évêque à son égard, il se disait que cette mort si brusque pourrait bien inciter Monseigneur à écouter les propos de son grand vicaire, et il se voyait déjà dans l'obligation, à bref délai, de quitter cette cure, où depuis des années il avait su conquérir à la fois l'estime et l'amitié de ses paroissiens, en même temps que la tranquillité parfaite qui lui avait permis de s'élever si hardiment au-dessus des misères terrestres.

L'abbé Léon, lui aussi était inquiet. Moins combatif que son ami, il était de ce fait beaucoup plus indécis, et sans voir aussi loin que l'abbé Daniel, il sentait obscurément le danger auquel il aurait bientôt à faire face.

Les deux prêtres se regardaient en silence, n'osant ni l'un ni l'autre parler, lorsque la cloche pendue à la porte du presbytère fut agitée violemment.

A peine l'abbé Daniel avait-il eu le temps de regarder par la fenêtre qu'il voyait Mariette ouvrir la porte et laisser pénétrer un prêtre, qu'il reconnut tout de suite pour être le grand vicaire qu'il avait vu la veille.

— Ciel ! voici le grand vicaire, dit-il à Léon, en tombant accablé dans un fauteuil.

Mais presque aussitôt, et comme s'il avait eu honte de ce court moment d'abattement, il se releva et alla promptement ouvrir la porte de la chambre.

Déjà le grand vicaire était entré, et, la mine contrite, s'avavançait, les mains tendues, vers Daniel et Léon.

— Mes amis ! Quel grand malheur ! Le pauvre homme encore hier si bien

portant ! Monseigneur sera profondément affecté de la mort de ce bon serviteur de l'Eglise. Je venais précisément lui apporter quelque argent, que notre évêque mettait à sa disposition pour arranger un peu votre pauvre église si délabrée, et je me faisais une joie de lui remettre cette somme dont il eût fait certainement un pieux usage.

— Vous remercieriez Monseigneur de sa libéralité. Soyez persuadé, Monsieur, que la mort de notre vénéré curé ne changera rien à ce qui doit être fait.

— Oui, fit mielleusement le grand vicaire, mais ce soin incombera désormais au nouveau curé, et je ne puis maintenant vous remettre à vous-même l'argent qui était destiné, d'après les ordres même de Monseigneur, à votre curé.

— Et qui vous demande de me remettre cet argent, fit l'abbé Daniel. Il n'entre point, dans mon idée, de me substituer au représentant officiel qui sera désigné par l'évêque.

— Mon cher ami, répliqua le grand vicaire, de plus en plus mielleux, il y a gros à parier que le successeur de votre curé sera vous-même. Monseigneur ne vous a-t-il pas assuré de toute sa bienveillance et avez-vous si vite oublié ses promesses ?

— Monsieur, répliqua l'abbé Daniel, je suis aux ordres de Monseigneur, mais je n'ai nullement l'intention de lui demander la place du digne homme qui vient de nous quitter si brusquement.

— Oui, je sais, je sais, vous êtes vraiment trop modeste. Monseigneur vous l'a dit, du reste, et je m'aperçois que cette modestie, outrée à mon sens, devient chez vous un grave défaut.

— Je vous en prie, Monsieur, dit fermement l'abbé Daniel, laissons tout cela. Je me conformerai strictement aux ordres que je recevrai de l'évêché, mais nous devons, avant de songer à ces choses, nous occuper de l'enterrement du vénérable curé de E... Je compte, puisque vous êtes justement parmi nous, que vous nous aiderez de tout votre pouvoir en cette occasion.

La réponse de Daniel était trop habile pour que le grand vicaire en fût choqué. L'appel qui lui était fait si directement lui imposait de faire trêve à ses manigances, et il s'empessa de répondre avec un sourire sur ses lèvres minces :

— Je vous promets, mon cher ami, de vous donner non seulement toute l'aide que vous attendez de moi, mais aussi de vous faciliter dans toute la mesure possible, la prise de possession de votre cure. Je suis certain, le cas échéant, que vous ne repousserez point mes conseils, et je reste persuadé que vous n'aurez, par la suite, qu'à vous louer de les avoir suivis. J'ai remarqué, comme Monseigneur, que vous aviez toutes les qualités voulues pour faire un excellent prêtre et je serai personnellement très heureux de vous être agréable.

— Encore une fois, Monsieur, je vous répète que j'obéirai aux ordres de l'évêché. Croyez bien cependant que je serai reconnaissant envers vous de l'appui que vous mettez si généreusement à ma disposition. Je souhaite de toute mon âme, de tout mon cœur, que nos efforts réunis produisent des résultats excellents, mais je vous préviens, d'autre part, que j'ai pris pour règle absolue de

n'être jamais en désaccord avec ma conscience.

— Mais, mon cher ami, il en est de même pour moi. Monseigneur écoute un peu mes avis, et depuis que je suis à l'évêché je me suis efforcé, en toutes circonstances, d'être agréable aux fidèles serviteurs de l'Eglise romaine.

— Moi, je m'efforce d'être agréable à Dieu, répliqua l'abbé Daniel, en fixant le grand vicaire dans les yeux.

— Mais c'est la même chose. Dieu, l'Eglise romaine, tout cela se confond, et je ne comprends pas très bien votre réponse, on dirait que vous me jetez un défi.

— Je ne jette de défi à personne. Je suis le fidèle serviteur d'un Dieu juste et bon, mais je ne suis pas et ne serai jamais le plat valet d'une caste sacerdotale qui n'a au fond que le mépris des choses saintes. J'ai pu apprécier avant-hier toute la bienveillance de Monseigneur ; je crois qu'il me donnera pleins pouvoirs pour administrer en son nom les affaires de cette paroisse, s'il me juge vraiment digne de succéder au brave homme que nous pleurons, mon ami et moi.

Jusqu'à présent, je ne vous cache point que je me suis efforcé d'éloigner mes ouailles des pratiques superstitieuses, et de rectifier les opinions erronées qu'elles ont sur beaucoup de choses. J'ai démontré notamment que l'homme qui veille et travaille pour élever une famille est plus agréable, à Dieu que le religieux ou le prêtre, dont le genre de vie a été réputé longtemps l'état par excellence.

En faisant ainsi, j'ai remis en honneur la sainte loi du travail, et je suis sûr d'avoir donné un peu d'élévation à l'âme de mes auditeurs.

Peut-être êtes-vous surpris de m'entendre ainsi parler, mais je tiens à vous prévenir que je continuerai à diriger mes paroissiens selon les règles du bon sens, qui ne sont pas toujours les règles du catholicisme romain.

— Oh ! mon cher ami, et l'autorité du Saint-Père ?...

— Je vous en prie, laissons cela, je ne veux point, devant ce lit mortuaire, entamer une discussion avec vous, sur un tel sujet. Ce n'est ni le lieu, ni le moment, mais je tiens à vous prévenir, dès maintenant, que tout en restant dans le sacerdoce, je tiens essentiellement à satisfaire ma conscience. Je ne suis en aucune façon la dupe de vos paroles menteuses. J'ai assez d'expérience pour avoir deviné en vous un ennemi mortel. Si je suis demain le curé de E..., je continuerai comme par le passé à propager les vérités que des études suivies m'ont donné la joie d'entrevoir.

Devant l'énergique réponse de Daniel, le grand vicaire pinça les lèvres et dit :

— Vous serez curé de E..., c'est une chose entendue, mais nous verrons bien si systématiquement vous osez vous mettre en travers de l'autorité supérieure.

— Allons, parfait, cher Monsieur, vous jetez le masque. Retenez cependant que je ne suis, que je ne veux pas être votre ennemi. Un soldat de la vérité ne combat que le mensonge et l'hypocrisie; j'ose croire que vous n'emploierez jamais ces armes contre moi.

Le grand vicaire se mit à ricaner.

— Mais puisque je suis votre ami. Au fond, c'est votre bien que je veux et je vous le prouverai.

— Permettez-moi d'en douter ?...

— Si vous voulez, je vous le permets. Que puis-je maintenant faire pour vous être agréable ?...

— Je vous l'ai dit tout à l'heure, m'aider dans la pénible circonstance qui nous est créée par la mort de notre vénérable curé.

— Je vous aiderai de toutes mes forces, et je serai votre ami.

— Dieu vous entende, conclut l'abbé Daniel, en tendant franchement la main au grand vicaire.

XXXVI

L'hypocrite est un dissimulateur habile.

Le grand vicaire parut tenir parole. Avec un zèle, un tact, un soin dont on l'eût cru incapable, il régla lui-même les funérailles du vieux curé de E..., et ce fut lui encore qui se chargea de tous les frais.

Et lorsque le surlendemain, quand le service fut achevé, en revenant du cimetière, il tendit à l'abbé Daniel une dépêche qu'il venait de recevoir de l'évêché, prévenu par ses soins de la mort du curé de E...

— Lisez, dit-il à Daniel, un peu surpris de l'amabilité soutenue depuis deux jours par le grand vicaire.

La dépêche en question était la confirmation de la nomination de l'abbé Daniel à la cure de E... en remplacement du curé décédé. Elle ne contenait que quatre mots suffisamment explicites dans leur laconisme : « L'abbé Daniel Boiset, successeur ».

— Eh bien, mon cher ami, êtes-vous satisfait ? questionna le grand vicaire.

Daniel, avant de répondre, regarda celui qui l'interrogeait, mais il ne vit rien dans sa physionomie, rien qui pût lui faire soupçonner une trahison quelconque, et, rassuré, il laissa éclater toute sa satisfaction.

— Dieu m'est témoin que j'aurais désiré être longtemps encore le fidèle collaborateur de mon digne et vénéré curé, mais puisque la Providence vient de le rappeler à la véritable vie, je suis heureux de le remplacer ; son souvenir bienfaisant m'aidera à accomplir la mission qui m'est confiée et je suis reconnaissant à Monseigneur de m'avoir choisi. Veuillez, je vous prie, être, auprès de lui, mon interprète et l'assurer de mon entier dévouement à la Vérité religieuse.

Le nouveau curé de E..., en prononçant ces dernières paroles, s'attendait à quelque réflexion de la part du grand vicaire, mais à sa grande surprise il n'en fut rien.

Toujours affable, toujours souriant, le grand vicaire s'inclina et répondit :

— Monsieur le Curé, je transmettrai fidèlement à Monseigneur vos paroles si pleines de foi, et vous pouvez être assuré désormais de toute sa bienveillance que je m'efforcerai de toujours éveiller en votre faveur.

— Mon ami, l'abbé Léon Duval, restera sans doute avec moi ?...

— Monseigneur n'a point voulu vous séparer. L'abbé Duval vous secondera merveilleusement; à vous deux, vous pourrez prendre toutes les dispositions que vous jugerez utiles pour bien administrer votre paroisse.

— Je suis particulièrement touché de la bienveillance de l'évêque à notre égard. J'ose espérer qu'il voudra bien nous aider quelquefois de ses conseils et nous assister quand nous en aurons besoin.

Sur cette phrase de l'abbé Daniel, l'œil du grand vicaire sembla s'allumer légèrement, mais presque aussitôt il voila la vivacité de son regard sous ses paupières à moitié baissées.

L'abbé Daniel, qui examinait soigneusement son interlocuteur, avait saisi son jeu de physionomie et il en ressentit tout de suite une crainte nouvelle.

Le grand vicaire, toujours mielleux, répondit lentement :

— Je puis vous assurer que les conseils de Monseigneur ne vous feront jamais défaut. Chaque fois que vous désirerez le consulter, il se fera un devoir de vous instruire et de vous guider. Du reste, mon cher ami, les jeunes ecclésiastiques ont besoin des conseils de leurs aînés, et vous ne pouvez, à moins d'être poussé par le démon de l'orgueil, échapper à cette attirance particulière qui veut que toujours les jeunes, sans expérience, soient forcés d'aller vers ceux qui ont appris à se diriger dans la vie au milieu des embûches sans nombre dressées sous les pas chancelants des pauvres êtres que nous sommes tous. Il y eut un silence, puis le grand vicaire reprit :

— Il me reste maintenant à vous remettre la somme que Monseigneur m'a confiée pour qu'elle soit employée aux réparations urgentes que nécessite le délabrement de votre église. Voici 4.000 francs, c'est évidemment une faible somme, il en faudrait dix fois autant pour arriver à exécuter les travaux qui sont nécessaires, mais avec cela l'évêque a pensé que vous pourriez déjà faire quelque chose. Il ne pose qu'une seule condition, c'est que cet argent soit entièrement employé à la réfection de l'église, autrement dit, il ne veut voir aucun denier distrait pour toute autre chose, même pour une œuvre de charité.

— Et cependant si je me trouvais dans la nécessité de soulager immédiatement quelque terrible misère, ne pourrais-je prendre quelques sous sur cet argent ?

— Aucunement, l'ordre de Monseigneur est formel. Votre conscience d'honnête homme se refusera donc absolument à aller contre le désir de votre évêque, et je pense que je n'ai pas à insister plus longuement sur ce point.

Dans quelques mois, l'année prochaine, à peu près à cette époque, lorsque Monseigneur fera sa tournée pastorale, il viendra certainement vous rendre visite. J'ai tout lieu de croire qu'il sera satisfait de la façon dont vous aurez employé le

petit cadeau que je vous remets.

En prononçant ces derniers mots, le grand vicaire avait ouvert un large portefeuille, et, d'un geste un peu posé, il en sortait quatre billets de banque, les déplaçait méthodiquement et les étalait ensuite sur la table, devant Daniel.

— Voici la somme ; veuillez, pour la bonne régularité, me remettre un reçu. Ce n'est point par suspicion que je réclame cela, mais simplement parce que Monseigneur qui est un homme d'ordre, tient à posséder des pièces comptables parfaitement en règle, à l'appui de ses dépenses.

Devant les explications si détaillées du grand vicaire, l'abbé Daniel s'était empressé de libeller un reçu, et après l'avoir fait, il le lui remit.

Pendant tout cet entretien, l'abbé Duval, cependant présent, était resté un peu à l'écart, et il n'avait pas entendu une seule parole de la conversation ; aussi eut-il un moment de légère émotion lorsque le grand vicaire lui fit signe de s'approcher.

— Mon cher ami, lui dit-il en désignant Daniel, voici maintenant votre curé. Sous sa direction, vous serez désormais chargé d'exercer les fonctions de premier vicaire. D'ici quelques mois, si l'évêché le juge à propos, il vous sera adjoint un autre prêtre ; pour le moment, l'autorité épiscopale a jugé que vous pouviez très facilement assurer le service à vous deux.

Ce service vous sera d'autant plus agréable que vous restez ainsi avec un ami qui vous est cher. Il n'y a donc rien de changé pour vous. Vous acquerez seulement un peu plus d'autorité, mais je suis sûr d'avance que vous saurez utilement l'exercer pour le plus grand bien de toutes vos ouailles.

Un peu décontenancé, l'abbé Duval regardait tour à tour son ami et le grand vicaire, dont les paroles si pleines de douceur lui semblaient tant en contradiction avec la véhémence qui s'était manifestée antérieurement.

Le grand vicaire lut sur le visage de l'abbé Duval l'étonnement dont celui-ci était saisi.

— Avez-vous pu douter un seul instant que j'étais bien votre ami à tous les deux ? dit-il en lui prenant la main.

Et comme l'abbé Duval, muet de surprise, se taisait toujours, il ajouta :

— Si, parfois, je crois devoir faire quelques observations, c'est, n'en doutez pas, dans l'intérêt même de ceux à qui ces observations sont adressées. Ma situation auprès de Monseigneur me donne, du reste, le droit et le devoir, quelquefois peu enviable, de faire quelques enquêtes sur les prêtres du diocèse et de signaler ceux qui sont réfractaires aux règles de l'Eglise catholique romaine. Je pense que jamais je n'aurai à m'occuper de vous pour de semblables errements et j'aime à croire que votre curé et vous-même serez de fidèles serviteurs de Dieu. Un peu gêné par le ton du grand vicaire, Léon ne répondait toujours pas. Daniel, qui souriait de son étonnement, le tira d'embarras.

— Mon cher Léon, j'ai chargé M. le grand vicaire de vouloir bien présenter à Monseigneur nos remerciements chaleureux en l'assurant de notre entier dévouement.

L'abbé Duval s'inclina sans répondre, pendant que le grand vicaire ajoutait :

— Je puis maintenant me retirer, je suis sûr d'avance que lorsque je reviendrai, accompagné de Monseigneur, je retrouverai les habitants de ce pays soigneusement instruits dans les grandes vérités enseignées par l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

Et comme pour indiquer que l'entretien était achevé, il tendit le bout de ses doigts aux deux prêtres et prit rapidement congé d'eux.

Quelques minutes après, les deux amis se retrouvaient seuls, et Daniel disait à Léon, toujours un peu étonné de tout ce qui arrivait :

— Souhaitons, mon pauvre Léon, d'avoir trouvé la paix. L'homme qui vient de nous quitter ne peut pas être notre ami. Pendant quelques mois, peut-être, nous aurons quelque tranquillité, mais d'avance je sais que nous aurons plus tard à lutter désespérément contre les embûches que nous trouverons dressées sous nos pas. Es-tu prêt à me seconder de tout ton pouvoir ?

— Tu peux disposer entièrement de moi. Je te suis entièrement dévoué, et j'ose espérer que Dieu me donnera toutes les forces nécessaires pour mener le bon combat contre la superstition et les fausses interprétations d'un Evangile maquillé par les hommes. Comme toi, je veux revenir au pur christianisme, à celui-là seul qui émane du plus grand esprit incarné dans notre monde.

Sans rien répondre, l'abbé Daniel serra la main à Léon, et dans cette étreinte les deux amis sentirent passer en eux toute la force de leur âme vraiment religieuse qui s'élevait d'elle-même au-dessus des mensonges, des haines et des lâchetés humaines.

XXXVII

Aimer Dieu et nous faire aimer de lui, aimer nos semblables et nous faire aimer d'eux : voilà la morale et la religion ; dans l'une et dans l'autre l'amour est tout : fin, principe et moyen.

Joubert.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis la mort du vieux curé de E... Pendant ce court laps de temps, les deux amis avaient définitivement et résolument organisé leurs travaux. La popularité dont jouissait l'abbé Daniel auprès des paysans de la contrée s'était encore accrue, et l'on venait même des villages environnants pour le consulter.

Insensiblement l'abbé Duval s'était mis à hauteur de la tâche qui lui incombait, et les habitants de E... l'estimaient maintenant presque autant que son ami.

Avec l'argent remis par le grand vicaire, de la part de l'évêque, le nouveau curé avait fait procéder à quelques réfections urgentes dans l'intérieur de l'église, mais il lui avait laissé son cachet de simplicité rustique qui lui semblait mieux en

harmonie avec ceux qui venaient y prier.

Les oiseaux entraient toujours dans le sanctuaire embelli seulement d'une propreté nouvelle que les deux prêtres s'efforçaient de maintenir rigoureusement.

La vie des deux amis était encore plus active depuis qu'ils étaient seuls, mais cette activité même ne les empêchait point d'étudier longuement les questions religieuses et de chercher à découvrir la vérité au milieu des erreurs sans nombre dont elle était voilée.

Et ce soir-là, assis autour de leur table de travail commune, ils s'efforçaient de s'attacher à discerner l'esprit de la lettre des évangiles.

L'érudition de l'abbé Daniel surprenait parfois l'abbé Duval, mais l'entière confiance qu'il avait accordée à son ami lui permettait de se mettre rapidement au niveau de cette érudition.

S'il fût resté seul, il eût bénévolement accepté tout ce qu'on lui avait appris, au séminaire, à respecter comme des articles de foi, mais peu à peu l'abbé Daniel l'avait forcé à réfléchir, et il était maintenant le premier à provoquer des explications de la part de son ami, explications dont il tirait toujours un énorme profit.

Depuis quelque temps déjà, les deux prêtres s'efforçaient de discerner quelle confiance il convenait d'avoir dans le texte des Evangiles, car, ainsi que le disait l'abbé Daniel, s'il est un livre sur lequel on ait disserté, épilogue, écrit des monceaux de commentaires pour n'arriver cependant qu'à jeter un peu plus de désordre dans les idées, de doute dans les esprits, c'est celui des Evangiles.

Comment de ce livre qui, sans prétention à l'authenticité, n'avait d'autre but que de retracer à ceux qui ne l'avaient pas connu les principaux actes et les enseignements de Jésus, l'esprit humain est-il parvenu à faire sortir les doctrines qui se résument dans les trois grandes branches du christianisme : Catholicisme, Protestantisme, Religion grecque, et cela après avoir préalablement traversé les mille autres systèmes religieux qui ont été qualifiés d'hérésies ?

Si tu veux, disait encore l'abbé Daniel à son ami, te rendre compte et comprendre un peu l'histoire des transformations successives apportées peu à peu au christianisme, il faut te reporter aux trois premiers siècles qui ont suivi la mort de Jésus.

L'enseignement des Apôtres, dont plusieurs, simples pêcheurs du lac de Tibériade, ne savaient pas lire, fut d'abord un enseignement verbal. Jésus les avait choisis pour la plupart dans la classe la moins élevée, pour indiquer sans doute que sa doctrine si simple, et que les hommes devaient rendre si compliquée, n'avait pas besoin, pour être comprise, d'une intelligence au-dessus de la médiocrité.

Aussi les Apôtres se bornèrent-ils à raconter ce qu'ils avaient vu, à rapporter ce qu'ils avaient entendu, à proclamer dans un siècle polythéiste l'unité de Dieu, son amour pour sa créature, la charité qui devait unir les hommes et en faire des frères, puisqu'ils étaient les enfants d'un même Père ; la nécessité de la pénitence, c'est-à-dire de la réparation non pas d'une faute commise par notre

premier père, mais par la créature elle-même dans ses existences précédentes.

Cette nécessité, ils lui avaient imprimé une forme matérielle par l'image du Baptême emprunté à la secte des Esséniens, dont Jean-Baptiste faisait probablement partie, voulant témoigner par cette purification de la purification spirituelle que l'homme devait accomplir par la pénitence et les bonnes œuvres. Ils proclamaient enfin l'immortalité de l'âme et la résurrection, c'est-à-dire sa rentrée dans le monde des Esprits.

De ces bases générales de son enseignement, Jésus avait fait découler la morale éparse dans ses discours, et les Apôtres le répétèrent et formèrent des prosélytes parmi les Juifs, parce qu'enseignement et morale ne présentaient rien de contraire à leur religion, et la meilleure preuve, c'est que Jésus et les Apôtres prêchèrent dans le Temple et dans les synagogues.

Mais quelques années après la mort de Jésus survint Paul, homme instruit dans les lettres grecques, dans la loi judaïque. Un peu dédaigneux de ces pauvres premiers ministres de Jésus avec lesquels il ne se mit pas tout de suite en rapport, tout au moins dans les premières années qui suivirent sa conversion, il se posa un peu plus tard devant eux comme seul dispensateur de la vérité.

Huit ou dix ans après la mort de Jésus, deux courants chrétiens s'étaient donc déjà formés : l'un représenté par les quelques rares apôtres demeurés à Jérusalem ; l'autre par saint Paul prêchant à Damas et à Antioche un Evangile qu'il déclare lui-même « n'avoir ni reçu ni appris d'aucun homme, mais par la révélation de Jésus-Christ », et qu'il a commenté dans des Epîtres, dont le sens plutôt obscur échappe facilement à la pensée.

— Mais, mon cher ami, questionna l'abbé Duval, as-tu vraiment des documents qui te permettent de te reconnaître au milieu de situations aussi compliquées ?

— Oui, les documents abondent ; seulement, de tout temps, des hommes déloyaux, de véritables faussaires, se sont attachés à truquer les textes ; et si tu veux bien me laisser continuer, je vais facilement te prouver combien la théologie catholique actuelle est loin de la vérité.

La situation de l'Eglise primitive était donc telle que je viens de la définir lorsque survint la révolte des Juifs contre Néron, la guerre de Judée qui en fut la suite et dont la direction, d'abord confiée à Vespasien, fut transmise par lui à son fils Titus et se termina en 70 par la prise de Jérusalem, la destruction du Temple et une nouvelle dispersion du peuple juif.

Or, à cette date, et à l'exception de deux apôtres (saint Jean, résidant à Ephèse, et saint Philippe, en Phrygie), tous les autres étaient morts, morts dans les différents pays où ils étaient allés prêcher la doctrine du Maître. Par conséquent, le lien que les Apôtres avaient momentanément établi entre les chrétiens n'existait pour ainsi dire plus ; l'Eglise apostolique était détruite ; les chrétiens ne se trouvaient plus réunis que par groupes, et chaque groupe auquel on avait donné le nom d'Eglise, isolé des autres, s'était constitué sous la direction d'un évêque nommé à l'élection.

Si l'on considère les événements politiques qui se passèrent en Judée, on se

demande vraiment comment, en l'absence d'une direction qui n'existait plus nulle part, l'unité de doctrine eût pu se maintenir.

En effet, chaque groupe dut vivre isolé, recevant l'enseignement de son Evêque, qui n'avait pour se conduire lui-même qu'une tradition viciée et quelques documents insignifiants dans lesquels on avait imparfaitement résumé les actes et les paroles de Jésus, et, d'autre part, cet enseignement des évêques devait avoir à lutter contre une difficulté nouvelle.

Plusieurs siècles avant Jésus, de grands philosophes avaient déjà émis des systèmes qui avaient apporté au monde un commencement de lumière ; les disciples de ces grands philosophes avaient à leur tour ouvert des écoles, et nombre d'élèves étaient venus de toutes parts y apprendre les belles lettres, la philosophie et l'éloquence. Plusieurs d'entre eux étaient devenus célèbres en interprétant les doctrines dont ils s'étaient faits les propagateurs et en commentant les doctrines de leurs maîtres ; Pythagore, Platon, Zénon et quelques autres ; ils faisaient à ces doctrines ce que les Pères de l'Eglise devaient bientôt faire à l'égard de l'enseignement de Jésus.

Après la mort des Apôtres, et déjà de leur vivant, les chrétiens se trouvèrent en présence de ces écoles philosophiques répandues en maints endroits, et dont la plus célèbre fut l'Ecole d'Alexandrie.

La morale qui découlait de la doctrine de Jésus était trop pure, trop élevée pour ne pas attirer l'attention des chefs de ces Ecoles et de leurs élèves. De là naquirent, entre chrétiens et philosophes, des discussions sur la nature de Dieu et sur la nature de Jésus ; il y eut encore des dissertations sur l'immortalité de l'âme, sur la résurrection interprétée par les uns comme s'appliquant à l'âme, par les autres comme s'appliquant au corps.

Les premiers chrétiens n'étaient, il faut bien le reconnaître, nullement préparés par leurs études à de pareilles discussions, car les Juifs, plus particulièrement initiés à la connaissance de la Loi et de la Philosophie juive, avaient non seulement repoussé la nouvelle doctrine, mais encore nuï à la puissance sacerdotale ; ils avaient fait traîner Jésus au Calvaire. L'élément chrétien d'origine juive, fourni de la classe la moins instruite, subit rapidement l'influence de l'élément chrétien d'origine grecque, qui imprégna le christianisme naissant des doctrines pythagoricienne, platonicienne et néo-platonicienne.

C'est dans ces conditions, au milieu de discussions acrimonieuses entre les Evêques et les chefs des Ecoles philosophiques, et entre les Evêques même, que furent écrits les Evangiles, recueil de légendes et d'enseignements transmis d'abord par les Apôtres, commentés et développés ensuite par les Evêques dans les groupes dont ils avaient été élus directeurs. Et l'on vit éclore cette multitude d'Evangiles auxquels saint Luc fait allusion dans le premier verset de celui qui porte son nom.

Afin de bien convaincre toutes les personnes qui seront susceptibles de discuter cette question avec moi, j'ai pris soin, continua l'abbé Daniel, de noter la plupart des Evangiles rejetés, et je puis te citer les suivants : l'Evangile des Douze Apôtres, l'Evangile selon saint Pierre, l'Evangile selon les Egyptiens, l'Evangile de

l'Enfance du Christ, l'Evangile selon saint Thomas, l'Evangile selon Nicodème, l'Evangile selon saint André, l'Evangile selon saint Barthélémy, l'Evangile d'Apelles, l'Evangile de Corinthe, l'Evangile de Basilide, l'Evangile de Valentin, l'Evangile des Simonien, l'Evangile selon saint Mathias, l'Evangile selon saint Jude, l'Evangile selon saint Barnabé, l'Evangile selon les Syriens, l'Evangile selon les Hébreux, l'Evangile selon les Nazaréens.

A part les cinq Evangiles d'Apelles, de Corinthe, de Basilide, de Valentin, des Simonien, les autres ont la prétention de reproduire l'enseignement donné par tel ou tel personnage et recueilli par quelque chrétien converti par celui-ci ; c'est là ce qui explique cette formule : Evangile selon...

Tous ces évangiles que je viens de te citer ont été déclarés apocryphes, probablement vers le milieu du IIe siècle. Par qui ? Evidemment par ceux dont ils gênaient l'opinion.

Cependant, chaque fois que les Pères de l'Eglise eurent besoin d'étayer leurs doctrines, ils ne craignirent point de prendre dans ces mêmes évangiles, déclarés apocryphes, ce qui pouvait leur être utile, et je vais t'en fournir immédiatement un exemple.

Aucun des quatre Evangiles canoniques ne parle de la descente de Jésus aux enfers, qui est cependant un article de foi que les chrétiens catholiques doivent croire sous peine de damnation, puisque mention en est faite dans le symbole formulé par le Concile de Nicée en 325. Mais où donc ce Concile a-t-il puisé l'idée de la descente de Jésus aux enfers ? Où ? Précisément dans un Evangile apocryphe, dans l'Evangile de Nicodème, de ce docteur juif signalé par saint Jean comme ayant embrassé secrètement la doctrine de Jésus.

Au IIe siècle, Celse, dans son livre intitulé : Le Discours véritable, accusait ouvertement les chrétiens de remanier sans cesse les Evangiles et d'effacer le lendemain ce qu'ils y avaient inséré la veille.

Mais les inconvénients que je viens de signaler n'échappèrent pas à quelques pontifes de la nouvelle Eglise, et, en 384, le pape Damase chargea saint Jérôme de rédiger une traduction latine de l'Ancien et du Nouveau Testament, traduction qui, seule, serait admise comme orthodoxe dans les Eglises sur lesquelles Théodose, fatigué de toutes les discussions auxquelles se livraient les Evêques réunis en conciles, venait de constituer effectivement la suprématie du Pape en édictant que, désormais, les chrétiens devraient croire ce qui leur serait enseigné par le pape. C'est cette traduction, faite elle-même sur une première traduction de l'hébreu en grec (pour les Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc, et d'après une copie grecque pour les deux autres) qui est devenue ce que l'on appelle la Vulgate.

— Mais objecta Léon, as-tu réellement une preuve de ce que tu avances ? Je ne peux croire qu'au séminaire on nous ait laissé ignorer ces choses ; elles me paraissent présenter une importance telle qu'elles sont de nature à modifier d'une façon définitive les croyances du plus fervent catholique.

— Mon ami, répliqua Daniel, veux-tu ouvrir la bibliothèque, dans le troisième rayon, tu vas trouver, à gauche, un cahier de notes ; cherche à la fin la rubrique :

Les préfaces de saint Jérôme, et tu pourras voir que je n'ai rien exagéré.

Un peu étonné, mais curieux, Léon se rendit à l'invite de son ami, et lorsqu'il eut effectivement trouvé l'annotation, il la lut à mi-voix pendant que Daniel l'écoutait en souriant :

« Saint Jérôme, en adressant successivement ses travaux au pape Damase, au fur et à mesure de leur achèvement, faisait précéder chaque partie d'une préface, dont la réunion constitue un livre célèbre que l'on appelle : Les préfaces de saint Jérôme. Voici quelques extraits de celle qu'il a placée en tête de sa traduction latine des Evangiles :

« D'un ancien ouvrage, écrit-il à Damase, vous m'obligez à en faire un nouveau. Vous voulez que je me place en quelque sorte comme arbitre entre les exemplaires des écritures qui sont dispersés dans tout le monde, et, comme ils diffèrent entre eux, que je distingue ceux qui sont d'accord avec la vérité grecque. C'est là un pieux labeur, mais c'est aussi une périlleuse hardiesse de la part de celui qui doit être jugé par tous, de juger lui-même les autres, de vouloir changer la langue d'un vieillard et de ramener à l'enfance le monde déjà vieux.

« Quel est, en effet, le savant, ou même l'ignorant, qui lorsqu'il aura en main un exemplaire (nouveau), après l'avoir parcouru seulement une fois, voyant qu'il est en désaccord avec celui qu'il est habitué à lire, ne se mette aussitôt à pousser des cris, prétendant que je suis un sacrilège, un faussaire, parce que j'aurai osé ajouter, changer, corriger quelque chose dans les livres anciens (Me clamitans esse sacrilegum qui audeam aliquid in veteribus libris addere, mutare, corrigere).

« Un double motif me console de cette accusation. Le premier, c'est que vous, qui êtes le souverain pontife, m'ordonnez de le faire ; le second, c'est que la vérité ne saurait exister dans les choses qui diffèrent, alors même qu'elles auraient pour elles l'approbation des méchants. »

Lorsque Léon eut terminé sa lecture il resta un moment silencieux. Daniel, qui souriait toujours, reprit :

Je pense que tu es suffisamment éclairé; cependant je vais résumer : saint Jérôme, chargé par le pape Damase de rédiger en latin un texte officiel des Evangiles dont chaque copie différait des autres, a pris un certain nombre de copies faites sur des exemplaires grecs qui, pour Matthieu et Marc, constituent déjà une première traduction ; il a établi une comparaison avec la Version italique, et de cette comparaison il a déduit un texte en corrigeant les passages dans lesquels le sens lui paraissait altéré.

Après le travail de saint Jérôme, l'Eglise romaine disposait donc d'une version latine des Evangiles canoniques, revêtue de l'approbation du Pape. Et cependant cette traduction, qui avait été trouvée bonne depuis l'an 386 jusqu'à l'année 1586, qui avait été approuvée le 8 avril 1546 par le Concile de Trente, a été jugée fautive par le pape Sixte-Quint agissant de sa seule autorité. Ce Pape en prescrivit une révision, qui donna lieu, en 1590, à l'édition qui porte son nom, édition qui fut elle-même jugée fautive par son successeur Clément VIII, et aboutit à une édition nouvelle qui est celle en usage aujourd'hui.

Daniel avait fini de parler que Léon écoutait toujours, attendant encore une explication complémentaire de son ami.

Celui-ci comprit, car il ajouta aussitôt, en matière de conclusion :

— Malgré toutes les incertitudes qui planent sur les récits évangéliques, je n'hésite pas à affirmer mon respect pour les Evangiles, à raison de la morale qui s'en dégage. Mais il appartient à ceux qui sont éclairés de dégager de la lettre qui tue l'esprit qui vivifie ; cette tâche peut être celle d'un prêtre, elle peut aussi être celle d'un laïc, elle doit être à coup sûr la tâche de celui qui espère en Dieu et croit à l'avenir merveilleux de l'âme humaine.

XXXVIII

Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père.

Jésus.

Pendant tout l'hiver, les deux amis occupèrent les loisirs de leurs soirées à converser ainsi sur des sujets variés, mais plus particulièrement sur des sujets religieux. Dès les premiers jours du mois d'avril, ils commencèrent à faire de longues promenades, le soir, sur les bords de la rivière paisible et rendirent plus souvent visite à la « sorcière ».

Peu à peu, l'abbé Duval arrivait à comprendre la science profonde de son ami qu'il considérait maintenant comme un esprit vraiment supérieur. Il se détachait chaque jour un peu plus de l'Eglise catholique, et il ne ressentait plus aucune crainte, aucun émoi, de ce détachement toujours plus étendu. Bien au contraire, il sentait monter en lui une confiance parfaite, un amour infini pour Dieu, qu'il comprenait mieux et qui lui apparaissait maintenant dans les plus infimes choses, dans la plus modeste fleur, dans l'humble brin d'herbe, dans le plus petit vermisseau.

Ses fonctions ecclésiastiques lui apparaissaient maintenant faciles à remplir, parce qu'il était sûr de suivre le droit chemin, de ne jamais s'écarter des véritables principes de charité. C'était avec une joie toujours renouvelée qu'il adressait la parole à ses paroissiens, quand il montait en chaire, car son ami avait exigé que, lui aussi, fit de temps en temps quelques sermons.

Il sentait que sa parole était goûtée comme celle de son ami. Les habitants de E... ne faisaient, du reste, guère de différence entre le curé et le vicaire. Ils les aimaient l'un et l'autre et ils se plaisaient à suivre scrupuleusement leurs instructions.

Tout d'abord, lorsque l'abbé Duval commença à prêcher, il fut tenté bien des fois de parler comme on le lui avait appris au séminaire, mais les conseils éclairés de Daniel l'amenèrent très vite à prêcher selon les véritables règles posées par le Christ. Par moments il semblait au jeune prêtre qu'un souffle d'inspiration secret lui déliait la langue, et il s'étonnait presque des paroles qui tombaient de ses

lèvres.

Ah ! comme ces vicissitudes d'antan étaient loin ! comme ses craintes étaient dissipées, et quelle joie inondait toute son âme si bien faite pour comprendre la vérité !

Un soir de fin d'avril, les deux amis se promenaient le long de la Mayenne. Le printemps avait été chaud, et, le soir, le ciel pur laissait apercevoir des milliers d'étoiles, dont les feux scintillants offraient aux yeux le plus ravissant spectacle.

— Quelle délicieuse nuit et quelle beauté se dégage de la voûte céleste, dit l'abbé Duval, en s'arrêtant et levant les yeux vers le ciel.

— N'est-ce pas, dit Daniel en souriant, on voudrait pouvoir aller jusqu'à ces sphères innombrables qui peuplent l'infini et prendre contact avec les êtres qui les habitent.

— Oui, tu m'as déjà dit que tu croyais à la pluralité des mondes habités, et je te serais reconnaissant de me parler encore de tout cela ; je suis devenu ton disciple, et tu n'ignores pas que je suis curieux, très curieux.

— Tu es mon ami, et tu es le disciple de Dieu qui a fait briller quelque lumière à mes yeux ; tu sais combien je tiens à te convaincre, et je vais tout de suite te donner des explications. Asseyons-nous là sur le bord du talus, et, sous les étoiles qui scintillent, je te parlerai des millions de demeures célestes qui sont dans la maison de notre Père.

Avant d'élever nos regards jusqu'aux cieux, abaissons-les un instant vers notre globe, et nous verrons que la géologie nous apprend que la Terre accomplit depuis des millions d'années ses destinées dans la sphère céleste, et parmi les globes qui ont successivement surgi dans l'immensité sous le souffle de la puissance créatrice, la Terre n'occupe certainement qu'un des derniers rangs.

Sans même consulter les données de la science, de la petite science des hommes, il te suffira pour un instant de chercher à raisonner l'impression que tu éprouves à l'aspect de la voûte céleste. Les grains de sable de la mer ne sauraient représenter le nombre des étoiles qui peuplent le Ciel, et, quelle que soit ton imagination, tu n'arriveras jamais à trouver un point de repère si tu cherches à te rendre compte de cette immensité.

Mais la science cependant, qu'il ne faut point non plus dénigrer, et dont il faut nous servir, parce que toute science vient de Dieu, nous a prouvé que ces brillantes lumières obéissent à des lois invariables. En sorte que, par la force irrésistible de la logique et de la raison, tu es amené à admettre que tous ces globes sont, comme la Terre, d'immenses foyers de vie ouverts aux divers règnes de la Nature et à l'humanité.

Et tu seras amené à écarter tout d'abord cette hypothèse puérile, qui a pris naissance autant dans l'ignorance des hommes que dans leur orgueil, que la Terre, ce point imperceptible et perdu dans l'espace, aurait été, dans les vues du Créateur, le pivot de l'Univers autour duquel la création tout entière devait graviter.

Il n'est donc plus possible de croire que ces millions de globes qui brillent dans le firmament n'ont été dans l'économie de l'œuvre divine qu'une simple ornementation destinée à décorer et embellir la voûte céleste.

Tous ces points qui scintillent dans l'espace ne constituent pas seulement une disposition artistique ayant pour but de créer une nuit brillante, ils ont une raison d'être féconde dans l'économie de la création.

Les rayons lumineux de certains d'entre eux n'ont pu encore, suivant les probabilités de la science, traverser l'espace qui les sépare de la Terre, tandis que d'autres commencent à peine de nos jours à faire poindre à nos yeux une faible lueur ? La raison et les progrès de la science moderne ont fait justice de la routine et de l'ignorance.

Sur notre planète, d'étendue très restreinte, et dans une situation reconnue très inférieure par rapport à d'autres, tout respire la vie ; est-ce donc, sérieusement, que l'on voudrait soutenir que cette vie, l'âme de la création, a été refusée à ces géants de l'éther, qui eux aussi gravitent dans l'espace ? Le prétendre, ce serait substituer les mesquines et étroites idées humaines aux conceptions supérieures de la divinité.

Toutes les fins répondent aux moyens dans l'œuvre du Créateur ; aussi les lois qui régissent les globes ne peuvent avoir pour but que de constituer les organes féconds d'où jaillissent les sources de la vie.

Il faut donc cesser, puisque nous voyons le monde terrestre former un tout harmonieux et fini, de nier encore, ou de mettre en doute, la destination commune qui régit tous ces globes soumis à des lois identiques à celles auxquelles obéit le nôtre. Il faut cesser de dire qu'ils n'ont pas tous à remplir les mêmes vues d'ensemble et d'unité ; qu'ils ne sont pas destinés à satisfaire aux mêmes exigences de vie et d'harmonie que celles qui animent et constituent la Terre.

Oui, sois-en sûr, ces globes innombrables recèlent tous les genres de la vie qui fécondent la surface de la Terre ; ils ont eux aussi la plante, l'animalcule, et enfin l'homme qui préside à l'œuvre générale. Ces globes immenses, sanctuaires de la vie, obéissent à l'impulsion de développement qui leur est propre. Séparés dans l'ordre chronologique de leur formation par des durées incalculables, ils forment une chaîne éternelle et non interrompue dans l'accomplissement d'une transformation progressive et grandiose appropriée aux phases de l'humanité universelle. L'homme de la Terre, comme celui des autres Mondes, est appelé à suivre, ces phases divines dans la marche de son épuration, afin d'arriver jusqu'à sa dernière étape : la communion avec l'essence divine. C'est donc d'un globe à l'autre que progresse l'humanité, et ces globes offrent eux-mêmes une chaîne progressive de perfection et de bonheur.

Et c'est ainsi que l'humanité converge vers la perfection de l'Être Suprême. Dans cette ascension, elle apparaît successivement sur divers astres suivant un ordre chronologique qui correspond au degré de développement acquis par chacun d'eux dans la durée des siècles.

Les habitants de la Terre sont peu avancés, ils sont à peine dégagés des premières conditions du germe ; notre globe est donc une sorte de purgatoire, un

instrument d'élaboration nécessaire au dégagement pour l'homme de sa nature brute.

Certains globes, il est vrai, se trouvent dans des conditions inférieures à celles de la Terre, mais le plus grand nombre sont, au contraire, d'un ordre plus élevé d'avancement, de moralité et de bonheur ; il n'est donc pas permis de situer l'humanité dans l'enceinte microscopique de notre globe. L'œuvre capitale de la Création, c'est l'immortalité de l'âme, et l'extension de celle-ci n'a pour limites que les globes sans nombre qui se meuvent dans l'espace.

L'humanité universelle issue d'une même origine converge donc vers une même fin ; elle forme une seule et même famille qui progresse sans cesse, et je vais maintenant te définir quelle est la chose la plus importante pour arriver promptement jusqu'à l'essence divine.

XXXIX

Vivre les uns par les autres, vivre les uns pour les autres, vivre dans tous et dans chacun, comme on sent chacun de ses semblables vivre en soi, telle est la destinée vraie de l'homme.

Benjamin Constant.

Il importe, continua l'abbé Daniel, de faire comprendre à l'humanité qu'elle opère sa transformation laborieuse, non seulement dans la sphère restreinte de notre globe, mais encore dans l'immensité de l'Univers, et qu'elle obéit tout entière à une impulsion unique et solidaire. Les divers membres de l'humanité poursuivant un même but : le bonheur, doivent donc, avant tout, avoir les uns pour les autres la sympathie fraternelle qui lie ceux dont l'origine et la destinée sont communes. La sympathie, c'est la première vibration de l'amour, et l'amour engendre la charité.

L'amour, à n'en pas douter, vient du ciel, car la pensée créatrice qui a présidé à la naissance de l'humanité a été nécessairement inspirée par l'amour. Or, si c'est l'amour qui a engendré l'humanité, celle-ci ne saurait, sans déroger à son origine, manquer à cette première loi de son existence même.

Mais tu as dû t'apercevoir bien souvent que l'homme méconnaît, dans les rapports de la vie, cet instinct inhérent à son être moral. La cause, tu dois la deviner facilement, est dans l'intérêt particulier qui affecte l'être humain lorsque son âme se trouve à l'état d'union avec le corps. Mais cet intérêt personnel, qui résulte de l'union passagère de l'âme et du corps ne peut affecter l'être moral, parce que les aspirations de celui-ci ne peuvent avoir qu'un but unique : la fin de ses destinées. L'égoïsme ne peut donc naître que des intérêts terrestres, de la soif du bien-être matériel, ou de l'aspiration vague et indéterminée vers un bonheur mal compris et mal placé.

Il faudra donc t'ingénier à faire comprendre à ceux que tu voudras instruire que

l'égoïsme résulte des exigences de l'incarnation, c'est-à-dire des besoins du corps et des appétits plus ou moins exagérés des sens. Le corps n'étant qu'un simple instrument donné par le Créateur à l'esprit, pour lui permettre d'accomplir d'une façon plus rapide l'œuvre de sa transformation, il s'ensuit que la position la plus humble sera toujours celle qui remplira le mieux cette destination providentielle. Elle est la voie la plus sûre pour arriver au bonheur, parce qu'elle accorde plus d'empire aux aspirations de l'esprit, aspirations qui, rendues ainsi plus puissantes, forcent le corps à suivre instinctivement les impulsions qu'elles lui donnent.

La logique serrée de la philosophie que je t'enseigne te servira à initier tes semblables à l'économie de leurs destinées, en faisant jaillir en eux les sources fécondes de la charité. Elle donnera pour première base à cette vertu la conscience de la solidarité universelle qui relie tous les êtres et qui inspire à chacun d'eux un juste, mais judicieux dédain pour la valeur si accessoire des intérêts matériels.

Mais tu devras te souvenir avant tout que ce culte de la charité, imposé à l'homme comme loi primordiale de solidarité humaine, comme sanction de sa perfectibilité, doit trouver sa raison d'être dans les conditions même de la vie sociale.

La charité, pour remplir utilement son rôle, au sein des collectivités, doit mettre en commun les forces différentes de chacun ; elle doit aider, dans un mutuel concours, à surmonter les obstacles, les dégoûts et les fatigues de l'existence terrestre.

La religion catholique, telle qu'elle est actuellement, ne répond malheureusement plus à ce rôle actif que demande la véritable charité, et nous ses prêtres, nous nous trouvons dans l'obligation de rechercher les moyens d'arriver à un résultat cependant efficace.

Depuis que je suis ici, je me suis constamment efforcé de faire entrevoir quelques vérités à ceux qui venaient m'écouter. Sans jeter le doute dans leur âme, encore un peu fruste et naïve, j'ai réussi, j'en suis sûr, à les persuader de l'utilité de pratiquer la charité, en leur montrant que leur existence actuelle n'est, en somme, que le corollaire des précédentes, et que celles qui suivront seront également la résultante de celle-ci.

Tout homme que tu parviendras à initier à cette loi des souffrances antérieures et de l'avenir réparateur, ne laissera jamais tomber sur l'un de ses semblables un regard de mépris et de dédain, car il se rendra compte que son semblable subit les vicissitudes de la vie au même titre que lui.

Il faut bien persuader aux hommes que les grandeurs terrestres subiront un jour la révélation de la tombe, où ? la fierté d'une noble origine se trouvera profondément humiliée par le souvenir des personnalités constituées par chacun de nous dans de précédentes existences.

Et réfléchis à ce que seront, pour l'homme pénétré de cette philosophie, les injustices, les violences, les crimes-de l'humanité ? Il n'éprouvera qu'une pitié sympathique pour les victimes de toutes ces faiblesses, il plaindra ses frères d'avoir succombé dans la lutte, d'avoir à combattre longtemps pour clore pour eux

l'ère des vicissitudes et des tribulations de la vie. Il sentira le besoin de faire naître en leurs cœurs le repentir réparateur et il les encouragera et les soutiendra dans les efforts qu'ils feront pour éviter, le mal et pratiquer le bien.

La véritable charité, en se rattachant aux existences, passées et futures, s'identifie avec la souffrance qu'elle soulage ou console ; elle retrouve dans le malheureux auquel elle vient en aide des misères qui sont communes avec lui ; elle se rend compte qu'à chaque pas elle rencontre, peut-être plongés dans l'infortune et la peine, des amis, des parents, des êtres qui ont été chers, qui pourront un jour lui reprocher bien amèrement son acte d'insensibilité. La véritable charité, c'est la charité qui naît de la sympathie et qui a tout le parfum du sentiment.

Tu as pu t'apercevoir aussi que la charité, telle que l'entendent les hommes, est presque toujours guidée par la glaciale hiérarchie entre la main puissante qui donne et l'humble main qui reçoit ; c'est le bienfait octroyé qui humilie en secourant ; autrement dit, elle est tenue par l'orgueil.

Comme prêtre catholique, tu te trouveras bien souvent en contact avec ces dévots qui donnent par ostentation, avec ces riches, dont le cœur sec s'enorgueillit chaque fois qu'ils entrouvrent un peu leur bourse pour donner une obole aux malheureux. Tu mettras tes frères en garde contre le mauvais riche, et tu reprocheras durement à celui-ci son orgueil.

Et pour terminer, maintenant, tout ce que j'ai dit sur la charité, je te rappellerai que la première loi qu'elle impose à l'homme, c'est de ne point attenter à la vie de son semblable. La guerre a donc toujours un caractère odieux : malheur à ceux qui, par orgueil et ambition, provoquent des luttes fratricides que la sagesse des autres peuples ne peut pas conjurer.

La guerre, il faut le répéter, n'aurait pas de raison d'être si les principes de charité s'infiltraient dans l'âme humaine. Elle n'aura plus de raison d'être quand les peuples et leurs gouvernants, éclairés par la justice, respectant les droits de tous, ne chercheront plus à s'approprier par la force ce qui ne leur appartient pas, ou ce qui est commun à tous ; lorsque les intérêts de tous seront sauvegardés solidairement par tous, et que les aspirations éclairées de l'humanité constitueront seules le droit des gens.

La religion de la pitié, de la compassion, de la sollicitude du cœur qui naît d'homme à homme est complétée par des obligations inhérentes à la hiérarchie sociale de chaque individu. Et c'est ainsi que doit s'établir l'harmonie des conditions de conservation, d'économie et de développement de l'humanité, auquel chacun est appelé à concourir en y apportant le fruit de son travail.

Et c'est ici qu'il importe, à ceux qui s'efforcent de remplir leur mission d'éducateurs, de faire comprendre que, dans les vues du Créateur, et par la sagesse de l'économie de son œuvre, les divers degrés de l'échelle sociale sont également utiles pour ceux qui les occupent ; que, par suite, ces divers degrés sont également méritoires aux yeux de Dieu et servent tous à l'avancement de l'Esprit.

On a tendance à notre époque, et comme prêtre tu as dû t'en apercevoir, à

relâcher les liens familiaux et à ne plus regarder la famille comme un sanctuaire d'où devrait rayonner toutes les vertus. Or, la loi humaine, comme la loi divine, a reconnu l'importance de la femme au sein de ce sanctuaire.

Dans les premiers âges du monde, l'égoïsme, l'abus de la force, firent la femme esclave, mais le christianisme a commencé son affranchissement, il faut qu'une philosophie plus large, émanant toujours du christianisme, la rappelle plus que jamais à ses devoirs et proclame que le rôle de la femme est primordial et providentiel.

Je retiens ton attention sur ce point, parce que, plus d'une fois, tu auras l'occasion de montrer aux hommes que la mission réservée aux femmes est particulièrement élevée, particulièrement sainte.

C'est à la femme qu'est confié l'important berceau de l'humanité. Elle allaite l'enfant à son entrée dans la vie ; elle entoure et protège de ses soins maternels les premiers éléments de son existence terrestre. La femme est associée à l'œuvre même de la divinité ; c'est elle qui, par ses premières instructions, fait éclore les instincts moraux, principes de la grandeur réelle.

La femme a une part glorieuse dans l'œuvre de l'humanité, mais il faut qu'elle ait le courage de remplir sa tâche providentielle, de n'accepter qu'avec dédain le triomphe frivole et éphémère des hommages flatteurs que lui assurent, dans la vie terrestre, les qualités aimables qui lui ont été départies par la nature comme l'auréole de la vertu.

Il faut lui faire comprendre qu'en elle existe l'instinct divin qui court à la rencontre de toutes les souffrances, le courage viril qui accompagne et soutient les célestes inspirations.

Ici, dans ce pays perdu, au milieu de ces paysans et paysannes un peu frustes, ignorants, je suis arrivé tout doucement à leur faire comprendre le vrai sens de la charité, et je remercie Dieu, de tout mon cœur, de m'avoir aidé dans ma tâche et de m'avoir choisi pour leur expliquer des choses belles entre toutes. Bien des fois, je me suis mis en contradiction avec ce que l'Eglise catholique romaine prescrit à ses prêtres, mais je sais que la foi éclairée que j'enseigne sera un jour la seule foi reconnue, et je sais aussi que Dieu, juste et bon, est avec moi. Cela m'a donné le courage de supporter bien des rancœurs et j'envisage l'avenir avec sérénité. Fort de ma conscience et de l'utilité de mon humble mission sur la Terre, j'ose lever la tête avec confiance vers le ciel étoilé, lorsque, dans les beaux soirs de printemps ou d'été, il étale toutes ses splendeurs.

L'abbé Daniel allait continuer, lorsqu'il en fut empêché par un bruit de pas derrière lui. Instinctivement il se retourna, imité par l'abbé Duval, et les deux prêtres aperçurent une longue silhouette qui s'éloignait rapidement et qui disparut bientôt derrière une haie.

— Quelqu'un nous écoutait, fit l'abbé Duval, légèrement inquiet.

— Et quand cela serait. J'ai parlé pour toi seul, c'est vrai, mais ce que je t'ai dit, je le voudrais redire à tous les hommes, et si quelqu'un a entendu, je n'en suis pas ému.

— Ne crains-tu pas quelque rapport mensonger, par suite d'une fausse interprétation donnée à tes paroles ?

— Je ne crains rien, j'ai confiance en Dieu, et quoi qu'il arrive, je suis sûr, avec son aide, de triompher du mal et des méchants.

— Mon cher Daniel, conclut l'abbé Duval, tu peux compter sur moi pour t'appuyer chaque fois qu'il s'agira de mettre en lumière la merveilleuse philosophie que tu as si bien su retenir et pratiquer.

Daniel serra les mains de l'abbé Duval, et les deux prêtres se levèrent, puis doucement, et sans échanger aucune autre parole, reprirent le chemin du presbytère. Au-dessus d'eux la voûte étoilée venait de voir se lever l'astre de la nuit, et sa lumière pâle, très pure, jetait sur les deux hommes une clarté très douce qui les enveloppait en détachant clairement leurs silhouettes noires sur la route blanche et tranquille.

XL

L'immortalité commence ici-bas. C'est maintenant qu'il faut jeter la semence qui doit se développer à jamais.

Channing.

Depuis le retour de la belle saison les deux amis aimaient à renouveler leurs promenades le soir après dîner. Peu à peu, sans secousses, ils arrivaient à éliminer certaines cérémonies religieuses ou les réduisaient à de courtes prières dites en français dans l'église de E... L'abbé Duval s'étonnait encore quelquefois de la manière instaurée par son ami, mais il lui obéissait sans crainte, et il se rendait compte de la parfaite religiosité de son confrère.

Avec les offices réduits et les simagrées religieuses définitivement délaissées, on eût pu croire que les deux prêtres restaient inoccupés ; cependant il n'en était rien, leur travail s'amplifiait, au contraire, au fur et à mesure qu'ils s'ingéniaient à se diriger selon l'esprit qui vivifie ; leurs entretiens philosophiques devenaient de plus en plus fréquents, et leur science nouvelle s'amplifiait chaque jour ; ils se développaient spirituellement. Le véritable principe divin s'éveillait en eux, et cependant ils ne se soumettaient à aucune discipline. Par le seul pouvoir de leur volonté, ils arrivaient à dompter leur corps physique et ils pouvaient ainsi employer leur énergie à une plus grande expansion et à une utilisation du pouvoir spirituel qui se développait constamment dans leurs âmes. Ils arrivaient à ne désirer d'autre bonheur que de créer du bonheur autour d'eux.

Sous la direction éclairée de Daniel, Léon arrivait à se rendre compte que les nécessités de la vie ne sont que des nécessités créées artificiellement, et que pour se débarrasser de ces nécessités, il était utile de s'élever au-dessus d'elles, de façon qu'une grande quantité de l'énergie humaine devienne libre pour être employée à l'acquisition de ce qui est réellement nécessaire, c'est-à-dire de ce qui

est éternel, tandis que ce qui s'attache à des objets temporels finit dans le temps.

Le nouveau curé de E... avait montré à son ami toutes les utopies scientifiques dont les savants s'enorgueillissent. Il lui avait fait remarquer l'erreur des milliers d'individus occupés à épier les détails de la constitution des objets extérieurs et à apprendre les modifications chimiques et (physiologiques qui s'y passent, sans manifester la curiosité de connaître leur propre constitution et les modifications qui se passent dans leur propre organisation, alors que, pourtant, cette dernière connaissance est beaucoup plus importante que toute autre recherche. Les savants répètent à satiété qu'il leur est indispensable de connaître les lois de la nature dans toutes leurs ramifications infimes, mais ils se gardent bien d'accorder la moindre attention à la loi universelle et fondamentale d'où naissent toutes ces ramifications, et ils en arrivent à cette conclusion extraordinaire que la connaissance des choses extérieures est plus importante que la connaissance intérieure d'où procède réellement toute vérité.

A vrai dire, leur sens de vision et de sentiment ne pénètre jamais sous la surface extérieure des choses, et ils ne connaissent jamais que l'apparence extérieure, les causes internes sont abandonnées à des spéculations presque toujours fausses. Le sens le plus élevé qui manque aux savants pour pénétrer dans l'intérieur des choses et s'identifier pendant un temps à l'objet de leur observation ne s'acquiert point au moyen des pures formules de mathématiques.

L'abbé Daniel avait aussi attiré l'attention de son ami sur la puissance de l'imagination et sur l'analogie parfaite entre la volonté et la vie.

— Vois-tu, mon cher ami, lui répétait-il souvent, la puissance de l'imagination est encore trop peu connue de l'humanité, autrement les hommes feraient plus attention à leurs pensées, car chaque pensée provoque l'existence de la forme ou de la puissance à laquelle nous pensons. Ces choses, toutefois, ne peuvent avoir de vie réelle qu'autant que cette vie leur est infusée par la volonté ; sans cela elles ne sont que des ombres qui s'évanouissent. Un être humain peut imaginer des actes mauvais en tout genre, mais s'il n'a pas le désir de les accomplir, les créations de son imagination ne peuvent acquérir de la vie ; si, au contraire, il désire les accomplir, si sa volonté est assez mauvaise pour vouloir les exécuter au cas où il trouverait les moyens extérieurs de le faire, il crée ainsi une puissance de mal réellement vivante, quoique invisible. C'est la Volonté qui fournit la vie aux créations de l'imagination, parce que la Volonté et la Vie sont identiquement semblables.

Devant cette définition, l'abbé Duval s'était quelque peu épouvanté.

— Mais alors, si la Volonté et la Vie sont identiquement semblables, la force qui appelle les créations de l'imagination à l'existence objective visible peut devenir épouvantable et enfanter les monstres les plus affreux.

Daniel eut un sourire.

— Rappelle-toi bien qu'une force de volonté simplement exercée par le cerveau n'a pas le pouvoir de faire surgir les formes ; la véritable force vitale de la volonté doit venir du cœur, et à ce prix seulement elle aura vraiment une puissance réelle.

S'il nous prenait fantaisie, dans nos sermons, de vouloir faire comprendre à nos humbles paroissiens les définitions que je viens de donner, nous ne pourrions, à coup sûr, y arriver, mais nous pouvons, descendant jusqu'à leur mentalité primitive, encore peu exercée, nous efforcer de leur démontrer toute la valeur d'une bonne pensée.

Si, d'autre part, nous cherchons bien dans les prières que l'Eglise catholique nous prescrit de faire répéter aux fidèles, nous retrouvons quelques traces bien faibles de la Vérité première qui doit survivre un jour à l'erreur. Qu'est-ce donc, au fond, que cette forme du péché en pensées, en paroles, en actions, si ce n'est la définition un peu voilée des différents états viciés tour à tour par l'imagination, mais ceci prouve qu'il est essentiel que les hommes n'entrent pas en possession de pouvoirs spirituels tant qu'ils ne seront pas vertueux et bons ; autrement, comme tu l'as si bien deviné tout à l'heure, le monde serait rempli de monstres vivants matérialisés qui dévoreraient l'humanité.

Il y a, d'autre part, une particularité sur laquelle il est encore utile d'appeler ton attention.

Les mystères de la Nature sont, en vérité, faciles à comprendre, si les hommes savent rester naturels, c'est-à-dire s'ils ne s'arment point du flambeau artificiel de la fausse logique. Les images des vérités éternelles qui se réfléchissent dans leur mentalité lorsqu'ils sont enfants et innocents, et non suffisamment développés intellectuellement pour les comprendre, deviennent tellement déformées par les fausses conceptions qu'ils arrivent seulement à voir les hallucinations créées par leur science fantaisiste.

Tous les systèmes artificiels que l'homme a créés ne sont point dans la nature ; sa nature même, qui le pousse perpétuellement en avant, le force à faire parfois quelques pas en arrière. La science factice dont il a bourré son cerveau l'a fait devenir moins naturel que l'animal. L'éducation dite scientifique est faussée réellement dans sa base, parce qu'on enseigne tout sur la forme extérieure de l'homme et comment cette forme peut vivre matériellement, en omettant d'enseigner de quoi est fait l'être intérieur qui habite cette forme.

Tous mes efforts tendront donc à faire connaître à mes frères leur nature intime, et j'estime que l'instrument religieux mis entre nos mains est maintenant insuffisant, parce que nous ne pouvons parler la même langue à l'homme de science et au paysan. Il reste un travail formidable à faire, dégager l'esprit de la lettre, pour les uns comme pour les autres. L'Eglise catholique romaine est impuissante à faire cela. Elle a eu son heure, mais comme toutes les créations matérielles, elle tombera forcément si elle ne cherche au fond d'elle-même les quelques vérités spirituelles susceptibles de la rénover.

J'ai pleine confiance dans cette rénovation. A n'en pas douter, un nouveau sauveur, peut-être le même que le martyr du Golgotha, reviendra faire entendre les paroles de vérité au monde. Notre rôle à nous, pauvres prêtres, c'est de préparer la venue du nouvel envoyé céleste, c'est d'ouvrir un peu les âmes. Notre vie n'est point un sacrifice vain, et si nous nous heurtons à toutes les difficultés inhérentes à notre mission, j'ai le ferme espoir que nous trouverons, un jour, des

compensations telles que nous nous souviendrons avec joie de notre apostolat.

Nous avons le devoir d'amener les hommes à aimer la sagesse ; des milliers d'entre eux désirent la science, mais bien peu désirent la sagesse, parce qu'à notre époque le développement intellectuel, l'adresse, l'ingéniosité sont confondus avec le développement spirituel.

Il faut dire et répéter que l'ingéniosité animale n'est pas l'intelligence, et que l'habileté ne saurait être confondue avec la sagesse. L'homme de science dépense une quantité considérable de son énergie, mais il la dépense sur le plan externe, et bien souvent il ne lui reste rien pour développer le germe divin dans son cœur. Les classes laborieuses, les gens de commerce, les érudits, les savants, les docteurs, les avocats, les prêtres de toutes les religions sont activement occupés dans les affaires extérieures et trouvent peu ou point de temps pour la concentration intérieure de leurs pouvoirs. La majorité est presque continuellement absorbée dans la poursuite des ombres et des illusions qui ne sont utiles qu'autant qu'elles durent, mais dont l'utilité cesse lorsque le cœur cesse de battre.

Les peuples de toutes races et de tous pays emploient leur temps et leur énergie à se procurer ce qu'ils appellent pompeusement les « nécessités de la vie », et s'excusent en disant que c'est leur malheur d'être obligés de se les procurer.

Il y a incontestablement beaucoup de mal dans notre organisation sociale, et les hommes essaient d'y remédier. Ils réussiront dans leur tâche quand ils auront réussi à faire s'harmoniser les lois du monde humain avec les lois de la nature, mais il faut pour cela que chacun essaie de rétablir l'harmonie dans son propre organisme et de vivre suivant les lois naturelles, afin que l'harmonie de l'organisme social tout entier soit rétablie.

Notre tâche est donc sublime, si nous voulons l'accomplir, mais souviens-toi que nous nous heurterons forcément à de terribles ennemis, qui ont nom : ignorance, fanatisme, superstition, orgueil ; c'est-à-dire à tout ce qui crée la fausse science et engendre les méchants avec les forces incohérentes et mauvaises.

Chacun de nous a son champ d'action fixé par l'Invisible, et nous, prêtres de l'Eglise catholique, nous devons nous dégager des erreurs doctrinales de cette religion et devenir les véritables missionnaires de l'Eglise d'en haut; il ne faut point compter sur l'appui du clergé, qui prétend s'arroger le droit de nous diriger. Mais il faut sans crainte adresser les paroles de vie à ceux qui seront disposés à nous entendre, car l'heure est venue où la lumière divine doit éclairer le monde.

Nous aurons à lutter contre ces hauts représentants de la religion qui se croient les mandataires du Seigneur, contre ceux qui ont fait de l'Eglise une maison de trafic.

Plus d'une fois, toi et moi, nous aurons la tristesse de constater combien il est malaisé de diriger les foules assoiffées de vérité, mais il faudra nous armer de toute notre patience pour arriver à leur faire comprendre les grandes vérités méconnues.

Et c'est pourquoi tu dois maintenant comprendre combien je suis heureux d'avoir pu développer mon esprit dans l'humble retraite qui m'a été désignée. Le Ciel a voulu que tu viennes m'y rejoindre. Puisse-t-il nous accorder, longtemps encore, la faveur de continuer notre tâche. Je n'ai qu'un désir, celui d'être utile à l'humanité tout entière, et en m'efforçant d'arriver toujours de mieux en mieux à ce but, j'ai la certitude absolue de trouver un jour en moi-même toute la récompense et tout le bonheur promis par le Christ aux hommes de bonne volonté.

XLI

L'homme dont la conscience est pure est content en quelque état qu'il soit et demeure paisible quelque traitement qu'on lui fasse.

Imitation, de Jésus-Christ.

Le vœu formulé par l'abbé Daniel ne devait point se réaliser tout de suite. Quelques jours après cet entretien, une lettre arrivait de l'évêché, dans laquelle on notifiait au curé de E... et à son vicaire la défense, jusqu'à nouvel ordre, de remplir aucune fonction sacerdotale.

Après avoir pris connaissance de cette missive, Daniel la communiqua à l'abbé Duval.

— Comment, s'écria ce dernier, que veut dire ceci ?...

— C'est très simple, répondit Daniel, je sais d'où le coup vient ; il fallait s'y attendre et nous ne pouvons, pour le moment du moins, tenir tête à l'orage.

— Mais alors, qu'allons-nous faire ? fit l'abbé Duval, en levant désespérément les mains au ciel.

— Peu de chose et beaucoup !...

Peu de chose, parce que, comme je le disais à l'instant, il nous est totalement impossible de lutter contre notre évêque ; beaucoup, parce que nous sommes à l'abri de tout besoin matériel, notre existence étant largement assurée, ainsi que je vais t'en fournir la preuve.

— Cependant, toi comme moi, nous sommes sans aucune fortune et je ne comprends pas comment notre vie peut se trouver assurée.

L'abbé Daniel eut un sourire.

— Le brave homme qui m'a fait connaître tant de vérités, a, en mourant, fait son testament en ma faveur. Il était riche à près de 300.000 francs et m'a légué sa fortune entière avec cette seule clause qu'elle ne m'appartiendrait que si je venais à quitter les ordres, ou plutôt si je me trouvais dans l'obligation de les quitter par suite des tracasseries qui pourraient m'être faites par mes supérieurs ecclésiastiques. Depuis sa mort, les intérêts de cette somme sont allés à des œuvres de bienfaisance et je verrai, par la suite, à continuer la plupart de ces œuvres.

Nous n'avons besoin, pour nous suffire, que d'une somme relativement modeste, et nous pourrons faire beaucoup de bien autour de nous. J'ai conscience d'avoir, personnellement fait tout mon devoir. Je suis allé jusqu'à l'extrême limite des concessions, mais devant l'hostilité croissante de l'évêché, je me trouve forcé de reprendre ma liberté. Tu réfléchiras à la proposition que je te fais, car je ne veux point peser sur ta conscience. Si vraiment tu crois devoir rester dans les ordres, tu me laisseras m'en aller seul, et je n'en resterai pas moins ton ami très dévoué.

Remarque bien, du reste, que la vie que je te propose sera encore une vie de luttes et qu'il nous faudra peut-être combattre et travailler beaucoup. C'est un nouvel apostolat, plus dur certainement que le premier, et nous aurons probablement le cœur meurtri plus d'une fois.

— Tu disais, tout à l'heure, que tu ne pouvais lutter contre l'évêque, et tu prévois qu'il nous faudra combattre ?

— En restant dans les ordres, il nous est presque impossible, effectivement, de lutter à armes égales contre une véritable secte, et c'est pourquoi j'accepte de reprendre toute ma liberté d'action. Encore une fois je n'ai rien à me reprocher, et c'est d'un cœur léger que je prends mes responsabilités devant Dieu et devant les hommes.

Rome a toujours pris à l'égard du monde de la pensée une attitude rigoureuse. En guerre avec tout et avec tous, on dirait qu'elle s'est proposée d'étouffer à tout prix l'intérêt pour les choses religieuses, et elle ne s'aperçoit pas qu'elle méconnaît ce mot admirable que saint Pierre a écrit dans une de ses épîtres : « Soyez toujours prêts à donner à ceux qui vous les demandent les raisons de notre foi. » Saint Paul a dit d'autre part : « L'esprit scrute tout, même les abîmes de Dieu » et il ajoute : « L'homme de l'esprit juge de toutes choses, et il n'est, lui, jugé par personne ».

Eh bien, vraiment, pouvons-nous, en restant dans le sacerdoce, appliquer les paroles des deux apôtres, et ne trouverons-nous pas, au contraire, toutes les embûches dressées sous nos pas ? Non seulement le silence de la parole nous est imposé, mais aussi celui de la plume, et notre liberté d'écrire est soumise à de telles restrictions qu'elle ne vaut guère mieux que si elle était supprimée.

Tu sais, comme moi, que nous ne pouvons rien publier sans avoir cette permission des supérieurs que l'on nomme imprimatur. Le Ve Concile de Latran a approuvé, en effet, dans sa Xe session, le 4 mai 1515, le décret de Léon X qui défend d'imprimer, à l'avenir, aucun livre, s'il n'a été examiné à Rome par le vicaire de Sa Sainteté ou le Maître du sacré Palais, et ailleurs par l'évêque du diocèse et un docteur de son choix, ou par l'inquisiteur du lieu. Comme sanction, c'est la peine d'excommunication prononcée sans délai.

Or, cette règle imposée par le Ve Concile de Latran est toujours en vigueur.

Rome, au cours des âges, a adopté une pratique de l'autorité qui a vite tourné au despotisme le plus absolu.

Le mot Eglise signifiait autrefois tous les fidèles en bloc, puis, avec les

distinctions entre l'Eglise enseignante et l'Eglise enseignée, il est arrivé peu à peu à désigner plus spécialement le pape qui a tout absorbé. Ainsi on en est arrivé à considérer l'unité plutôt comme une uniformité militaire et mécanique, que comme l'accord libre d'esprits libres ayant une même foi, un même but, les mêmes sentiments.

Or, je dis que devant cette autocratie rigoureuse les esprits libres ont le droit le plus absolu de se dégager quand les circonstances leur sont favorables.

L'interdiction qui nous est faite de ne plus exercer notre ministère nous fournit précisément, à toi comme à moi, le moyen de nous évader de la geôle dans laquelle nous sommes enfermés depuis si longtemps.

Remarque bien qu'il ne s'agit point de fomenter quelque révolte contre l'autorité du pape et des évêques. Je suis persuadé, au contraire, que l'autorité est nécessaire dans la société catholique, comme, du reste, dans toute société, mais je m'élève contre les abus intolérables qui viennent fausser cette autorité; je m'élève contre cet esprit de domination qui supprime la liberté des enfants de Dieu et qui impose des soumissions perpétuelles.

Il y a dans l'Eglise, telle que nous la voyons aujourd'hui, trois choses : la discipline, les formalités et les tendances dans l'application des doctrines. Or, ces trois choses ne peuvent être appliquées comme elles l'étaient jadis. En persistant à méconnaître le besoin de savoir qui se développe forcément chez l'homme intelligent, l'Eglise romaine finira par se trouver isolée.

Beaucoup de prêtres, comme nous, souffrent au plus profond de leur être, parce que leur pensée est enchaînée, et malgré tout le désir qu'ils ont de rester soumis à l'autorité spirituelle, ils ne peuvent se défendre de pleurer sur les prescriptions dont ils sont les témoins attristés. Bien peu sont assez indépendants pour en référer à leur conscience en présence de certains abus de pouvoir ; quelques autres ne sont pas assez instruits pour connaître les faits qui tranquilliserait leur âme ou aideraient à sa libération. S'ils connaissaient mieux ces faits, ils oseraient peut-être lever plus haut la tête, mais l'asservissement où ils sont plongés ne peut rien leur permettre, parce que, d'autre part, ils ont besoin — n'ayant point de quoi vivre — d'assurer leur vie matérielle. La misère qui leur apparaît derrière leur soutane jetée les fait se terrer, épouvantés. Ils n'osent risquer l'écrasement et préfèrent abdiquer toute indépendance. Heureux ceux qui peuvent arriver à se soustraire à la répression suspendue sur leurs têtes. Eh bien, mon cher Léon, si tu veux m'en croire, nous pouvons, tous les deux, délivrer notre conscience ; nous pouvons, grâce à la générosité de mon vieil ami, prendre toutes nos dispositions pour commencer une nouvelle vie et nous rendre vraiment utiles à nos frères malheureux.

Il est bien certain que la manière dont j'enseigne la religion ne peut satisfaire l'évêché. Je suis, je le reconnais, en contradiction formelle avec ce qu'il était d'usage d'enseigner à la foule des fidèles, mais puisque la guerre m'est déclarée, je refuse de me plier plus longtemps sous l'autorité ecclésiastique. Je suis le serviteur de Dieu, mais je ne suis pas l'esclave d'un pape et d'un évêque.

Bien mieux, l'évêque est lui-même le prisonnier d'une secte ; il s'agite au milieu

des intrigues perpétuellement suscitées par une foule de mécontents qui mendient les honneurs, les titres et les charges. Tirailé par l'un, assailli par l'autre, il est obligé de chercher autour de lui les conseils dont il croit réellement avoir besoin, et nous assistons à la déviation de cette autorité qui pourrait peut-être rester juste si elle était vraiment bien dirigée.

Le grand vicaire qui accompagnait Monseigneur, lors de sa visite ici, le grand vicaire qui est venu avec son masque hypocrite faire la paix avec nous est un de ces conseillers néfastes toujours accrochés aux trônes épiscopaux, et il se reproduit en petit, dans tous les évêchés, ce qui s'est toujours produit en grand à la cour papale. Une coterie, parfois basse, dénuée de tout bon sens, de toute grandeur, de toute honnêteté, de toute science, l'emporte facilement sur les prêtres droits, éloquents, instruits et qui ne demanderaient pas mieux de faire jaillir la lumière.

Cette mission, pourtant si belle pour un prêtre, nous est refusée par nos supérieurs ecclésiastiques. Il nous appartient de reprendre toute notre liberté et de lutter contre l'obscurantisme intransigeant contre lequel toute foi sincère et éclairée vient se briser.

— Oui, parfait, je t'entends, mais comment ferons-nous, une fois libres, pour retenir et intéresser ceux que nous voulons toucher, et, pour mieux dire, délivrer de leurs oppresseurs ?

— Il importe que nous réfléchissions profondément à ce qu'il nous faudra faire pour atteindre notre but, qui est de faire connaître aux hommes la véritable religion du Christ, mais tu peux être sûr que nous serons aidés par ce monde invisible, prolongement du nôtre, et que nous en recevrons toutes les inspirations voulues pour mener à bien nos travaux.

Pour l'instant, et puisque je viens de te donner la preuve que notre vie matérielle est assurée, nous n'avons qu'à nous éloigner. Sans doute, l'évêché enverra, dès aujourd'hui, quelque prêtre afin de nous suppléer l'un et l'autre. Nous recevrons dignement nos successeurs, nous nous efforcerons de leur être agréables et nous leur faciliterons leur installation avant de nous retirer. Quels que soient les hommes appelés à nous remplacer, nous devons les considérer comme des amis et ne point les gêner lors de leur installation.

Nous allons, si tu veux, faire venir cette pauvre Mariette et lui annoncer notre départ qui pourra se faire dès demain matin. D'ici là, elle aura le temps, avec notre aide, d'arranger nos malles et de tout mettre en état pour les nouveaux venus. Je te soumettrai, tout à l'heure, mes idées et tous mes projets pour nos occupations futures. Puisse Dieu nous aider à supporter l'épreuve. Je suis sûr, du reste, qu'il enverra sur nous sa lumière, afin que nous puissions montrer à tous la parfaite justice de ses lois.

A peine l'abbé Daniel avait-il terminé sa phrase, que Mariette, la vieille servante, entra en coup de vent, dans la pièce où se tenaient les deux prêtres.

— Ah ! mon Dieu, quelle horrible nouvelle, dit-elle, en se laissant tomber sur une chaise.

— Quoi donc ? firent en chœur Daniel et Léon.

— La guerre, la guerre est déclarée... Je viens de l'apprendre à l'instant dans le bourg où j'étais allée faire quelques commissions. Les gendarmes viennent de recevoir des ordres pour veiller à ce que les réservistes de la région se rendent immédiatement à leur régiment.

D'ailleurs, vous pouvez vous renseigner, tout le village est en rumeur, l'affreuse nouvelle est maintenant connue de tout le monde, il n'y a qu'ici que nous n'étions pas encore prévenus.

— Diable ! voici qui modifie bien des choses, fit Daniel en se tournant vers Léon. Ma pauvre Mariette, nous voulions vous annoncer notre départ, mais nous ne pensions nullement avoir à effectuer ce départ pour aller à la guerre. Nous venons, en effet, de recevoir un ordre de l'évêché pour nous retirer et laisser la place libre à des prêtres nouveaux qui doivent venir nous remplacer. La nouvelle que vous venez de nous apprendre nous crée de nouveaux devoirs et une attitude toute différente de celle que nous voulions adopter. Mais êtes-vous certaine de ce que vous avancez ?...

— Ah ! Monsieur l'Abbé, tenez, voici le brigadier de gendarmerie qui s'arrête justement devant la porte. Demandez-lui donc quelques explications et vous verrez ?

Sans répondre, Daniel se dirigea vers le nouvel arrivant, qui venait d'entrer dans la cour du presbytère.

— Vous savez la nouvelle ? Messieurs, dit-il.

— Mariette vient de nous l'apprendre. Alors, c'est la mobilisation ?

— Oui, sans perdre de temps. Vous partez aussi, Messieurs ?

— Nous partons, en effet, nous sommes soldats l'un et l'autre, répondit Daniel.

— Bien, bonne chance, alors. Je crois que cela sera terrible. De quels régiments faites-vous partie ?

— Des régiments de réserve de la région. Nous n'avons plus qu'à nous rendre au chef-lieu.

Pendant cette conversation, Mariette, toujours affalée sur sa chaise, s'essuyait les yeux avec son mouchoir. Mon Dieu, disait-elle, qu'allons-nous faire, qu'allons-nous devenir ? Elle avait l'air si tourmentée que l'abbé Daniel en eut pitié.

— Ma bonne Mariette, il ne faut pas vous chagriner. Restez tranquille, sapristi, ce n'est pas la fin du monde et vous ne courez pour l'instant aucun danger. De toute-à-à, d'ailleurs, nous allons vous quitter, c'était une chose décidée. L'abbé Duval et moi avons pris cette résolution. Les événements paraissent nous presser davantage, voilà tout. Nous aurons soin, avant de partir, d'assurer largement votre subsistance et vous n'aurez point à souffrir de notre éloignement. D'ailleurs vous aurez d'ici peu un nouveau curé ici, et nous ferons en sorte qu'il vous conserve à son service. Nous allons vous prier de faire nos malles, mais maintenant c'est bien inutile, puisque la mobilisation nous touche et nous crée de nouveaux devoirs. Ne vous mettez donc en peine de rien, nous partirons tout

simplement demain matin et nous laisserons provisoirement toutes nos affaires ici.

Plus tard, quand la guerre sera finie, et si toutefois nous avons la vie sauve, après la sanglante mêlée qui va commencer, nous reviendrons reprendre ce qui nous appartient. Pour le moment, nous vous laissons gardienne de tous les objets qui sont ici.

A propos, tu sais, fit l'abbé Daniel, en se tournant vers son ami, que nous avons une affectation nouvelle, et comme je le disais tout à l'heure au brigadier de gendarmerie, nous devons aller rejoindre le régiment stationné à Laval, le 124^e d'infanterie.

De nouveaux devoirs vont surgir pour nous. Dans la situation qui va nous être imposée par la guerre nous pourrons certainement rendre bien des services ; tu sais que j'ai la guerre en horreur et que je la considère comme une barbarie dont notre pauvre humanité n'a pu s'affranchir encore. Néanmoins, nous devons, malgré tout, servir notre pays, nous devons surtout ne jamais oublier que nous aurons à prodiguer nos paroles de consolation. Plus que jamais nous devons nous considérer comme les envoyés de Dieu et parler en son nom sans nous occuper des convictions religieuses des hommes que nous trouverons sur notre chemin. Je suis sûr d'avance que nous pourrons faire beaucoup de bien autour de nous.

Le hasard fait que nous ne nous trouverons guère séparés, puisque tous les deux encore nous serons incorporés dans la même unité. Peut-être même aurons-nous la joie d'être dans la même compagnie. Quoi qu'il en soit, mon cher ami, continue à vivre comme ta conscience te l'ordonne ; les jours qui viennent seront des jours de douleur, car personne au monde ne pourra rester indifférent devant la terrible lutte qui s'ouvre. Cette guerre sera longue, elle mettra aux prises des millions d'hommes. Elle préparera une crise effroyable dont la Terre entière aura probablement à souffrir, et c'est précisément pendant ce terrible moment qu'il nous faudra demander au Ciel la sagesse pour guider tous ceux qui viendront à nous et qui auront besoin de nos conseils.

Nos yeux verront probablement de bien terribles choses, car la guerre est un mal atroce, mais nous nous efforcerons de puiser en nous-même la force de tout supporter, afin de mieux aider les autres. C'est un devoir sacré auquel nous ne devons pas faillir, c'est en quelque sorte une nouvelle mission que nous allons remplir. Puisse nous trouver la force de l'accomplir jusqu'au bout. Demain matin nous partirons ensemble. Nous irons à pied, une dernière fois, le long des rives de la Mayenne. A midi nous serons arrivés.

Très ému, l'abbé Duval avait laissé parler son ami. Quand il eut fini, il s'approcha et lui prit les mains.

— Mon cher Daniel, tu as raison. Je sens, comme toi, que le devoir qui nous appelle nous demandera tout notre courage, toute notre foi, toute notre patience, mais je suis prêt à tout supporter et à souffrir avec toi comme un bon soldat de Jésus-Christ.

— Je ne doutais pas un seul instant que tu partagerais mes sentiments. Nous

sommes bien d'accord. Faisons donc sans retard nos menus préparatifs et écoute bien ce que je vais maintenant te dire :

Il est possible que nous revenions tous les deux de la mêlée. Il est possible aussi que nous y restions, ou que l'un d'entre nous seulement échappe à la mort. Si toutefois tu reviens seul, je vais prendre une décision à ton sujet. Je vais rédiger un testament qui te fera mon légataire universel, de façon qu'à ton retour tu te trouves à l'abri du besoin.

— Oh ! Daniel, fit l'abbé Duval, tu reviendras aussi ! Daniel eut un sourire attristé.

— Mon bon ami, l'avenir m'est caché, certes, mais un sentiment que je ne peux analyser me donne un frisson en pensant à la mort qui m'attend. Mais quoi qu'il arrive, souviens-toi qu'il ne s'agit, somme toute, que d'une mort matérielle et qu'une vie plus belle remplacera pour moi celle qui se terminera ici-bas.

Si tu me suis, mon bon ami, sois assuré que je t'assisterai néanmoins, et qu'en bien des circonstances je saurai t'insuffler tout ce qu'il faudra pour continuer mon œuvre ici-bas.

Pars donc, comme moi, le cœur léger, plein de confiance en la Providence. Avant le déjeuner, tout à l'heure, je te remettrai le testament que je vais libeller séance tenante. De ton côté, va mettre en ordre tes affaires.

Et sans attendre la réplique de l'abbé Duval, Daniel sortit, laissant Mariette et son ami attristés par tous ces événements.

XLII

La vie est éternelle. La mort qui, dans son idéal, est la négation de la vie ne peut donc être qu'apparente et transitoire.

Eliphas Lévi.

Quinze mois se sont écoulés, l'abbé Daniel et l'abbé Duval sont partis avec leur régiment. Ils ont assisté aux premiers combats et à la retraite après la bataille de Charleroi.

Incorporés dans le même régiment, ils se sont trouvés cependant séparés au début de l'année 1916. L'abbé Léon Duval a été versé dans une autre unité, et, au mois d'octobre de la même année, il est sur le front de la Somme où se trouve précisément son ancien régiment. Il espère pouvoir rencontrer son ami l'abbé Daniel qui, lui, n'a pas changé d'unité.

Les dernières nouvelles qu'il a reçues de son ami lui ont appris que celui-ci est dans une petite localité : Vrély-en-Santerre, où il est chargé d'un service insignifiant, mais cependant très exposé.

En ce jour, 17 octobre 1916, il sait que son bataillon doit aller cantonner dans le petit pays où se trouve son ami et, tout joyeux, il espère qu'il aura l'occasion de

revoir l'abbé Daniel.

Précisément, le hasard qui semble le servir le fait désigner pour aller à Vrély-en-Santerre préparer les cantonnements pour le bataillon dont il fait partie.

Arrivé dans le village, il s'informe et apprend, sans grande difficulté, que l'abbé Daniel est chargé de garder les vivres de réserve de la division et qu'il est installé, seul, dans une maison, juste en face de l'église.

Libre, un moment dans l'après-midi, il s'empresse de se rendre à l'endroit qui lui a été désigné, et à 100 mètres de la maison, il aperçoit l'abbé Daniel accoudé à la fenêtre du rez-de-chaussée.

Plein d'émotion, l'abbé Léon Duval presse le pas, tout en faisant signe à son ami, qui, de son côté, l'a certainement aperçu, car il le voit lever les bras et l'entend pousser une exclamation joyeuse.

Mais qu'arrive-t-il ? Tout à coup, l'abbé Léon Duval entend un vrombissement sinistre au-dessus de sa tête et l'obus éclate juste sur la petite maison où il vient d'apercevoir son ami.

Terrifié, Léon Duval voit le bâtiment s'effondrer sous le projectile, tandis qu'une détonation formidable se répercute, pendant que des débris de toutes sortes viennent tomber à ses pieds.

Il bondit et se précipite, car il n'aperçoit plus son ami, qui a dû être frappé par l'engin.

Par la brèche faite par l'obus dans le mur, il pénètre dans la pièce du rez-de-chaussée, et aperçoit l'abbé Daniel étendu les bras en croix.

L'obus l'a atteint et horriblement mutilé. Les deux poignets sont coupés, une partie de la face enlevée, la mâchoire fracassée pend lamentablement, tandis que l'abbé Duval aperçoit un fragment de crucifix qu'un éclat de l'obus a détaché de la muraille où il était accroché et est allé se planter juste au sommet du crâne de son malheureux ami.

Atterré, l'abbé Duval tombe à genoux à côté du cadavre et se penche sur le corps de son ami, désormais sans vie.

Hélas ! la mort a fait son œuvre, la vie s'est enfuie de ce pauvre corps défiguré, l'abbé Daniel est mort, bien mort. Par les affreuses blessures, le sang ne coule même plus, et, rigide, avec toujours ce morceau de crucifix planté sur le crâne, le corps reste immobile, tandis que le pauvre visage mutilé revêt une teinte cendrée qui le rend encore plus effroyable.

Alors, l'abbé Duval comprend, il pousse un cri déchirant, il appelle à grands cris son ami, il jette ses bras autour de ces pauvres restes sanglants, il sanglote affreusement et, subitement, il s'évanouit sur le cadavre.

Cet évanouissement, toutefois, est de courte durée, il reprend rapidement connaissance, et quand il ouvre à nouveau les yeux, il lui semble, est-ce un rêve ? qu'il n'a plus la vision du cadavre mutilé. Tout au contraire, il voit l'abbé Daniel, debout devant lui, lumineusement auréolé d'une pure lumière, et son ami lui sourit, lui parle, il perçoit distinctement le son de sa voix douce :

« Ami, ne pleure pas, je suis maintenant délivré de mon corps matériel qu'un engin de meurtre vient d'anéantir à jamais, mais comme je te l'ai déjà appris, mon enveloppe spirituelle subsiste intacte, et tu peux te rendre compte que je suis bien vivant. Je vais maintenant commencer à vivre d'une vie plus large. L'heure bienfaisante est arrivée pour moi. Je vais connaître enfin toute la splendeur qui est réservée à tous les êtres humains quand ils auront accompli le cycle de leurs vies matérielles dans les mondes inférieurs, comme celui que je viens de quitter.

« Toi, mon cher ami, tu as encore de longues années à vivre, tu sortiras sain et sauf de cette guerre affreuse. Alors, en souvenir de moi, tu iras te fixer dans les douces campagnes où nous vivions, et tu poursuivras l'apostolat que j'avais commencé. Tu ne seras plus prêtre catholique, tu auras à remplir une mission plus belle, plus élevée. Libre, indépendant, tu n'auras plus qu'à consoler et à bénir, comme feront les prêtres de l'avenir qui signeront bientôt le concordat définitif entre l'autorité et la liberté, entre la foi et la raison. Je te bénis, et je te laisse jusqu'au jour où tu viendras me retrouver pour partager ma félicité et continuer ensuite ton éternelle ascension. »

Et, soudain, l'abbé Daniel n'aperçut plus la douce et belle apparition, il n'eut plus devant les yeux que le corps du soldat déchiqueté par l'obus.

Alors, il s'agenouilla devant la dépouille de son ami. Il se mit à prier, puis il se releva et, apercevant deux soldats qui passaient avec un brancard, il les appela, et les aida à mettre dessus le pauvre corps mutilé.

L'abbé Duval avait séché ses larmes ; maintenant il avait compris, il avait vu, il était sûr que son ami était heureux et une immense paix était descendue en lui.

Un peu étonnés, les deux brancardiers virent même un sourire de béatitude errer sur ses lèvres. Ils crurent qu'il était devenu subitement fou.

ÉPILOGUE

SURSUM CORDA

Si le hasard de vos promenades, de vos excursions, vous pousse à visiter le département de la Mayenne, suivez les bords de la jolie rivière qui lui a donné son nom et qui coule lentement au milieu des plaines verdoyantes où, en maints endroits, au pied de grands rochers à l'aspect sauvage, à quelques kilomètres en amont de la ville de Laval, vous distinguerez la petite cité de E..., à demi cachée dans le creux d'un frais vallon.

Un peu avant d'arriver au village, sur le versant d'une colline verdoyante et boisée, vous découvrirez aussi une humble maisonnette de briques entourée d'un coquet jardin.

Quand le soir léger descend sur la campagne, pénétrez dans la demeure, vous y trouverez toujours celui qui l'habite. C'est l'ex-abbé Léon Duval. Il vit là, presque en ermite, mais descend, dans la journée, vers les chaumières de ceux qui

souffrent.

Il vous recevra avec douceur et cordialité, vous fera asseoir, vous offrira des fruits de son jardin et s'informera doucement du but de votre visite.

Il ne s'offusquera ni de votre curiosité, ni de votre étonnement devant la simplicité de son installation rustique, et si vous le laissez causer quelques instants, il vous charmera et vous donnera d'utiles enseignements sur lesquels vous pourrez ensuite méditer.

Il vous dira de sa voix claire et douce, qui n'a pas l'accent de celle des autres mortels, que c'est dans la solitude que la Nature se fait entendre à l'homme et que, par elle et grâce à elle, celui-ci peut prendre conscience de cette vie secrète qui est sa vraie vie et la vie des choses.

Cependant, sans dédain pour le monde, il vous dira aussi que notre premier devoir est de vivre au milieu des hommes, comme il y vit lui-même, mais qu'il est utile, parfois, de s'isoler pour percevoir ces voix de la Nature qui ne s'élèvent que dans le silence et la solitude, à leurs heures, parce qu'elles sont une révélation du divin, et que nulle science humaine ne peut les expliquer et les créer.

Longuement, il vous dépeindra sa vie de travail et d'abnégation ; il vous décrira ses joies pures, son amour pour tout ce qui vit et souffre, son émerveillement, la nuit, devant le ciel tout rempli d'étoiles scintillantes ; son extase, son ravissement, quand il contemple, le jour, la campagne dorée et ensoleillée, et qu'il écoute les mille murmures de la vie qui coule de partout.

En l'entendant parler, vous sentirez que cet homme a compris réellement la vie, qu'il s'est donné tout entier à ceux qui souffrent et qu'il a mission de les soulager et de les guider.

C'est l'apôtre de la foi glorieuse, qui, suivant le précepte de Jésus, aime ardemment son prochain et désire de toute son âme, de tout son cœur, le voir s'élever vers la lumière du Très-Haut. C'est l'Esprit évolué ayant accepté de passer sur la Terre pour apporter à ses frères la parole d'amour et de vérité. C'est l'homme, qui tel Salomon, a demandé la sagesse et l'a obtenue.

Plus heureux que tous les puissants de la Terre, il a su trouver en lui-même le reflet du Dieu bienfaisant vers lequel tout doit remonter.

C'est un sage qui attend dans la sérénité le dernier soir de sa vie terrestre et qui sait que ce dernier soir précédera l'aurore magnifique de la vie de l'Esprit, de l'Esprit enfin dégagé de la matière, et qui s'élancera, joyeux, à la conquête de la science divine et des pures félicités, parce qu'il aura passé ici-bas en faisant le bien.